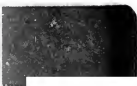






Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

VOL XX





COLLECTION COMPLÈTE
DES OEUVRES
DE JEAN JOSEPH
ROSSIGNOL

JÉSUITE

DISPOSÉES PAR ORDRE DES MATIÈRES

VOL. XX.

12.^{ME} RECUEIL
CRITIQUE SACRÉE

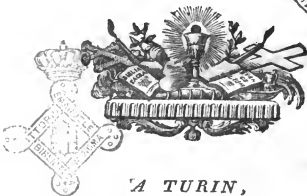
TURIN 1823

Chez HYACINTHE MARIETTI Libraire
Rue du Pô



5.11.K.32

RÉFLEXIONS
SUR
L' HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE
DE M.^r L' ABBÉ FLEURY
PUBLIÉES
PAR LE C. ROSSIGNOL
DE VALLOUISE.



A TURIN,
Chez **IGNACE SOFFIETTI** Imprimeur
et Libraire rue Dora Grossa.

—  —
M. DCCC. II.



PRÉFACE.

Est-il bien vrai que M. Fleury nous a donné, dans son Histoire Ecclésiastique, un des plus beaux et des plus utiles monumens élevés à la gloire du Christianisme, et le titre d'une célébrité durable; que cette Histoire réunit les qualités qui caractérisent un grand Historien; que le plan en est vaste, sagement entendu, habilement exécuté; que l'Auteur a écrit pour les esprits solides, pour des chrétiens jaloux de connoître leur Religion dans son origine, dans ses progrès, dans ses vrais caracteres; pour les ames droites qui lisent dans la vue d'acquérir des connoissances utiles, et de devenir meilleures; pour les hommes de toutes les conditions, qui n'ont ni le loisir, ni la facilité, ni le talent de puiser dans les sources, et d'en écarter ce que la prévention, l'ignorance et la superstition ont pu y mêler de faux, d'excessif et d'indigne de la divinité du dogme, et de la sainteté du culte? L'érudition, le discernement et le zele de l'écrivain se sont-ils pliés à tous les objets? A-t-il traduit avec autant de force que



d'exactitude les Auteurs Grecs et Latins ; analysé avec clarté et précision les Pères de l'Eglise ; présenté avec une simplicité éloquente la substance des décisions des Conciles ? Est-ce bien là le résultat du travail de M. Fleury ? A-t-il toujours été guidé par des lumières sûres et un jugement sain ? Une critique sage lui a-t-elle toujours fait négliger les petits faits comme superflus , ou comme étrangers au but de son histoire , qui est de mettre au grand jour la doctrine de l'Eglise, sa discipline , ses mœurs ? Est-il tout à la fois sévère à proscrire les inutilités , et attentif à circonscire les grands événemens ; à recueillir scrupuleusement les détails qui ont rapport aux traits instructifs et intéressans ? Peut-on regarder ses discours préliminaires , comme des chefs-d'œuvre de raison , de critique ? Renferment-ils la quintessence de tout ce qu'on a pensé de plus sage sur l'établissement, les progrès et les révolutions de la Religion Chrétienne ? L'Auteur y est-il observateur éclairé , profond politique , dissertateur plein de sagacité , toutes les fois qu'il s'agit de remonter aux principes des troubles , d'en faire connoître les dangers , et d'indiquer les moyens de les empêcher de reparoitre ? Et pour finir, par un grand trait , peut-on dire que Bossuet n'est ni plus lumineux , ni plus

sublime dans son discours sur l'Histoire Universelle ?

Voilà des questions bien étonnantes par leur multitude, par leur importance, et plus encore par leur nouveauté. Voici la réponse : tout cela est exactement vrai, si l'on s'en rapporte à la façon de voir de la Nation Française, quand elle étoit à la veille de cesser d'être ce qu'elle avoit été pendant treize cens ans. Mais qu'on n'aille pas se persuader qu'une pareille opinion étoit l'effet d'une surprise passagère, d'un enthousiasme éphémère qui devoit n'être plus le lendemain du jour où il avoit pris naissance. Ces idées sublimes des talens, des travaux et des qualités personnelles de M. Fleury s'étoient déjà fidèlement et persévéramment transmises à trois ou quatre générations. Elles sont étalées avec une pompe extraordinaire dans un ouvrage très-connu, où nous les avons puisées ; ouvrage d'ailleurs digne des plus grands éloges, que je me fais un devoir de ne pas nommer, dans la crainte d'en affoiblir le mérite réel ; ouvrage que bien de gens sont intéressés à décrier, et que cependant personne ne s'est encore avisé de blâmer sur cette espece d'apothéose ; sans doute parce qu'il n'est encore venu dans l'esprit à personne qu'on pût attaquer avec quelque apparence de succès la réputation vraiment

extraordinaire de l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury.

Maintenant si quelqu'un , il y a dix ans, lorsqu'il pouvoit encore se faire entendre, avoit élevé la voix, au milieu de la France , et avoit parlé ainsi : Peuple François , Prélats , Clergé du second ordre , Docteurs , Ministres de la Religion , Grands , Nobles , Magistrats , Hommes de lettres , Citoyens de tous les états , vous eroupissez , depuis quatre vingts , depuis cent ans , dans une erreur des plus funestes et des plus déshonorantes. M. Fleury dont vous vous flattez d'être en droit de vous enorgueillir , n'est rien ou presque rien de ce que vous croyez , et il est tout autre chose que ce que vous pensez. Son Histoire est un monument élevé, non à la gloire , mais à l'opprobre du Christianisme. Sa célébrité aussi fragile que le verre, a été l'effet d'un faux éclat qu'un examen sérieux et réfléchi auroit dû faire bientôt disparoitre. Quoique cet ouvrage annonce des talens estimables , il s'en faut infiniment qu'il réunisse toutes les qualités essentielles qui décelent un grand Historien , et que le plan en ait été habilement exécuté. L'Auteur n'a écrit ni pour les esprits solides , ni pour des Chrétiens jaloux de connoître leur Religion , ni pour les ames droites qui ne pouvoient puiser dans les sources. Si

son érudition s'est pliée à tous les objets, ça été aux dépens de son discernement, et de la pureté de ses intentions. S'il a traduit avec force les Auteurs Grecs et Latins, il est loin de l'avoir fait avec exactitude. Il a déshonoré son talent pour les analyses des Peres et des Conciles, par une partialité des plus crininelles. Loin d'y trouver une simplicité éloquentte, on y reconnoît à tous les pas, une ruse, un artifice, une méchanceté réfléchie qu'il lui étoit impossible de se dissimuler à lui-même, et qui nous mettent hors d'état, je ne dis pas de le justifier, mais de diminuer ses torts. Il s'en faut qu'il ait toujours été guidé par des lumières sûres et un jugement sain; à moins qu'en prenant la défense de son esprit et de ses connoissances, on ne mette sur le compte de son cœur, l'acharnement avec lequel il a travaillé invariablement toute sa vie à s'égarer, et à traîner après lui une infinité de personnes de tous les rangs que les prestiges de sa plume et de sa manière ont séduites. Ce n'est point une critique sage qui le porte à s'étendre, et à se resserrer, dans l'unique vûe de mettre au grand jour, la doctrine de l'Eglise, sa discipline, ses mœurs: mais c'est une passion des plus avilissantes. Ses discours préliminaires ne sont ni des chefs-d'œuvre de

raison, ni la quintessence de ce qu'on a dit de plus judicieux sur l'établissement, les progrès et les révolutions de la Religion Chrétienne. Si l'Auteur s'y est montré un observateur éclairé, il n'en est par là même que plus coupable; il eût été à souhaiter pour son honneur, qu'il y eût fait paroître moins de pénétration, moins de lumieres. Enfin sans vouloir faire le parallele des talens de Bossuet et de Fleury, je me borne à assurer qu'on trouve entre les ouvrages de celui-ci et de celui-là, la distance immense qu'il y a du mensonge à la vérité.

Des propos aussi étranges et aussi inattendus auroient assurément causé la plus grande surprise. Mais si l'Orateur que je mets en action, avoit ajouté ce qui suit: Fleury, le fameux Fleury, l'oracle de la majeure partie du Clergé Gallican, l'idole du Peuple François, est un homme qui à une assez grande mesure de savoir, a joint des traits multipliés d'une ignorance grossiere, qui auroit le plus grand intérêt à être regardé comme un écrivain sans lumieres et sans jugement. Car s'il a eu, comme on est obligé d'en convenir, de l'élévation dans le génie, s'il a montré de la profondeur dans les vues; si par une étude infatigable, il a acquis les plus vastes connoissances, s'il s'est livré à des travaux immenses qui an-

noncent de la sagacité, du discernement, il a prostitué honteusement de si rares et de si précieux avantages, à la manie, à la fureur d'établir sur le dogme, sur la morale, sur la discipline de l'Eglise, une manière de penser des plus fausses et des plus funestes. C'est un loup frappé de rage, déguisé sous la peau de la brebis, et assez maître de lui-même pour cacher le venin mortel qu'il répand à grands flots. On l'a cru jusqu'ici un théologien orthodoxe dont l'esprit critique avoit pour unique objet de retrancher les abus, de rappeler l'ancienne morale, l'ancienne discipline de l'Eglise; mais c'est un homme infecté des erreurs de ces deux derniers siècles. Et s'il a toujours employé toute son adresse pour ne pas se laisser connoître tel qu'il étoit, autant que la passion dont il étoit dominé a pu le lui permettre, c'est que sa fortune a constamment dépendu de l'artifice et de la ruse dont il a usé invariablement pour persuader le Public, et principalement le grand Prince sous le quel il écrivoit, qu'il étoit inviolablement attaché aux vrais principes de la doctrine la plus saine, la plus pure, et la plus éloignée de celle que les deux Puissances écrasoient alors de concert de tout le poids de leur autorité.

Il est temps que je m'arrête; et je le ferai, en demandant à mon lecteur, quel auroit été l'accueil qu'il pense qu'on auroit fait à un discours aussi diamétralement opposé aux idées universellement reçues. Je ne m'étonnerai nullement, s'il me répond en me rappelant les paroles de S. Luc, au sujet du premier martyr : *continuerunt aures suas , et impetum fecerunt unanimiter in eum*. Je pense au reste que ce n'auroit pas été pour l'accabler d'un monceau de pierres, mais pour le mener bien vite, le plus vite possible, à l'hôpital des foux. Il auroit eu beau s'offrir à donner des preuves palpables, des démonstrations convaincantes de cette énorme quantité de faussetés, d'infidélités, d'altérations, de falsifications dont il prétendrait que fourmille l'Histoire de M. Fleury; il auroit appréché à rire aux sages éclairés de sa nombreuse escorte, dont il n'auroit sûrement pas ralenti la marche; avec toutes ses protestations, il n'en auroit pas moins passé le guichet des petites maisons.

Que si je m'étois trouvé présent à cette scene, au risque de partager son sort et peut-être ses chaînes, j'aurois eu assez de courage et d'amour pour la vérité et pour la justice, pour parler ainsi: Messieurs, il faut avouer que cet homme a dit une infinité de choses propres à le

faire soupçonner de quelque aliénation. Mais enfin il a annoncé que de toutes les assertions qu'il a mises en avant, il n'en est pas une seule dont il n'ait les preuves en main. Après tout les matieres dont il s'agit sont de la plus haute importance. Mettons le cas que ce qu'il a dit, présente un tissu d'absurdités; pour peu que nous voulions nous armer de sang froid, nous conviendrons que parmi des milliers de torts que nous lui supposons, il pourroit se faire qu'il se trouvât avoir raison sur plus d'un article qui peut mériter d'être pris en considération. Il s'avance vers sa prison, tenant en main ses piéces justificatives, qu'il dit numérotées avec soin, et répondre avec précision et par ordre à cette multitude de griefs dont il charge M. Fleury, et qui vous ont si fort exaltés. Ne pourroit-il pas dire à chacun de vous, comme un ancien Grec : *frappe, mais écoute*? Avez-vous oublié, si vous l'avez jamais su, que les Iroquois et les Cannibales, que les barbares de l'isle du More qui mangent leurs parens dans leurs festins, respectent assez la loi naturelle pour ne condamner personne sans l'entendre?

Ici le lecteur fatigué et ennuyé de cette rapsodie de suppositions toutes plus romanesques, se presse de me demander ce que je prétends par cet étalage d'idées.

singulièrement bizarres. Je me presse moi-même de le satisfaire ; et pour ne pas abuser plus long-temps de sa patience , je lui fais cette dernière question. Si ce frondeur imprudent réussoit à échapper aux mains de ses conducteurs, si en vous faisant le récit simple et naïf de son aventure, il vous répétoit fidèlement tous les détails de sa longue harangue ; si en finissant , il vous invitoit à donner un coup d'œil aux preuves dont il se diroit muni ; si pour moins vous rebuter , il vous proposoit de prendre une connoissance rapide de quelques uns au moins des articles qui sont renfermés dans sa vaste collection ; mon cher lecteur , je vous prie de me dire tout simplement et avec franchise , si vous seriez disposé à l'écouter et à le lire. Si vous me dites que vous l'écouteriez et le liriez, j'ai tout ce que je veux, vous me lirez donc aussi ; car je n'ai pas d'autre façon de penser ni d'autres prétentions que les siennes. Que si vous preniez le parti de l'accueillir avec mépris , de recourir à la ressource des esprits frivoles , à des railleries insignifiantes , sans rien articuler qui vous autorisât à ne vouloir entrer dans aucun examen sage et sérieux ; je me le tiendrois pour dit, et je chercherois ailleurs un lecteur plus juste et plus raisonnable.

AVIS DU LIBRAIRE

L'Auteur de l'ouvrage , ou pour parler plus exactement de la presque totalité morale des matériaux de l'ouvrage que nous publions , a de justes et graves motifs de laisser ignorer son nom. Mr. L'Abbé Rossignol , son ami intime , qui préside à l'édition , se trouve par là même dans l'indispensable nécessité de faire connoître le sien. Il a compris qu'une production aussi importante , et aussi opposée aux préjugés dominans , auroit de la peine à obtenir la confiance du Public , si elle paroissoit sous un titre absolument anonyme , et sans que l'on sût à qui on pouvoit recourir pour s'assurer qu'elle ne contient rien qui ne soit établi sur les preuves les plus solides , et sur les monumens les plus authentiques. M. Rossignol se fait en conséquence un devoir d'annoncer qu'il a à sa disposition des moyens infailibles pour dissiper les ombrages que pourroit faire naître une multiplicité d'assertions qui ne sauroient manquer de causer le plus

grand étonnement. Il s'offre à donner à tous ceux qui s'adresseront à lui, les renseignemens qu'ils peuvent désirer sur une matière aussi intéressante à tant d'égards. Il prévient qu'il a en main une collection complète de toutes les citations qui désignent avec une grande précision les livres, les chapitres, les nombres des ouvrages anciens et modernes d'où sont tirées les preuves et les pièces justificatives sur les quelles est appuyée la composition de ce recueil précieux. Il a eu en particulier l'attention de vérifier lui-même tous les endroits de l'Histoire de M. Fleury sur les quels on s'est permis des réflexions; et il est en état de les désigner ainsi que ceux de tous les autres Auteurs dont il est fait mention, avec la plus grande justesse, à ceux qui désireroient les connaître et y recourir. Il eût été à souhaiter qu'il eût pu insérer dans le corps même de l'ouvrage les indications nécessaires pour satisfaire pleinement le lecteur: mais comme elles sont extrêmement multipliées, il a cru que la délicatesse Françoisse pourroit être rebutée par une quantité excessive de notes à la marge et au bas des pages, qui auroient occupé une partie considérable du volume. Il s'est flatté de pouvoir parer à tout, en annonçant avec une entière

confiance, que, si l'on soupçonne l'Auteur ou l'Éditeur d'avoir cité à faux un ouvrage de quelque siècle que ce puisse être, il s'engage solennellement à donner des preuves décisives de l'exactitude, de la sincérité, et de l'impartialité de l'un et de l'autre. Quand même il leur seroit échappé quelque erreur, quelque surprise dont l'homme le plus attentif ne sauroit toujours se garantir, il se tient pour très-assuré que le ton qui regne généralement dans l'ouvrage, éloignera jusqu'au moindre soupçon que leur volonté y ait eu quelque part. Si des protestations aussi formelles ne paroissent pas rassurer pleinement le Public, M. Rossignol s'empressera de placer à la fin de l'édition, une liste ample, exacte et bien détaillée de toutes les citations qu'il n'a pu faire entrer dans les pages-mêmes. Il indiquera avec un soin scrupuleux tous les endroits des Écritures, des Conciles, des Pères, des Souverains Pontifes, et généralement de tous les Auteurs Ecclésiastiques et autres dont il est fait mention dans les Réflexions. Du moment, qu'en lisant, on croira pouvoir se permettre quelque doute, on trouvera à la fin du volume, les notes relatives à chaque page, à chaque numero; et l'on sera en état de vérifier par soi-même jusqu'à quel point

sont fondées les observations que l'on fait sur l'Histoire de Mr. Fleury. Les indications seront disposées de manière qu'elles présenteront les mêmes avantages que si elles étoient placées dans les pages.

P. S. De nouvelles réflexions ont enfin décidé l'Editeur à publier les citations à la suite de l'ouvrage; elles seront précédées de deux numéros; le premier indiquera la page, et le second la ligne où elles doivent être rapportées. Les étoiles répandues dans les pages, désignent d'une manière plus précise encore, les endroits qui leur sont relatifs. Elles sont assez multipliées pour ne rien laisser à désirer. Si cependant on souhaitoit de nouveaux éclaircissemens, on s'empressera de les donner et de répondre aux difficultés qu'on pourroit proposer sur un sujet aussi grave et aussi important. On adressera les lettres franches de port à Embrun et à Briançon.



RÉFLEXIONS

sur

L' HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

DE M. L'ABBÉ FLEURY.



Le plus grand, le plus essentiel, le plus sacré devoir d'un Historien quelconque, c'est la fidélité à rapporter et à exprimer dans toute leur pureté les pensées consignées dans les originaux où il prend ses matériaux. Car celui qui écrit l'Histoire, n'ayant pu être témoin des faits qu'il raconte comme arrivés avant lui ou loin de lui, ne sauroit mériter la confiance qu'il attend de ses lecteurs, s'il ne cite ses autorités avec la plus scrupuleuse exactitude, s'il altère le moins du monde les sources où il a puisé. Cette maxime est incontestable, prise dans sa généralité : mais elle est particulière-

b

ment importante , lorsqu'il s'agit de la composition d'une Histoire Ecclésiastique. On ne sait que trop qu'en pareille matière , une expression , une seule parole , une variation même dans la ponctuation , peut donner occasion à des débats , à des disputes , et aux questions les plus graves. On ne peut à cet égard user de trop de précaution et de diligence.

1. Pénétré sans doute de ce grand principe , et dans la vue de préparer les esprits , Mr. Fleury en prenant la plume , déclare qu'il s'est imposé la loi de nous rendre les originaux , et les pensées qu'ils renferment , en usant de leurs expressions propres , au point de sacrifier les graces même de l'élocution , lorsqu'il se croiroit en danger de n'en pas saisir le véritable sens ; voulant nous bien faire comprendre qu'il prétendoit s'en tenir à la plus rigide précision , sur un point aussi délicat et aussi capital. Dans le même esprit , il nous prévient de lire avec une sage défiance les annales du Cardinal Baronius , en nous avertissant que les versions des ouvrages grecs qui étoient employées de son temps , ne se trouvent pas toujours exactes. Il annonce que pour ne pas donner contre le même écueil , il s'est fait un devoir de remonter aux sources dans ses traductions , et de rapporter les paroles des Auteurs traduites rigoureusement en notre langue du Grec et du Latin. Voilà assurément des promesses bien magnifiques ;

3
mais jusqu'à quel point M. Fleury a-t-il été fidelle à remplir les engagements solennels qu'il a pris avec le Public ? C'est ce que je vais examiner avec toute l'impartialité que peut inspirer l'amour le plus pur de la vérité.

2. Je ne saurois annoncer la marche que je me propose de tenir ; je me contente d'avertir qu'en revenant sur la lecture de M. Fleury , je présenterai au lecteur les réflexions que me donneront occasion de faire les écarts innombrables , et très-souvent essentiels de l'Auteur. Et comme ils sont en quelque sorte multipliés à l'infini , je ne puis m'engager à les tous relever ; attendu que de justes motifs m'obligent à renfermer mes observations dans un ou deux volumes in-douze. Ceux qui écriront après moi sur le même sujet , sans se borner à glaner , auront encore de quoi faire une abondante moisson. Du reste ce que je dirai sera plus que suffisant pour donner une juste idée de M. Fleury , et de son trop fameux , et trop mal connu ouvrage.

3. Notre premiere observation a pour objet un célèbre passage de S. Irénée , où il s'exprime en ces termes : *Ad hanc Ecclesiam Romanam propter potentio rem principalitatem necesse est omnem convenire ecclesiam* *. M. Fleury a traduit ainsi : „ à cause de sa puissante primauté „ *. Cependant dans tous les dictionnaires, *Principatus* signifie une souveraine puissance qui n'a rien au dessus d'elle , et qui ne sauroit se rendre que par la parole de *Princi-*

4
pauté. Qu'on ne s' imagine point que je pense ici à m'engager dans la fameuse question de la supériorité des Conciles sur le Pape, et du Pape sur les Conciles; question, selon moi, des plus oiseuses, comme je le ferai voir en temps et lieu. Je m'en tiens ici à une remarque purement grammaticale. A prendre l'expression de M. Fleury dans sa signification naturelle, la prééminence du Pape sur les Evêques, se réduit à celle du Doge de Venise ou de Gênes sur les simples Sénateurs, à celle du Président des cinq cens, *Primus inter pares*; ce que je ne saurois accorder avec la déclaration formelle que M. Fleury fait ailleurs, que le Pape a une autorité de juridiction sur l'Eglise Universelle, et que tous les Catholiques en conviennent,

4. Qu'on ne dise pas au reste que cette traduction infidelle a été l'effet d'une distraction momentanée; car il y revient à toutes les occasions; je me borne à quelques exemples. Il travestit de la même façon les paroles 383 suivantes de l'Empereur Maxime : *Roma ipsa venerabilis, cujus etiam in hac parte Principatus est.* Ce Prince entend que Rome a la souveraine puissance en matière de Religion, comme dans l'ordre politique. M. Fleury le fait parler en cette manière : » Rome qui tient » la première place, même en cette matière, » c'est-à-dire, dans la Religion comme dans » l'Empire » *. S. Augustin, en parlant de l'Eglise Romaine, dit : *In quâ Apostolicae Ca-*

⁹
thedrae viguit Principatus * ; ce que M. Fleury
rend de la sorte : » Dans la quelle a toujours
» été la primauté de la Chaire Apostolique » *.
L'Empereur Valentinien III. avoit dit : *Bea-An 411*
tissimus Romanus Civitatis Episcopus cui Prin-
cipatum Sacerdotii antiquitas contulit M. Fleury
revient encore à son expression chérie ; voici
comment il fait parler ce Prince : » La pri-
» mauté accordée à l'Evêque de Rome » *.
On voit que c'est un parti pris par notre his-
torien , de ne vouloir pas absolument enten-
dre parler de la Principauté de l'Eglise de
Rome et de celui qui la gouverne. Nous fe-
rons toucher au doigt dans la suite que c'est
là ce qui fait la grande peine de M. Fleury,
et qu'il a une antipathie insurmontable pour
le mot comme pour la chose. Hincmar qui
ne doit pas certainement lui être suspect ; dit
en parlant du S. Siege : *Non ab homine, neque*
per hominem, sed per Dominum Jesum Chri-
stum, haec Sancta Sedes omnium civitatum me-
ruit Principatum *. Oh ! pour le coup, M. Fleury
n'y tient plus ; il n'a pas le courage de re-
courir de nouveau à sa primauté, à sa prima-
tie ; il prend tout uniment le parti de passer
sous silence ces paroles, quoiqu'il donne l'ex-
trait des livres d'Hincmar où elles se trouvent.
Il ne peut en aucune maniere se faire à cette
Principauté du S. Siege ; et voilà où va se
terminer cette fidélité si pompeusement annon-
cée à traduire exactement les originaux. On
sera tenté de croire que j'ai choisi à dessein

ces premières observations, pour mettre notre Auteur en opposition avec lui-même. Mais je puis assurer que ce rapprochement s'est présenté naturellement selon l'ordre des temps. On doit d'autant moins me soupçonner d'y avoir mis de l'appât, qu'il m'eût été facile, comme on ne tardera pas à le voir, de charger M. Fleury, en débutant, de griefs bien plus importants, et bien plus odieux.

5. Il a soutenu constamment que la prétention que le Souverain Pontife doit avoir part à la convocation des Conciles, est une imposture fabriquée par le fameux Isidore, auteur des fausses décrétales, au huitième (il devoit plutôt dire au neuvième) siècle. Les premiers Conciles célébrés depuis les Apôtres, dans les Provinces, dont on ait des détails, sont ceux que convoqua et aux quels présida, au second II. Sièc. siècle, Polycrate Primat d'Ephèse, sur la célèbre question de la Pâque. Eusebe de Césarée nous a conservé la lettre que le Primat écrivit au Pape Victor, dans la quelle Polycrate s'exprime ainsi : *Possem quidem Episcoporum simul existentium mentionem facere, quos vos dignum duxistis convocari a me, et convocavi**; c'est-à-dire, que vous avez jugé convenable, que vous avez jugé à propos d'être convoqués. Traduction la plus fidelle et la plus exacte qu'il soit possible de faire du texte latin et du texte grec au quel j'ai eu recours. Polycrate pouvoit-il dire d'une manière plus expresse, qu'il avoit convoqué les Evêques en

7
vertu du jugement du Pape, ou si l'on aime mieux, après en avoir obtenu l'approbation ? M. Fleury ne l'entend pas ainsi ; il rend les paroles de Polycrate en cette manière : « Je pourrois mettre ici les noms des Evêques » que j'ai convoqués à votre prière » *. Je m'abstiens de faire aucune réflexion sur une pareille altération ; le lecteur n'a pas besoin d'être mis sur les voies pour l'apprécier. A la vérité, dans la version latine dont s'est servi Baronius, on lit : *a vobis rogatus* : mais si M. Fleury s'en est prévalu, sans se donner la peine de consulter le texte grec, il devoit se souvenir qu'il a averti que les versions employées du temps de Baronius, ne sont pas toujours exactes.

6. Dans une lettre de S. Cyprien au Pape S. Etienne, contre Marcien Evêque d'Arles An 155 qui avoit donné dans le schisme des Novatians, on lit ces paroles : *Dirigantur in Provinciam et ad plebem Arelate consistentem, a te litteræ, quibus abstento Marciano, alius in ejus locum substituat* *. Le sens de ces expressions n'est pas susceptible d'ambiguïté ; on voit clairement que S. Cyprien invite le Pape à envoyer dans la Province d'Arles, des lettres par lesquelles Marcien étant déposé, un autre soit substitué en sa place. On peut voir sur ce sujet M. de Marca, Baluze, le P. Alexandre. M. Fleury ne voit rien, ou feint de ne rien voir de tout cela ; il traduit ainsi ces paroles : « Il faut que vous écriviez des let-

» tres aux Evêques des Gaules et au Peuple
 » d'Arles pour excommunier Marcien, et en
 » substituer un autre à sa place » *. Le ton lou-
 che et plus que louche de ce, *pour excommu-*
nier, marque non une gaucherie dont M. Fleury
 n'est pas capable, mais une méchanceté assez
 mal-adroite. On aura le mot de l'énigme,
 quand on se sera convaincu par la suite de
 nos observations, qu'il veut absolument que
 les Evêques soient les maîtres chez eux, et
 que le Pape n'ait qu'une ombre d'autorité hors
 du diocèse de Rome.

7. Les orientaux avoient demandé au Pape
 An 383 S. Damase, de déposer Timothée Evêque de
 Bérïte; le Pontife leur répond en ces termes :
Quid igitur depositionem Timothei a me denuo
postulatis, qui et hîc judicio Sedis Apostolicæ,
præsente etiam Petro Alexandrino urbis Episco-
po, depositus est, unâ cum magistro suo Apol-
linario * ? Ici il est nécessaire de remarquer
 que selon les maximes de M. Fleury, la con-
 damnation définitive des Evêques réservée au
 Pape, est une invention d'Isidore; que les
 Conciles provinciaux étoient les tribunaux ex-
 clusifs des causes des Evêques; que la cause
 d'un Evêque, lors même qu'elle étoit dévolue
 au Pape, ne pouvoit être jugée par le Chef
 de l'Eglise, loin des lieux mêmes. Il est aisé
 de sentir combien avec de pareils principes,
 M. Fleury devoit se trouver embarrassé à la
 vue d'un tel passage. Il avoit protesté qu'il
 rapporteroit les faits et les textes avec les pa-

roles mêmes des originaux, autant que la chose seroit possible. Le cas est pressant ; quel parti prendra-t-il pour se tirer de ce mauvais pas ? Point d'autre que de mutiler , de dénaturer les paroles de S. Damase , et de faire disparaître ce qui est contraire à ses vues. Il en donne le précis, en les altérant de la manière qu'on va voir : » Le Pape, dit-il, déclare qu'il » a condamné (le texte dit , *déposé*) il y a » long temps (le texte ajoute à Rome *hic*) » Timothée, avec son maître Apollinaire , en » présence de Pierre Evêque d'Alexandrie » *. Je prie le lecteur de revenir de suite sur le passage de S. Damase , sur les maximes bien connues de M. Fleury, et enfin sur les omissions et les changemens qu'il s'est permis dans son précis, et de juger après de sa bonne foi.

8. Elle ne figurera guere mieux au sujet d'un passage du Pape S. Gelase : *Apostolica An 493 Sedes frequenter, more majorum, etiam sine ullâ synodo praecedente, ea absolvendi quae Synodus damnaverat, et damnandi, nullâ existente Synodo, quos oportuit, habuerit facultatem* *. Voilà qui est bien propre à donner à penser à M. Fleury, qui prétend que les affaires des Evêques, dans l'ancien temps, ne se jugeoient point hors des Conciles provinciaux ; que lors même qu'elles étoient portées à Rome, elles s'y traitoient toujours en concile. L'expédient qu'il imaginera pour parer le coup, ce sera de traduire cet endroit, de la manière suivante : » Souvent même sans un concile

» précédent, le S. Siege a absous ceux qu'on
 » avoit condamnés injustement, et condamné
 » ceux qui le méritoient » *. Et qu'est deve-
 nu le *more majorum*, conformément à l'ancien
 usage ? Pourquoi n'a-t-il pas rendu ces parol-
 les, *nullâ existente Synodo*, qui disent claire-
 ment que le S. Siege condamnoit sans la te-
 nue d'aucun concile ? Mais sur-tout le *habueris*
facultatem marque que le S. Siege avoit le
 pouvoir, le droit d'absoudre, tandis que que
 M. Fleury dit simplement que le S. Siege a
 souvent absous et condamné, dans l'espérance
 qu'on pourra penser qu'il l'a fait sans avoir
 l'autorité de le faire. Le croiroit-on ? Dans la
 crainte que ce passage ainsi altéré, ainsi mu-
 tilé ne contrariât encore trop ses principes, il
 a la malice d'ajouter : » Il faut se souvenir que
 » c'est le Pape Gelase qui parle ainsi ». Il entend
 que le Pape est suspect dans sa propre cause.
 Nous ne tarderons pas de satisfaire pleinement
 à cette difficulté.

9. Cependant il faut être équitable envers
 tous, même envers M. Fleury ; quoiqu'il le
 soit lui-même si peu envers le Chef de l'E-
 glise. En cherchant à vérifier cet endroit de
 son histoire, je suis remonté quelques lignes
 plus haut, et j'ai trouvé qu'il fait parler ainsi
 le Pape S. Gelase. » Toute l'Eglise sait que
 » le Siege de S. Pierre a droit d'absoudre des
 » jugemens de tous les Evêques, et de juger
 » de toute l'Eglise, sans que personne puisse
 » juger son jugement ; puisque les Canons veu-

» lent qu'on puisse y appeller de toutes les par-
 » ties du monde, et qu'il n'est pas permis
 » d'appeller de lui » *. On ne peut qu'être édifié
 de cette franchise passagere. Si la gravité du
 sujet le permettoit, je serois tenté de dire que
 M. Fleury fait ici la figure du diable que Dieu
 force quelquefois à chanter les hymnes des
 Saints. Si c'est trop m'avancer, je ferai un
 pas en arriere, et je me contenterai d'observer
 qu'on sera moins étonné d'une pareille in-
 conséquence, quand on connoîtra mieux l'es-
 prit qui anime notre Auteur, et les motifs
 opposés qui le dirigent. On saura bientôt à
 quoi il faut s'en tenir sur ce point. Du reste,
 je prends acte de cet aveu de notre historien ;
 il pourra avoir son usage en temps et lieu,
 lorsqu'il s'agira de le combattre par lui-même,
 dans ses préventions étranges contre le S. Siege.

10. Le Pape S. Martin s'exprime ainsi ,
 dans une lettre à Jean Archevêque de Phila. An 649
 delphie: *Ea quae desunt corrigas, et constituias*
per omnium civitatum ecclesias quae Sedi tam
Hyerosolymitanae quàm Antiochenae subsunt ,
Episcopos et Presbyteros et Diaconos : hoc tibi
omnimodo praecipientibus nobis ex auctoritate
Apostolicâ quae data est nobis a Domino per
Petrum SS. et Principem Apostolorum. C'est
 assurément là, s'il en fut jamais, une belle
 preuve de la jurisdiction du Pape dans l'Orient.
 S. Martin commande à Jean de faire des Evê-
 ques, des Prêtres, des Diacres dans toute l'é-
 tendue des deux Patriarchats; et lui déclare

qu'il le lui ordonne , de la maniere la plus absolue , en vertu de l'Autorité Apostolique , qui lui a été donnée par le Seigneur dans la personne de Pierre Prince des Apôtres. Une plume des plus novices n'auroit aucune peine à rendre ces quatre lignes de la maniere la plus simple et la plus naturelle , en leur conservant toute leur force et toute leur vérité ; mais une plume qui n'auroit aucun intérêt , aucune passion à menager. M. Fleury n'étoit pas dans le cas. Je ne serois pas peu surpris que ce passage ne lui eût pas fait passer blent de mauvais momens ; il sentoit combien il étoit opposé à ses principes. En vérité , je l'admire , il n'avoit qu'à le passer sous silence ; on sait , et on le verra toujours de plus en plus , combien dans de pareilles occasions cette ressource lui est familiere. Point du tout ; il ne peut se résoudre ni à l'omettre , ni à le rapporter tel qu'il est. Enfin il se décide : mais de si mauvaise grace , qu'on croiroit voir la belette , au milieu de mille contorsions , venir tomber dans la gueule du crapaud. Relisez , je vous prie , mon cher lecteur , les paroles de S. Martin , et voyez ensuite de quelle maniere M. Fleury les rend. Il les défigure entièrement , les bouleverse , les mutile , en change l'ordre malicieusement ; voici la tournure qu'il y donne : » S. Martin établit Jean son Vicaire » par tout l'Orient , c'est-à-dire , dans toutes » les églises dépendantes de Jérusalem et d'Antioche ; et cela , ajoute-t-il , en vertu du

» pouvoir que nous avons reçu de S. Pierre » *. On ne trouve ici aucun vestige de ces paroles si énergiques , *hoc tibi omnimodo praecipimus nobis* ; il a soin d'en détacher et de placer ailleurs celles qui suivent immédiatement, *ex auctoritate* &c. pour faire croire que l'autorité dont parle le Pape, regarde non les ordres absolus qu'il intime, mais la délégation de l'Archevêque de Philadelphie. Qu'on se donne la peine de revenir sur les expressions du Pape, et sur celles de M. Fleury, et l'on s'assurera que je ne dis rien de trop. M. Fleury finit par mutiler les dernières paroles, en s'abstenant de qualifier S. Pierre, de Prince des Apôtres, parce que ce mot a trop d'affinité avec celui de Principauté qui lui est si odieux.

11. Ce que S. Augustin dit sur la condam- An 417
nation de Pelage confirmée par le Pape S. Innocent, que la cause étoit finie *, auroit dû être rapporté en son lieu propre par M. Fleury. Il ne se presse pas, jugeant qu'il en seroit toujours assez temps ; en effet l'endroit étoit capable de lui donner de l'humeur. Enfin, il se résout à en parler plus bas, mais il l'affoiblit, disons mieux, il le dénature ainsi :
» dès l'an 417 S. Augustin prêchant à Car-
» thage avoit dit : on a déjà envoyé sur cette
» affaire le résultat de deux Conciles au Siege
» Apostolique : la réponse en est venue, la
» cause est jugée » *. Ainsi parle M. Fleury : mais dans le texte de S. Augustin on lit : la cause est finie ; *causa finita est ; utinam et*

finiatur error. Cela dit bien plus que la traduction. Une cause est jugée, aussitôt qu'il y a eu une sentence; elle n'est finie que par un décret dont on ne puisse pas appeller. Que les partisans enthousiastes de M. Fleury me disent si c'est là une simple inexactitude, ou une falsification capitale dans toute la rigueur du terme.

12. Le Pape S. Celestin, dans les instructions qu'il avoit données à ses Légats pour le Concile d'Ephese, s'exprimoit ainsi: *Ad disceptationem si fuerit deventum, vos de eorum sententiis dijudicare debetis, non subire certamen* *. Pour rendre ces paroles dans leur véritable sens, on doit les traduire en cette maniere: » Si » l'on en vient à quelque différent, à quelque discussion, vous devez être juges de leurs sentimens, et ne pas vous engager dans la dispute ». Voici la traduction de M. Fleury: » Vous devez juger de leur avis » *; ce qui revient à dire: vous devez juger conformément à leur avis; vous devez juger en prenant conseil d'eux. Si M. Fleury n'a eu ici d'autre dessein que de s'assujétir à une traduction rigoureusement grammaticale, il devoit traduire, juger de leurs avis, et non juger de leur avis. Qui ne voit que cette dernière expression est la seule qui favorise à un certain point l'ambigüologie dont il a voulu s'envelopper?

13. Théodoret Evêque de Cyr écrivant au Pape S. Léon, lui parle en cette maniere: *Apostolicæ vestrae Sedis expecto sententiam.*

Oro ut mihi rectum et justum Tribunal vestrum invocanti opem ferat, jubeatque ad vos venire, et doctrinam apostolicis vestigiis inhaerentem ostendere *. Les maximes chéries de M. Fleury dont nous avons parlé, et dont nous parlerons encore dans la suite, sur les jugemens des Evêques, et spécialement des sieges inférieurs; entr'autres, qu'il n'y avoit point d'autre Tribunal pour eux, avant Isidore, que le Concile de leur Province; que le Pape devoit juger sur les lieux-mêmes; que les Evêques ne pouvoient faire de voyages et abandonner leurs sieges. Toutes ces maximes sont battues en ruine par cet endroit de Théodoret. Que fera M. Fleury? Il rapporte la lettre de Théodoret; et arrivé à ce pas scabreux, il fait mine de vouloir le franchir; il se met en devoir de donner une traduction: mais quelle est-elle sous sa plume? La voici: « J'attends votre décision; si vous m'ordonnez de m'en tenir à ce qui a été jugé, je le ferai » *. Il ajoute et retranche tout ce que bon lui semble. Que sont devenus ces mots: *jubeatque ad vos venire*? Il avoit des raisons générales, et des raisons du moment pour les faire disparaître. Il a la maladresse de dire que « Théodoret marque à S. Léon qu'il lui écrit, ne pouvant se rendre lui-même auprès de lui, à cause des ordres de l'Empereur qui le retiennent comme les autres ». Il n'a pas fait réflexion que le *jubeatque ad vos venire*, montre évidemment que ces or-

dres ne regardoient pas les Evêques cités à Rome. Ce seroit bien pire, s'il l'avoit apperçu, et que ce fût le motif qui l'eût engagé à supprimer ces paroles de Théodoret. Ruse peu digne d'un homme de sens; car enfin ne devoit-il pas s'attendre qu'il se trouveroit tôt
 An 404 ou tard quelqu'un qui les liroit dans l'original ?

14. S. Jean Chrysostome, ayant été condamné par le Concile *ad Quercum*, écrivit au Pape S. Innocent en ces termes : *Innocentio Episcopo Romae, Domino meo Reverendissimo, Pientissimoque Innocentio, Joannes in Domino, salutem. Opinor pietatem vestram audivisse quidnam hîc patrare ausa sit iniquitas. . . . Rogo scribere quod haec tam iniquè facta et ab unâ solum parte, nobis absentibus et non declinantibus judicium, non habent robur. . . . Nobis verò qui nec convicti, nec redarguti, nec habiti rei sumus. . . . Si autem adversarii nostri fingunt crimina quaedam, propter quae nos injustè ejecerunt, non datis nobis actis, neque libellis, neque manifestatis accusatoribus, si dentur judices incorrupti, agemus et tuebimur etiam nos libenter causam, monstrabimusque nos non esse reos. . . ** Voici la traduction de M. Fleury :
 » Je vous prie donc d'écrire des lettres où
 » vous déclariez nul tout ce qui s'est fait con-
 » tre moi. . . . puisque je suis condamné sans
 » être oui, et que j'offre encore de me justi-
 » fier dans un Tribunal non suspect. . . . » *
 Le lecteur n'apperçoit pas encore le venin de cette perfide traduction : mais nous ne tarderons pas à la lui faire toucher au doigt.

S. Jean Chrysostome en parlant au Pape use de termes de pluralité, *pistatem vestram*; l'ingenieux M. Fleury le fait remarquer et ajoute: » Il suppose sans doute que la lettre » seroit lue dans un concile, suivant la coutume » *. Quand il s'est permis ce *sans doute*, il avoit sans doute perdu de vue le *nullâ existente synodo*, dont nous avons parlé, et qu'il a eu soin de cacher. Sa réflexion au reste est si puérile qu'on seroit porté à croire qu'elle est le fruit d'une distraction passagere: mais outre que l'on sait quel est le fond d'antipathie dont il donne en mille occasions des marques, contre l'étendue de l'autorité du Souverain Pontife, ici même il est aisé de reconnoître qu'une pareille observation n'a pas été faite sans dessein. M. Fleury s'est aperçu que S. Chrysostome se sert de termes de pluralité en parlant de lui-même; il a compris qu'en raisonnant comme il vient de faire, on devoit conclure qu'il y avoit plusieurs Chrysostomes qui parloient dans la lettre. Il a senti l'absurdité de sa remarque: mais l'unique chose qui lui importoit, c'étoit d'empêcher qu'elle ne fût sentie de ses lecteurs; il comptoit pour peu de ne rougir qu'à ses propres yeux. Qu'on ne s'attende donc pas à le voir l'effacer après coup, d'un trait de plume, comme l'effet d'une surprise dont il avoit honte. Il trouve un expédient qui est plus de son goût. Il altere, il défigure les paroles de S. Chrysostome pour faire disparaître les termes de pluralité de la

maniere suivante: *Rogo ergo scribere quidd haec tam iniquè facta nobis absentibus et non declinantibus iudicium, non habent robur . . .* Je vous prie donc d'écrire des lettres où vous déclariez nul tout ce qui fut fait contre moi.... *Nobis verò qui nec convicti, nec redarguti, nec habiti rei sumus.* . . . puisque je suis condamné sans être ouï. *Si dentur iudices incorrupti, agemus et tuebimur etiam nos libenter causam, monstrabimusque nos non esse reos. . .* Et que j'offre encore de me justifier dans un Tribunal non suspect. . . . Qu'en pensez-vous, mon cher lecteur ? N'est-ce pas là une supercherie enfantine de notre historien ? On voit que ce grossier artifice tend à accréditer la distinction chimérique du Pape et du S. Siege ; idée bizarre que nous prendrons en considération avant de finir.

15. Dans une lettre du Pape S. Gelase aux
 An 495 Evêques de Dardanie, on lit ce qui suit: *Prima Sedes unamquamque synodum et suâ auctoritate confirmat, et continuatâ moderatione custodit, pro suo scilicet Principatu* *. La traduction naturelle est celle-ci: le premier Siege confirme tous les conciles par son autorité, et veille à leur constante observation, en vertu de son souverain pouvoir. Voici celle de M. Fleury: » Ce Siege confirme les conciles par son autorité, et en conserve l'observation en vertu » de sa primauté » *. En vérité on n'y tient pas. Ne pourra-t-on jamais se flatter de voir M. Fleury citer fidèlement les pieces origi-

nales, après s'être engagé si solennellement à les rendre avec une exactitude scrupuleuse ? Selon S. Gelase, le premier Siege confirme tous les conciles ; selon notre Auteur, il confirme les conciles. Il n'est pas difficile de deviner, pour quoi le mot *tous* a disparu dans sa traduction. Il n'aura pas de la peine à convenir que le S. Siege approuve les Conciles Œcuméniques : mais ses principes ne sauroient lui faire avouer qu'il confirme aussi les Conciles Provinciaux ; et pourquoi cette différence ? Voici une pensée que je sou mets à mes lecteurs : les actes des Conciles Généraux étant envoyés à tous les Evêques du monde qui les admettoient, le Pape, en les confirmant, se trouvoit en quelque sorte confondu avec la foule, *velut de numero unus* ; et l'on ne voit jusques-là rien qui puisse alarmer M. Fleury, jusqu'à un certain point ; au lieu que les Conciles Provinciaux envoyés au seul S. Siege pour être confirmés, font ressortir d'une manière trop marquée l'autorité du Pape dans l'Eglise Universelle. Il ne peut en aucune manière se résoudre à admettre cette confirmation dans les huit premiers siècles, faussement entêté qu'Isidore est le premier qui l'a mis en avant dans ses Décrétales. Et comme le Pape S. Gelase vivoit dans le cinquième siècle, M. Fleury a été indispensablement obligé d'effacer le mot *tous*. Quand on n'est que prévenu sur une chose sans réalité, on n'emploie pas des falsifications pour la soutenir. J'oubliois d'obser-

ver que M. Fleury rend encore ici le mot *Principatus*, par celui de primauté. C'est le moulin qui moulut et moudra.

16. Aëtius Promoteur du Concile général
 An 451 de Chalcédoine, dit à des Moines, qui sous prétexte de s'en tenir au symbole de Nicée, refusoient de souscrire à la lettre du Pape S. Léon : » Le Concile croit comme les Peres de » Nicée : mais comme il s'est élevé depuis » des questions, les SS. Peres Cyrille, Céles- » tin, et présentement le très-Saint Pere Léon, » ont publié des lettres pour expliquer le sym- » bole, les quelles (*quas*, le texte grec est » conforme) les quelles tout le Concile Œcu- » ménique reçoit avec respect » *. M. Fleury traduit ainsi : » ont publié des lettres pour ex- » pliquer le symbole, que le Concile reçoit » avec respect » *. Il connoissoit certainement le génie de la langue françoise ; et pour lui comme pour nous, cette traduction n'est pas susceptible de deux sens ; elle dit manifestement que c'est le symbole, et non les lettres que le Concile reçoit avec respect. Si c'est une simple inadvertence de l'historien, il sera permis de demander comment il n'arrive jamais qu'il lui échappe quelque'une de ces inattentions qui tournent à l'avantage du S. Pere. Au lieu de *tout le Concile*, il dit simplement, le *Concile* ; le moins qu'on puisse faire, c'est de le taxer de négligence à copier ses originaux, et ne pourroit-on pas faire quelque chose de plus ?

17. M. Fleury rend d'une manière infidelle les sentimens des Peres du second concile d'Orange. Les expressions du concile sont celles-ci : *Nobis secundum auctoritatem et admonitionem Sedis Apostolicae justum et rationabile visum est, ut pauca capitula ab omnibus servanda proferre et manibus nostris subscribere deberemus* *. C'est-à-dire, selon, ou plutôt sur, ou si l'on veut encore, conformément à l'autorité et l'admonition du S. Siege, nous avons jugé juste et raisonnable que nous dussions proposer Sous la plume de M. Fleury, c'est toute autre chose; il traduit ainsi. » Nous avons » jugé raisonnable de proposer et de souscrire » quelques articles qui nous ont été transmis » par le S. Siege » *. Je ne sais ce qu'il en sera de mes lecteurs, quant à moi, j'avoue que parmi les falsifications nombreuses dont M. Fleury se rend coupable, il en est peu qui me révoltent autant que celle-ci. Ailleurs il se borne assez souvent à omettre, à supprimer ce qui ne cadre pas avec ses idées; ici il va plus loin, il donne aux paroles du concile une tournure propre à faire entendre tout le contraire de ce qu'elles signifient. Qu'on y regarde de près, les Peres du concile disent que sur l'autorité et l'admonition du S. Siege, ils se sont fait un devoir de proposer qu'ils l'ont trouvé juste et raisonnable. Par la manière dont les fait parler M. Fleury, on diroit que les Peres ont examiné et jugé l'admonition du Pape, qu'ils en ont trouvé les



articles justes et raisonnables, et qu'ils se sont décidés en conséquence à les admettre. Notre Auteur, en cet endroit se surpasse lui-même, ce qui n'est pas peu dire.

18. M. Fleury rend d'une manière digne
 An 800 d'attention un passage d'Anastase le Bibliothécaire, qu'il cite à la marge. Le Pape Léon III. avoit été chargé d'accusations personnelles. Les Peres s'étant assemblés dans l'Eglise de S. Pierre, *universi*, dit Anastase, *Archiepiscopi et Episcopi et Abbates unanimiter audientes dixerunt: Nos Sedem Apostolicam, quae est caput omnium Dei ecclesiarum, judicare non audemus; nam ab ipsâ et Vicario suo judicamur; ipsa autem a nemine judicatur, quemadmodum et antiquitus mos fuit* *. M. Fleury a eu ce passage sous les yeux, et voici à quoi il le réduit dans son histoire: » les Prélats » dirent: nous n'osons juger le Siege Apostolique, qui est le chef de toutes les églises, » c'est l'ancienne coutume » *. Tout le reste qui forme un témoignage si éclatant de l'idée que l'antiquité avoit de l'autorité des Papes, tout est supprimé par M. Fleury. Je conviens que cette altération n'est pas de la force de la précédente: mais on y voit toujours et l'on y sent l'onglon de la bête.

19. Il a fait quelque chose de pire, et
 An 680 s'est oublié plus essentiellement au sujet d'un texte du Pape Saint Agathon, tiré de sa lettre à l'Empereur, qui fut insérée en entier dans la quatrième action du sixième Con-

cile Général, dans les termes suivans : *Sancti Petri adnitente praesidio, haec Apostolica ejus Ecclesia numquam a via veritatis, in quâlibet erroris parte, deflexa est; cujus auctoritatem utpote Apostolorum omnium Principis, semper omnis Catholica Christi Ecclesia, et Universales Synodi amplexae.... Sancti Doctores venerati atque secuti. Haeretici autem falsis criminationibus.... insecuti. Haec est vera Fidei regula quam vivaciter tenuit et defendit haec spiritualis mater vestri Imperii, Apostolica Christi Ecclesia, quae per Dei omnipotentis gratiam, a tramite Apostolicae Traditionis numquam errasse probabitur, nec haeticis pravitatibus depravata succubuit; sed illibata.... fideletenus permanet secundum Domini Salvatoris divinam pollicitationem* *. Voilà assurément une piece des plus importantes qui doit être précieusement recueillie, et rapportée dans tous ses détails par un écrivain, qui entreprend de composer une histoire ecclésiastique pour nous apprendre ce qu'ont pensé les plus saints Pontifes, les Conciles Œcuméniques sur les prérogatives du Siege Apostolique. Notre Auteur n'étoit nullement disposé à remplir un devoir aussi sacré; tout ce qu'il a pu gagner sur lui, c'est d'en donner un très-court précis étrangement défiguré, et qui consiste en ce peu de paroles : » Le Pape soutient que le S. » Siege n'a jamais erré, et ne s'est jamais » écarté du chemin de la vérité, en vertu de » la promesse, faite à S. Pierre, et que ses

» prédécesseurs, n'ont jamais cessé d'exhorter les Hérétiques pour les ramener » *. C'est ainsi qu'il rend un monument d'une si grande force. Le Pape soutient !... Combien cette expression est fausse ! qu'elle est indécente ! qu'elle est scandaleuse ! Le Pape assure comme une chose notoire et de fait ; il le répète ; il l'inculque à un Empereur, à un Concile Général qui accueille ses assertions et par là même les sanctionne. Et M. Fleury travestit le Pape en écolier assis sur les bancs qui soutient une thèse sur la quelle chacun a sa façon de penser ! L'expression de M. Fleury ne revient-elle pas à celle-ci : Le Pape prétend que le S. Siege n'a jamais erré ? ou à cette autre : à entendre le Pape, le S. Siege n'a jamais erré ? Montre-t-il ici plus de respect pour le Concile Œcuménique de Constantinople, que les Protestans pour celui de Trente ?

20. L'Empereur Louis divisa à deux Evêques une Province de Saxe, et établit à Hambourg une Métropole. M. Fleury cite à la marge Adam de Breme, dont voici les paroles : *Pius Caesar Hamburg civitatem, Metropolitim statuit..... corroborante id Gregorio IV. apostolicâ auctoritate* *. Ce qui signifie tout simplement que l'Empereur établit une Métropole, et que le Pape l'admit et la confirma par son autorité apostolique. Comment croira-t-on que M. Fleury a présenté ce fait ? On ne sera pas peu étonné de l'apprendre. » L'Empereur

» dit-il, établit à Hambourg un siege archiépiscopal » *. Il s'arrête; et après une diversion de deux tièrs de page, il revient à dire: » Pour assurer davantage l'erection du » siege de Hambourg, l'Empereur envoya » demander la confirmation du Pape Grégoire ». Mais ce *davantage* est vraiment curieux; il est mis là pour dire que l'erection du siege de Hambourg étoit déjà établie autant qu'il étoit nécessaire, par le consentement du nombreux concile qui avoit été assemblé; et que la confirmation du Pape ne tiroit pas à conséquence à un certain point, soit qu'elle fût accordée, soit qu'elle fût refusée. M. Fleury qui avoit sous les yeux le texte d'Adam de Breme, ne pouvoit se dissimuler que le mot *davantage* ne s'y trouvoit point. Il est vrai qu'on le lit dans le Cointe que M. Fleury copie ici: mais cela suffit-il pour justifier un historien qui se donne pour un homme qui remonte aux sources?

21. Notre Auteur traduit de la sorte le canon XXI. du huitieme Concile Œcumén. An 869 que: » Si dans un Concile général on propose quelque difficulté contre l'Eglise Romaine, on l'examinera avec respect » *. C'est donner à entendre que le Concile est juge compétent du S. Siege. Qu'il le soit, ou qu'il ne le soit pas, ce n'est pas de quoi il s'agit ici; ce que j'observe uniquement, c'est que l'original cité par M. Fleury présente une idée bien différente de celle qu'il lui prête; le voici: *Porro si Synodus Universalis fue-*

*rit congregata, et facta fuerit etiam de Romanorum S. Ecclesiâ quaevis ambiguitas et controversia, oportet venerabiliter et cum debitâ reverentiâ, de propositâ quaestione seiscitari (Ecclesiam Romanam) et solutionem accipere; aut profectum facere, non tamen audacter sententiam dicere contra Summos senioris Romae Pontifices**. Ce laconisme perfide de M. Fleury est bien loin de rendre toute la pensée du Concile. On y voit même quelque chose de plus que du laconisme. Le Concile dit : s'il s'élève quelque doute, quelque dispute touchant la S. Eglise de Rome; et M. Fleury traduit : s'il s'élève quelque difficulté contre l'Eglise Romaine. Le Concile ajoute : il faut demander avec respect des éclaircissemens, ou envoyer des députés : mais on doit se garder de prononcer audacieusement contre les Souverains Pontifes. Ici M. Fleury se borne à dire qu'on examinera avec respect la difficulté proposée contre l'Eglise Romaine.

22. Un apologiste anonyme, et qui a sagement fait, de ne pas se faire connoître, a recours à une plaisante réflexion pour justifier notre Auteur sur les omissions qu'il se permet pour les fins les plus criminelles. Il observe que M. Fleury ne pouvoit pas insérer, dans son ouvrage, tout ce qui a été écrit par les Anciens, et qu'il n'y a aucun historien au monde, qui n'ait passé sous silence bien des choses. Nous ne prétendons pas que M. Fleury ait dû rapporter tout ce qui avoit été dit

avant lui dans les histoires de l'Eglise : mais nous sommes fondés à demander pourquoi il a omis précisément les endroits qui étoient les plus opposés à ses maximes , et qui contra-rioient plus ouvertement son aversion marquée pour tout ce qui est à l'avantage des Papes. Un juste reproche qu'on est autorisé à lui faire, c'est qu'il ne sait jamais finir , quand il s'agit de détailler les médisances , les calomnies les plus basses et les plus indécentes contre les Souverains Pontifes ; et que lorsqu'il est question de faire mention de quelque monument qui tourne à leur louange , qui établit les droits de leur siege , il le supprime et le passe sous silence , ou le dénature pour l'affoiblir ; qu'en donnant l'extrait des écrits anciens , il fait disparaître ce qui répugne à son système , et qui renferme clairement des choses qu'il prétendra , dans la suite de son histoire , n'avoir jamais été dites ; que voulant réfuter les preuves de quelque maxime , il ne fait aucune mention de celles qui ne souffrent pas de réplique , et parle seulement de celles dont on a découvert la foiblesse dans la suite des temps ; que feignant de vouloir nous donner une juste idée des sentimens de l'antiquité sur les prérogatives de la Primatie Apostolique , il recueille avec grand soin toutes les objections qu'on a coutume d'opposer , quoiqu'on y ait répondu mille fois ; et qu'il omet au contraire un beaucoup plus grand nombre de textes , qui renferment des expressions plus claires , d'une

grande autorité, et bien plus décisives qu'on oppose aux adversaires du S. Siege. Voilà des griefs bien multipliés, et de la plus haute importance; on sera pleinement convaincu de leur réalité, après une lecture sérieuse de nos réflexions.

23. Rien de plus connu que le démêlé de
 An 864 Rotade Evêque de Soissons, avec le fameux Hincmar Archevêque de Rheims. Le Pape Nicolas I. rétablit solennellement dans son siege Rotade qui avoit été déposé par un concile provincial. Il écrivit à ce propos une longue lettre à tous les Evêques de France. Il y établit une importante vérité, capable de renverser jusqu'aux fondemens le système de M. Fleury; à savoir que quand même Rotade n'auroit pas appelé au S. Siege, le Concile ne devoit pas le condamner sans consulter le Souverain Pontife. Il est inutile de demander si un tel principe est du goût de notre Auteur. Il commence par déduire les raisons sur les quelles le Pape se fonde pour établir l'autorité des Décrétales d'où le Chef de l'Eglise tire ses preuves. Il convient qu'elles déterminent nettement que les Evêques ne peuvent être jugés définitivement que par le S. Siege: « Mais, ajoute-t-il, ces Décrétales que » le Pape Nicolas soutient avec tant de cha- » leur, sont celles d'Isidore, qui sont aujourd'hui reconnues pour fausses. Il falloit examiner si elles étoient véritablement des Papes dont elles portoient les noms; et c'est

« ce que l'ignorance de la critique ne permet
 » toit pas alors » *. Voilà M. Fleury fort sa-
 tisfait d'avoir mis en poudre d'un trait de plu-
 me les argumens du Pape Nicolas, et de l'a-
 voir condamné sans appel à l'ignorance de la
 critique : mais qu'il modere les transports de
 sa joie, son triomphe ne sera pas de longue
 durée. Blondel ce calviniste envenimé a été
 contraint par la force de la vérité, non seu-
 lement de confesser, mais de démontrer posi-
 tivement que les Décrétales sur les quelles le
 Pape se fonde en cette occasion *, ne sont
 pas les fausses Décrétales d'Isidore, mais les
 véritables et indubitables lettres décrétales des
 Papes qui l'ont précédé. Jusqu'ici M. Fleury
 ne montre qu'un manque de lumieres : mais
 ce n'est là que la moindre partie de son hu-
 miliatio ; il mutile la lettre du Pape Nicolas
 qui s'appuie sur un témoignage authentique de
 S. Léon, où l'on trouve que quelques Evêques
 d'un rang supérieur *in majoribus urbibus con-*
stituti, sollicitudinem susciperent ampliore,
per quos ad unam Petri Sedem, universalis
Ecclesiae cura conflueret. Le Pape s'appuie en-
 core sur les paroles du Concile de Sardique,
 qui comme nous verrons a toute l'autorité d'un
 Concile Œcuménique, *ad Caput, id est, ad*
Petri Apostoli Sedem, de singulis quibusque
Provinciis, Domini referant Sacerdotes *. M.
 Fleury supprime adroitement tout cela qui ne
 pouvoit se concilier avec ses préventions. Le
 Pape établit enfin la nécessité de consulter le

S. Siege ; dans la cause de l'Evêque de Soissons, sur le grand principe que les causes Majeures doivent être rapportées à Rome ; et M. Fleury convient clairement que c'est là un article dont tout Catholique tombe d'accord. Or, conclut le Pape, les causes des Evêques doivent se compter parmi les causes appelées Majeures par les canons * M. Fleury raisonne à sa manière, et conclut de son côté, que les Evêques de France avoient raison.

24. Je trouve dans les Monumens les plus
An 446 authentiques, mais non dans l'histoire de M. Fleury que S. Léon parle comme le Pape Nicolas. Anastase de Thessalonique avoit déposé par contumace Atticus Métropolitain de Nicopolis. Le Pape Saint Léon l'en reprit vivement en ces termes : *sed etiamsi quid grave intolerandumque committeret, nostra erat expectanda censura ; ut nihil prius ipse decerneres quam quid nobis placeret, agnosceres* *. Et pour quoi ce trait remarquable se passe-t-il sous silence par M. Fleury ? Parce que S. Léon vivoit quatre cens ans avant Isidore, qui au dire de notre historien, a été le premier à établir une pareille doctrine.

25. M. Fleury, citant à la marge S. Basile *,
An 366 parle de la venue d'Eustathe de Sébaste à Rome, de la lettre que lui accorda le Pape Libere, et dit en propres termes que » le Concile de Thyane lut les lettres de Libere et » des Evêques d'Occident, que les Députés » avoient apportées ; et qu'il rétablit Eustathe

» autrefois déposé, et le reçut comme Evêque
 » que Catholique » *. Puisque M. Fleury cite
 S. Basile, nous le citerons aussi en rapportant
 ses paroles. Ce Saint Pere dit qu'Eustathe ex-
 torqua *epistolam a B. Liberio, quae eum resti-*
tuebat, eâque ostensâ a Concilio Thyanensi re-
stitutus est *. C'est-à-dire, que le Concile exécuta
 la sentence de Rome, quoique frauduleusement
 surprise. Mais est-ce là ce qu'on peut relever
 de la maniere dont s'exprime M. Fleury ? On
 diroit, à l'entendre, que les lettres du Pape
 et des Evêques ayant été lues, par maniere
 de préambule, le Concile de sa propre auto-
 rité, rétablit Eustathe. Comme l'on voit, il
 revient à son principe chéri, qu'il n'y avoit
 d'autre Tribunal qui jugeât les Evêques, que
 le Concile provincial ; et se décide lestement
 à faire disparoître le *quae eum restituebat*.

26. C'est une chose merveilleuse de voir,
 comment M. Fleury, avec la souplesse du
 serpent, se plie et se replie dans le récit qu'il
 fait du célèbre jugement de S. Athanase. » Le An 343
 » Pape Jules, dit-il, assemble un concile,
 » pour juger la cause de S. Athanase, et des
 » autres qui étoient venus se plaindre des
 » Eusébiens. On dit, que S. Paul de C. P.
 » (Constantinople) y étoit aussi venu, ayant
 » été chassé par l'Empereur. . . . Le Concile
 » déclara Athanase, Marcel et Asclépias in-
 » nocens, mal condamnés et mal déposés. Il
 » y a apparence qu'il rétablit aussi les autres
 » Evêques qui étoient venus se plaindre » *.

Les Auteurs que M. Fleury cite à la marge sont Socrate et Sozomene, l'un et l'autre assurément dignes de la plus grande confiance. M. Fleury observe lui-même qu'ils sont Auteurs Grecs, non suspects de flatter l'Eglise Romaine. Pour leur rendre une pleine justice, il auroit dû ajouter qu'ils étoient exacts, très-uniformes dans leur récit, presque contemporains du Pape Jules, et que leurs ouvrages sont remplis de monumens originaux. Nous les citerons donc avec confiance de concert avec M. Fleury. Voici comment parle Socrate des glorieux exilés : *Romam adventant, ubi cum causam suam exposuissent Julio Romanae Urbis Episcopo, ille, quae est Romanae Ecclesiae praerogativa, liberioribus litteris eos communitos, in Orientem remisit, singulis sedem suam restituens, simulque praestringens illos qui supra dictos Episcopos temerè deposuissent* *. Passons maintenant à Sozomene. *Athanasius Alexandriâ profugus Romam venit. Eodem tempore Paulus quoque Constantinopolitanus Episcopus, et Marcellus Ancyrae, et Asclepias Gazae.... Episcopus igitur Romanus, cum singulorum causas cognovisset.... eos in communionem recepit; et quoniam propter sedis dignitatem omnium cura ad ipsum pertinebat, suam cuique sedem restituit* *. O ! admirateurs aveugles de l'historien François, prenez sur vous de revenir un moment sur ses expressions et sur celles des deux Auteurs Grecs qu'il a cités à la marge ; et jugez, je vous prie, de l'idée

qu'il est permis de se former de son intégrité, de son exactitude à rendre fidèlement les paroles et les pensées des originaux. Ce sont ici des faits des plus remarquables de l'Histoire de l'Eglise, racontés par deux Auteurs très-respectables, d'une manière uniforme, des Auteurs qui ont vécu dans le même siècle, et dans les quels M. Fleury avertit qu'il puise son récit. Ils disent que le Pape rétablit ces Evêques dans leurs propres sieges, *singulis sedem suam restituens . . . suam unicuique sedem restituit*. M. Fleury dit que ce fut le Concile. Socrate donne cette restitution, comme un effet de la Prérogative du Siege Pontifical; *quae est Romanae Ecclesiae Praerogativa*; et Sozomene, comme un effet de la Dignité du Siege, par la quelle le soin de tous appartenoit au Pape; *quoniam propter Sedis Dignitatem, omnium cura ad ipsum pertinebat*. M. Fleury garde un profond silence sur tout cela; et que ne dit pas ce silence? En revanche, il ajoute un *on dit* de sa façon. La venue du Patriarche de C. P. à Rome, ne lui plait pas; on en voit aisément la raison. Selon lui, on dit que le Patriarche y est venu, tandis que Sozomene l'assure de la manière la plus expresse.

27. Le Pape S. Jules écrivit à ce sujet une lettre aux Eusébiens. Sozomene qui la rapporte, et qui n'est pas suspect à M. Fleury, relève une irrégularité de ces partisans d'Eusebe, qui n'avoient pas invité le Pape à leur concile de

Tyr, tenu contre S. Athanase : *quodd contra Canones ipsum ad concilium non vocassent: esse enim legem sacerdotalem, ut irrita appareant quae praeter sententiam Episcopi Romani fuerint gesta*; ainsi parle Sozomene. Attendez-vous que M. Fleury rapportera ses paroles; vous l'attendrez long-temps. Le Pape Jules dit dans sa lettre, que la cause d'Athanase a été traitée devant lui, *coram nobis*; qu'Athanase avoit comparu en jugement devant lui : *neque enim sponte, sed litteris nostris ad judicium vocatus comparuisset, quemadmodum vos (Eusebianos) per litteras citavimus*. Cherchez tout cela dans M. Fleury; vous l'y chercherez vainement; tout cela est trop propre à établir l'autorité du Pape, pour être du goût de M. Fleury; selon lui les Orientaux sont toujours invités, et jamais cités par le S. Siege. S. Jules continue: *Non solum Athanasius, sed et plurimi alii Episcopi in Thraciâ, Caelesyriâ, Phoeniciâ et Palaestiniâ, huc (Romam) convenerunt*. Comment de pareils traits n'ont pas été capables de faire ouvrir les yeux, de faire sentir la fausseté de ses principes, à M. Fleury qui avoit cette lettre devant lui? Mais quand on est prévenu à un certain point, on ne voit pas la lumière en plein midi.

Le Pape S. Jules voyant les Eusébiens si échauffés et si aigris, et voulant les adoucir et les calmer, ajoute avec une condescendance incomparable : » Vous devez savoir qu'encore » que j'aie écrit seul, ce n'est pas mon sen-

» timent particulier, mais celui de tous les
 » Evêques d'Italie et de ces pays » *. On ne
 voit là que les expressions d'un médecin cha-
 ritable qui traite ses malades avec les mena-
 gemens qu'exigent les dispositions de leur ame.
 Ce qui appuie ma pensée, c'est que les cin-
 quante Evêques du concile assemblé à ce su-
 jet ne formoient sûrement pas la totalité mo-
 rale des Evêques d'Italie et des pays, dont
 parle le Pape. On sait à quel point les Evê-
 ques étoient multipliés dans ces temps recu-
 lés. M. Fleury envisage d'un œil bien différent
 les paroles du Pape S. Jules ; il en tire une
 conséquence dont je suis tres-scandalisé et qui
 me fait horreur. » On voit par là, dit-il, que
 » cette lettre du Pape Jules est le résultat du
 » Concile de Rome, et qu'il ne s'attribue pas
 » à lui seul l'autorité de décider » *. Voilà qui
 s'appelle lever une fois le masque bien ouver-
 tement. Je ne tiens pas quitte M. Fleury sur
 un point aussi capital ; nous nous reverrons
 ailleurs.

28. A en juger par la nature des réflexions
 que j'ai faites jusqu'ici, on pourra être tenté
 de soupçonner qu'en prenant la plume, je me
 suis proposé pour unique but de repousser les
 traits envenimés que M. Fleury lance éternel-
 lement contre les Papes. Ce que je puis dire,
 c'est que j'ai eu bien sincèrement en vue de
 relever notre historien généralement dans tous
 les endroits où il paroîtroit me donner prise,
 sur quelque matière que ce pût être. Si l'on

me demande comment il arrive que mes observations roulent presque continuellement sur ce qui intéresse les prérogatives du S. Siege , je me croirai autorisé à mettre en avant une pensée un peu hardie qui pourra être accueillie d'une maniere bien différente par les lecteurs de différens partis. On voit dans les petites maisons des hommes qui raisonnent de très-bon sens sur tous les sujets , à la réserve d'un seul point qu'il suffit de toucher pour faire disparaître toute leur sagesse , pour les voir donner dans la manie , et tenir les propos les plus extravagans. M. Fleury a assurément de grands talens, des lumieres très-étendues, une diction des plus séduisantes, et bien d'autres avantages qui ont de grands droits à notre estime. Au milieu de tout cela , du moment qu'il est question de l'autorité du Chef de l'Eglise , son sang froid l'abandonne, sa raison s'égare ; il est saisi d'une sorte de délire ; toutes ses bonnes qualités physiques et morales s'évanouissent ; il ne laisse plus appercevoir aucun vestige de bon sens , de logique , de droiture , de probité , de soin modéré de sa réputation. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que sa marotte le prend à propos et hors de propos. Ces accès n'ont cessé de le tourmenter habituellement , dans un travail immense de plus de trente ans. Je dois m'attendre en conséquence , en continuant mes recherches , de me trouver encore bien souvent dans le cas de parler des Papes , et des prérogatives

éminentes de la place qu'ils occupent. Le sujet est assurément des plus importants et des plus intéressans : mais enfin une monotonie trop soutenue est capable de rebuter un écrivain et plus encore ses lecteurs. J'ai en ce moment la satisfaction de devoir m'expliquer sur un point qui n'a aucun rapport à ce grave objet. Cette diversion est un vrai soulagement pour moi, que je me propose de me procurer, le plus fréquemment qu'il me sera possible ; je partagerai bien volontiers le plaisir qu'en ressentiront ceux qui consentiront à me lire.

29. La manière dont M. Fleury rend un passage de S. Paul sur la future conversion des Juifs, donne de justes soupçons sur la pureté de sa Foi, pour ne rien dire de plus. Voici les paroles de l'Apôtre des Gentils : *Coëcitas ex parte contigit in Israel, donec plenitudo Gentium intraret, et sic omnis Israel salvus fieret.* M. Fleury les traduit ainsi : « Après » que tous les prédestinés des Nations seront » rentrés dans l'Eglise, tous les Juifs se convertiront ». *Plenitudo Gentium* signifie toutes les Nations, tout comme *plenitudo terrae* signifie toute la terre dans l'Ecriture ; pourquoi donner à entendre avec les novateurs que l'Eglise est composée des seuls prédestinés ? M. Fleury rapporte ce que dit S. Paul pour exhorter les Chrétiens à prier pour tous les hommes ; et pourquoi passe-t-il sous silence la raison que l'Apôtre en donne, qui est que Dieu veut que tous les hommes soient sau-

vés ? Mais les vérités consolantes ne sont pas faites pour l'esprit sombre et rigoureux de notre Auteur ; et n'est-ce pas lui faire grâce que de s'en tenir à cette réflexion ?

30. Il a mieux goûté l'idée de Clément d'Alexandrie, qui prétend que la pénitence doit être unique et sans rechûte ; et il n'a pas manqué d'insérer cet endroit dans l'extrait qu'il a fait de ses *Stromes* *. Mais pourquoi ne pas y mettre aussi cette pensée du même Pere, qui s'y trouve également ? *Defectio autem et recessus et inobedientia sunt in nostrâ potestate, sicut etiam est in nostrâ potestate obedientia*. Ignoroit-il que ces paroles attaquent de front l'erreur capitale de la dernière hérésie ? Pour répondre à cette question, il faudroit savoir au juste, si M. Fleury qui a paru constamment vouloir nager entre deux eaux, dans la réalité n'étoit pas plus novateur que catholique. On sait le grand intérêt qu'il avoit à ne pas se laisser deviner.

31. Nous sommes forcés de suivre M. Fleury qui règle nécessairement notre marche ; nous voilà revenus au S. Siege. L'Empereur Gracien chargea Sapor Duc d'Orient de chasser les Ariens des églises, et de les rendre à ceux qui seroient dans la communion du Pape Damase, *iis qui Damasi communionem amplecterentur* *. C'est ainsi que le raconte Théodoret cité par M. Fleury à qui cette mention de la communion du Pape Damase n'a point plu, et qui traduit ainsi : » de chasser les

Ariens des églises , et de les rendre aux Catholiques. Il est vrai que dans l'ancienne église, comme de nos jours, on appelloit Catholiques ceux qui étoient dans la communion du Pape. Malgré cela , il n'est pas mal aisé d'appercevoir ici l'esprit qui guide la plume de notre Auteur.

32. S. Augustin a réuni un grand nombre de points de Foi dans un pseaume contre les Donatistes. On y lit ces paroles : *Numerate Sacerdotes vel ab ipsâ Petri Sede. . . Ipsa est petra quam non vincunt Inferorum portæ.* M. Fleury s'est bien gardé de rapporter cet endroit de S. Augustin ; et , comment auroit-il pu s'y résoudre , lui qui date l'opinion de l'infallibilité du Pape , d'un siècle bien postérieur ?

Les Hérétiques de ces derniers temps ont fait les plus grands efforts pour renverser la véritable idée de la prééminence du Souverain Pontife ; s'étudiant à égaler tous les Apôtres à S. Pierre , pour en conclure que tous les Evêques sont égaux à celui de Rome. M. Fleury en nous donnant l'extrait du livre de S. Cyprien , *de l'Unité de l'Eglise* *, n'a rien omis des endroits dont abusent les Novateurs pour aller à leur fin : mais il a eu grand soin de supprimer un fameux passage du Saint : *Qui Cathedram Petri , supra quam fundata est Ecclesia , deserit , in Ecclesia se esse confidit* * ? Il rapporte les paroles qui précèdent , et celles qui suivent immédiatement cet endroit ;

et ces courtes paroles disparaissent. Cependant on peut dire qu'elles sont un coup de foudre pour les hétérodoxes. Que penser après cela des sentimens de M. Fleury ?

33. Saint Cyprien, dans sa lettre à Antonien, lui dit qu'il avoit envoyé ses lettres au Pape S. Corneille ; *Ut deposita omni sollicitudine, jam sciret te secum, hoc est, cum Catholicâ Ecclesiâ communicare* *. De sorte que, selon S. Cyprien, la communion avec le Pape, et la communion avec l'Eglise Catholique, sont une même chose. M. Fleury parle de la lettre de S. Cyprien * : mais vous vous flattez inutilement de le voir faire mention de ce beau témoignage en faveur du Souverain Pontife.

34. L'illustre Martyr S. Hyppolite avoit été II Siec. attaché au parti des Novatiens, et étoit revenu au sein de l'Eglise Catholique. M. Fleury rapporte ses dernières paroles à ses anciens disciples ; elles sont tirées de Prudence. Notre historien les rend ainsi : » Fuyez le malheureux Novat ; retournez à l'Eglise Catholique » que ». Prudence ajoute ces quatre mots, *quam tenet Cathedra Petri* ; ils sont restés au bout de la plume de M. Fleury.

35. Il donne un précis de l'Histoire du Concile de Nicée ; nous pouvons nous tenir assurés qu'il n'y manque rien de la part qu'y eut l'Empereur Constantin * ; et en cela nous ne pouvons qu'applaudir à son exactitude : mais on ne sauroit l'excuser de garder un profond

silence sur la part qu'eut le Pape S. Sylvestre à la convocation de cette célèbre assemblée. Dans l'action dix-huitième du troisième Concile Général de C. P., parmi les acclamations des Pères, on trouve celle-ci : *Arius divisor et partitor Trinitatis insurgat ; et continuè Constantinus semper Augustus, et Sylvester laudabilis magnam atque insignem in Nicæâ Synodum congregabant **. Ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que dans l'endroit même où M. Fleury parle de ces acclamations, il ne dit pas un mot de celle où il est fait mention du Pape S. Sylvestre.

36. Toujours ferme et invariable dans sa criminelle partialité, notre historien dit du premier Concile Général de C. P. » qu'il fut as-
 » semblé par les ordres de l'Empereur Théodose » * ; et il ne dit rien de plus. Mais Théodose le convoqua en vertu d'une lettre du Pape S. Damase ; et qui est-ce qui nous en fournit la preuve ? Ce sont les Pères mêmes du Concile, dans la lettre qu'ils écrivirent au Pape, l'année immédiatement suivante. *Conveneramus*, disent-ils, *Constantinopolim ex litteris superiore anno à Vestrâ Reverentiâ, ad carissimum Deo Imperatorem missis **. M. Fleury a voulu ignorer, parlons plus exactement, sans l'ignorer, il a laissé de côté une preuve qui ne laisse point de réplique.

37. Nous l'allons voir marcher constamment sur la même ligne. S. Léon écrivit une lettre
 à un Concile d'Ephèse : » Il y reconnoît, dit

» M. Fleury , que l'Emperetur a convoqué le
 » Concile , afin que l'erreur fût abolie par un
 » jugement plus authentique » *. D'abord la
 lettre ne dit point que l'Empereur a convoqué
 le Concile , mais seulement que l'Empereur a
 voulu qu'il se tint un Concile , *haberi voluit*
Episcopale Concilium ; premiere fausseté. En-
 suite on pourroit demander à M. Fleury pour-
 quoi il n'a pas jugé à propos de rapporter les
 paroles suivantes de S. Léon : *Hanc reveren-*
tiam divinis desultis institutis (Imperator) ut
ad sanctae dispositionis effectum , auctoritatem
Sedis Apostolicae adhiberet *. Ces paroles sont
 dans la lettre même dont parle M. Fleury ; je
 n'ajoute aucune réflexion.

38. Notre Auteur nous donne un précis de
 An 359 l'histoire du fameux Concile de Rimini ; il lui
 en auroit coûté bien peu de nous dire , avec
 S. Jérôme , Tournely et Zaccharia , que le
 Pape Libere annula les actes de ce Concile ;
 mais comme l'erreur y prévalut par les artifi-
 ces des Ariens , M. Fleury ne s'est pas soucié
 de faire une remarque qui tournoit à la lo-
 uange du Chef de l'Eglise.

39. Dans l'extrait qu'il donne de l'ouvrage
 An 397 de S. Augustin contre la lettre de Manès , par
 quel esprit notre historien a-t-il pu se déci-
 der à passer sous silence cette fameuse et
 importante Maxime du S. Docteur : *Evangelio*
non crederem , nisi me Ecclesiae Catholicae mo-
veret auctoritas. Envisageroit-il ce principe du
 même œil que les Hérétiques de ces derniers

temps ? Si j'étois chargé de faire la réponse, elle ne seroit sûrement pas du goût de ses partisans, j'entends de ceux qui tiennent encore ou qui croient tenir à l'Eglise.

40. Les Peres du Concile de Mileve, écrivant au Pape S. Innocent I. lui parlent ainsi: An 417

*Magnis periculis infirmorum membrorum Christi Pastoralem diligentiam, quaesumus, adhibere digneris. Nova quippe haeresis Sed arbitramur Auctoritati Sanctitatis tuae de Sanctorum Scripturarum depromptae, facilius eos qui tam perversa et perniciose sentiant, esse cissuros **. Il est à propos de remarquer que cette lettre fut écrite par S. Augustin, au nom des Peres d'Afrique. Le Pape S. Innocent, dans sa réponse, les loue de ce qu'ils avoient observé *Patrum instituta, quae illi non humana sed divina decrevere sententiâ; ut quidquid, quamvis de disjunctis remotisque provinciis ageretur, non prius ducerent finiendum, nisi ad hujus (Romanae) Sedis notitiam perveniret, ut totâ hujus auctoritate, justa quae fuerit pronuntiatio firmaretur; indeque sumerent caeterae ecclesiae, quid praecipere et quid vetare deberent **. M. Fleury n'a pas voulu rapporter ce passage; Jansenius et Quesnel ne l'auroient pas voulu non plus.

41. Notre historien n'a point donné d'extrait d'une lettre du Concile Général de Chalcedoine à l'Impératrice Pulchérie; et l'on peut y remarquer un point de Dogme des plus importants que nous avons vu qu'il a tu dans

deux autres endroits. *Salvator noster, qui vult omnes salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire, illum quem sordidâ indutum veste conspexit, ex regali aulâ exclusit* *. D'où il est manifeste que Dieu veut le salut, même de ceux qui se perdent par leur malice. M. Fleury n'a pas fait mention de ce passage : cependant il présentait une vérité bien consolante, et bien propre à confondre les Hérétiques de nos jours. Y auroit-il trouvé la condamnation de ses propres sentimens?

An 451 42. Après que Théodoret eut satisfait le Concile de Chalcédoine, tous les Evêques s'écrièrent au rapport de M. Fleury: » Théodore est digne de son siège; vive l'Archevêque que Léon (le Pape) » *: mais il a supprimé les paroles que les Peres du Concile ajoutèrent tout de suite : *Léon a jugé avec Dieu* *. Il avoit déjà assez pris sur lui en rappelant les trois premières paroles; il ne s'est pas senti d'aller jusqu'au bout, et de donner en entier une proclamation aussi glorieuse au Chef de l'Eglise. Qu'on me pardonne, si je paroissais oublier un moment la dignité de l'histoire. Je désirerois savoir si ce seroit s'exposer à un blâme bien fondé, de dire que les éloges des Papes sont pour M. Fleury, ce que la vue de l'eau est pour les hydrophobes.

An 501 43. Le Roi Théodoric voulant qu'on assemblât un Concile pour examiner les crimes dont on accusoit le Pape Symmaque. De l'aveu de M. Fleury, les Evêques représenterent

que le Pape lui-même devoit convoquer le Concile, que le S. Siege avoit ce droit et qu'il n'y avoit point d'exemple qu'il eût été soumis au jugement de ses inférieurs *. Le Prince repliqua que le Pape avoit consenti à la convocation du concile. L'assemblée de Palme se tint en conséquence à Rome. Le Pape déclara qu'il l'avoit désirée lui-même. . . Ici M. Fleury s'arrête, et n'est nullement tenté d'ajouter les paroles qui suivent immédiatement la déclaration du Pape : *auctoritatem ordinis corrigendi, sicut poscebant statuta, in omnium qui ibidem convenerant praesentia Episcoporum, se dare professus est*. Il ne faut pas toute la pénétration de M. Fleury, pour voir qu'on ne donne que ce qu'on a, et qu'on ne reçoit que ce qu'on n'a pas; et c'est sans doute cette vue qui l'a rendu muet au milieu de son récit.

Malgré cette concession du Souverain Pontife, Saint Avite de Vienne dit que ces Evêques s'étoient arrogé une telle cause *pene temerè*, presque témérement; M. Fleury qui se montre toujours plus ou moins ce qu'il est, rend ces deux mots par ceux-ci, *un peu légèrement*. S. Avite ne juge par la chose si légère; il se plaint que le Pape étant accusé devant le Prince, les Evêques se soient chargés de le juger, au lieu de le défendre. » Car, » dit-il, comme Dieu nous ordonne d'être » soumis aux Puissances de la terre, aussi » n'est-il pas aisé de comprendre comment le » Supérieur peut être jugé par ses inférieurs,

» et principalement le Chef de l'Eglise » * :
 Nous devons savoir gré à M. Fleury d'avoir
 eu l'équité de nous rappeler le raisonnement
 de S. Avite, que j'ai copié dans son histoire ;
 ce n'est pas assurément un petit mérite pour
 lui. Je voudrois bien qu'il me présentât un
 peu plus fréquemment des occasions de lui
 rendre un pareil témoignage : mais.

44. Un passage du Pape S. Gelase à la tête
 An 496 d'un concile de soixante Evêques, nous four-
 nit un Monument remarquable, pour prouver
 l'institution divine de la Primatie du Souve-
 rain Pontife. *Quamvis universae per Orbem Ca-
 tholicae Ecclesiae unus thalamus Christi sit ,
 Sancta tamen Romana Ecclesia , nullis Syno-
 dicis constitutis , caeteris ecclesiis praelata est :
 sed evangelicâ voce Domini et Salvatoris nostri
 primatum obtinuit : Tu es Petrus , et super hanc
 petram* Ces paroles prouvent que c'est de
 la voix même de J. C. que le S. Siege a ob-
 tenu la Primauté sur toutes les autres églises ;
 je les ai cherchées dans M. Fleury ; je pou-
 vois m'épargner cette peine ; j'étois assuré d'a-
 vance qu'elles ne s'y trouveroient pas. Quoi-
 que le mot de Primauté l'effarouche moins
 que celui de Principauté, il ne laisse pas de
 lui inspirer une répugnance qu'il n'a pas tou-
 jours le courage de surmonter. Si lui, ou quel-
 qu'un de ses partisans observoit que c'est le
 Pape qui parle, et qu'il est intéressé dans sa
 propre cause, je lui repliquerois que pour que
 sa remarque fût fondée, il faudroit qu'il citât

quelque réclamation de ce temps-là , ou des siècles suivans. J'avertis mes lecteurs, une fois pour toutes, que cette réponse doit être appliquée à toutes les circonstances qui pourroient donner lieu à une pareille objection. Lorsqu'on ne sera pas disposé à croire les Papes sur leur parole, qu'on se donne la peine d'examiner si leurs assertions ont éprouvé la plus légère opposition de la part de quelque Concile, de quelque Pere, de quelque Auteur ecclésiastique du même temps, ou des temps postérieurs. C'est ce que l'on ne trouvera certainement pas, dans aucun des endroits où nous nous appuyons de l'autorité des Papes.

45. Dans le Concile Général d'Ephese ,
 » Philippe , dit M. Fleury , Légat du Pape An 431
 » S. Célestin , rendit graces aux Peres assem-
 » blés , des acclamations en l'honneur du Pa-
 » pe , et releva la Primauté de S. Pierre » *.
 S'il avoit traduit fidèlement , il auroit rendu ces paroles de Philippe : *Quodd litteris Sancti Beatiſſime Papae nostris , vobis recitatis , sanctos cantus . . . Sancto Capiti vestro exhibueritis* * : mais c'étoit trop exiger de notre Auteur. Cependant au sujet de ce passage , le Pere Alexandre parle ainsi : *Viden ut Concilii Œcumenici Caput , nemine omnium Patrum reclamante , Romanus Pontifex appellatur* ? Mais M. Fleury n'étoit guere disposé à faire cette grave remarque , qui , comme l'on voit , présente une belle leçon aux Schismatiques Grecs , comme aux Protestans. Il a eu aussi soin d'omettre

An 451 ces paroles écrites au Pape S. Léon par le Concile Général de Chalcédoine : *Quibus tu, sicut Caput membris praeeras* *. En bonne foi, sont-ce là des points à négliger dans une Histoire Ecclésiastique ? Et M. Fleury n'a-t-il fait que les négliger ?

46. Il rapporte la lettre des Moines de Syrie au Pape Hormisdas ; il remarque gravement qu'ils parlent comme à plusieurs, » c'est-à-dire, ajoute-t-il, qu'avec le Pape, ils » s'adressent aux Evêques d'Italie et de tout » l'Occident, suivant l'ancienne coutume » *. Le voilà qui revient à la vétille puérile dont il a usé dans une lettre de S. Chrysostome, où il se permet une supercherie indigne d'un homme qui a tant soit peu soin de son honneur. Comme il s'agit d'une des prétentions les plus folles et les plus chéries de M. Fleury, prétention du reste qui est d'une extrême conséquence, il ne sera point mal, il est même essentiel d'insister sur un point aussi important. Voyons d'abord comment les Moines de Syrie écrivent au Pape : *Universae orbis terrae Patriarcham, continentem Sedem Principis Apostolorum, et Doctorem, et Medicum animarum constituit vos. . . . Dignum est passionibus quae nobis contigerunt, exponere, et immisericordes ostendere lupos (l'Evêque Sévere et ses partisans) qui dissipant gregem Christi, ut auctoritatis baculo eos expellat de medio ovium. . . .* Raisonçons maintenant : c'est le *Constituit vos*, qui a inspiré à notre Auteur

sa singulière remarque, si les Moines de Syrie⁴⁹ parloient à plusieurs; je conclurai, pour vé-
tiller à la façon de M. Fleury, qu'ils devoient
dire: *Principes, Pastores, Doctores, Medicos*;
mais surtout, au lieu d'*expellat*, ils devoient
dire, *expellant*. Et l'on demanderoit encore
alors à M. Fleury, comment il peut lui ve-
nir en tête de supposer que les Moines de
Syrie écrivent aux Evêques de tout l'Occident,
de chasser les loups du milieu des brebis de
la Syrie, avec le bâton de l'autorité. Il n'y
a que l'esprit de délire qui puisse égarer à ce
point. Il a bien senti les conséquences qu'on
pouvoit tirer contre lui de l'examen détaillé
de ce passage. Il a fait, comme maître Jac-
ques, il a rangé ça du côté de la muraille;
il a supprimé les paroles des Moines, se con-
tentant d'en donner une idée vague, sans rien
spécifier.

47. M. Fleury donne le précis d'une lettre
qui fut insérée dans les actes du Concile de An 536
C. P. de l'an 536, écrite par les Archiman-
drites d'Orient au Pape Agapit. Il le donne
d'une façon tout-à-fait bizarre; il défigure la
lettre d'une manière révoltante, pour la plier
à ses vues. Cette lettre me fournit l'occasion
d'ajouter quelques observations à celles que
j'ai faites dans l'article précédent. Voici com-
ment les Archimandrites y parlent au Pape:
Sicut prius contra Antimum insurrexistis, et
lupum qui conabatur cooperiri per pellem ovis...
pelle denudastis, ac procul a mandrá expulstis,

sic nunc et iterum vigilate, Spem habemus ad Deum, qui in tempore opportuno vestrum adventum nobis ostendit (le Pape étoit allé à C. P.) quoddam sicut Petrum magnum Apostolorum Principem, his qui Romae erant, in depositionem praestigiorum Simonis Goëtici misit, sic et vos misit in depositionem et expulsiorem Severi, Petri et Zoarae, et eorum qui similia eis sapiunt.... Quia igitur justè a vobis punitus fuit, et de Sede hujus Regiae Urbis dejectus...*. Ils finissent par dire : Dans le cas qu'Antime, après un temps déterminé, ne rentre pas dans le devoir, *definite ipsum alienum esse, et nudum ab omni pontificali dignitate: alterum verò pro isto, Ecclesiae Trapezuntinae ordinandum esse.* Ce passage fera naître bien des réflexions dans l'esprit du lecteur attentif. Je l'invite en particulier à revenir sur ces paroles : *Antimum a mandrà procul expulistis*, que M. Fleury rend en disant » que le » Pape fit déposer Antime » *. Voici à quoi se réduit le reste de son extrait. » Quant à » Sévere, Pierre et Zoara, les Archimandrites » demandent que le Pape les fasse chasser de » C. P. comme déjà condamnés » *. Il ajoute qu'ils demandent encore que le Pape marque un terme à Antime pour retourner à son église de Trébisonde, sous peine d'être déposé de l'Épiscopat, et un autre ordonné à sa place. En vérité reconnoit-on là un fidèle extrait de la lettre des Archimandrites ? On pourra en ju-

ger, si l'on se donne la peine d'en faire un parallèle suivi et de les confronter avec soin.

48. Mais ne laissons pas échapper l'occasion d'une réflexion un peu humiliante pour M. Fleury, et toute propre à tempérer l'enthousiasme de ses partisans. Voici encore que les Archimandrites parlent au Pape, comme à plusieurs. En vertu de la logique raffinée dont M. Fleury a déjà fait plus d'une fois usage, il faudroit dire que leur lettre étoit adressée à tous les Evêques d'Occident. D'où il suivroit nécessairement que tous les Evêques d'Occident avoient chassé Antime du Siege de C. P. qu'il avoit usurpé; que tous les Evêques d'Occident se rendirent à C. P., que Dieu avoit envoyé dans cette ville tous les Evêques d'Occident, pour la déposition et l'expulsion de Sévere, Pierre et Zoara. Je me fais un devoir de reconnoître des talens estimables dans M. Fleury: mais je vois en même temps que la prévention et la passion le portent à en faire un abus bien pitoyable.

49. Je me reproche d'avoir attendu jusqu'ici de communiquer à mon lecteur une remarque dont je suis vivement affecté. L'acharnement avec lequel M. Fleury s'attache à affoiblir et à faire disparaître tous les vestiges des endroits qui annoncent le degré d'autorité que les Papes exerçoient sur l'Eglise Grecque, lorsqu'elle étoit dans la communion de l'Eglise Universelle, n'est assurément rien moins qu'é-

vangélique. Comment se peut-il que dans le long espace de trente ans, il ne se soit pas présenté un moment lucide, où il ait fait attention que son histoire pouvoit devenir infiniment utile à ceux des Grecs Schismatiques, qui ont un certain fond de droiture, et quelque disposition à ouvrir les yeux à la vérité, quand elle leur seroit montrée avec un grand degré de clarté; que les Protestans y auroient vu avec la dernière évidence toute la fausseté et toute l'indécence de leurs préjugés contre ce qu'ils appellent par dérision, Papisme et Papistes. C'est l'avantage inestimable qu'il auroit retiré de tant de précieux monumens qu'il a défigurés et dénaturés, en se livrant aveuglément à un esprit de partialité que rien ne sauroit justifier.

50. M. Fleury rapporte quelques lettres de S. Avite *: mais je n'y trouve pas ce qu'il étoit de son devoir de rapporter préférablement à tout autre endroit, savoir les paroles suivantes qui sont certainement de ce Saint Pere; *Scitis synodaliū legū esse, ut in rebus quae ad Ecclesiae statum pertinent, si quid dubitationis fuerit exortum, ad Romanae Ecclesiae Summum Sacerdotem, quasi ad Caput nostrum, membra sequentia recurramus **.

51. Dans une très-ample relation du Concile de Tours, que donne notre Auteur, je ne trouve pas non plus ce passage qui méritoit bien d'y avoir place: *Quis Sacerdotum,*

omnia talia quae a Sede Apostolica processerunt, agere praesumat ? Et quorum auctorum valere possit praedicatio, nisi quos Sedes Apostolica intromisit Et Patres nostri hoc semper custodierunt quod eorum praecepit auctoritas. C'est un parti absolument pris par M. Fleury, de faire disparaître autant qu'il est en lui, tout ce qui est à l'avantage du S. Siege. Il va nous en fournir de nouvelles preuves.

52. En parlant d'un cahier présenté par Sergius Métropolitain de Chypre au Pape Théodore, M. Fleury dit simplement, » qu'il y » reconnoît l'autorité du S. Siege fondée sur » le pouvoir donné à S. Pierre » *. Il auroit pu, et il auroit dû expliquer en quoi consistoit l'autorité que reconnoissoit Sergius dont An 645 voici les paroles : *Firmamentum a Deo fixum, et immobile, atque tituli formam lucidissimam Fidei, Vestram Apostolicam Sedem constituit, ô ! sacer vertex, Christus Deus noster* *. Sergius appelle le Pape : *Prophanarum hereseon depositor, ut Princeps et Doctor orthodoxae et immaculae Fidei.*

53. Dans une lettre synodale des Evêques d'Afrique au même Pape Théodore, on lit ce qui suit : *Antiquis regalibus sancitum est, ut quidquid, quamvis in remotis vel in longinquis positis ageretur provinciis, non prius tractandum vel accipiendum sit, nisi ad notitiam Almae Sedis vestrae fuisset deductum; ut hujus auctoritate justa quae fuisset pronuntiatio firmaretur, indeque sumerent caeterae ecclesiae, velut de na-*

*salis suo fonte, praedicationis exordium, et per
diversas totius mundi regiones, puritatis incor-
ruptae mantant Fidei Sacramenta* *. Et M. Fleury
comment rend-il cette lettre synodale ? » Ils
» écrivent, dit-il, une lettre synodale au
» Pape Théodore, dans la quelle, après avoir
» reconnu l'autorité du S. Siege, ils se plaig-
» nent de la nouveauté arrivée à C. P. » *.
C'est là tout ; et d'un trait de plume, il fait
main basse sur ce témoignage éclatant des
Peres d'Afrique.

54. M. Fleury prétend nous donner un ex-
trait de ce qu'il y a de plus intéressant dans
les Ouvrages de S. Maximin *: mais il n'a garde
d'y placer ce que S. Maximin dit, en parlant
de l'hérésiarque Pyrrhus : *Sedem Romanam,
id est, Catholicam Ecclesiam anathematizat* *.
Le Saint ajoute ensuite : » S'il ne veut pas
être hérétique, ni être tenu pour tel, qu'il
» se presse de satisfaire au Siege de Rome ;
» cela suffira, afin que tout le monde sache
» qu'il est orthodoxe. S'il ne le fait, il cher-
» chera en vain à nous surprendre ; s'il ne
» donne satisfaction au Bienheureux Pape de
» la très-Sainte Eglise Romaine, c'est-à-dire,
» au Siege Apostolique, qui du Verbe Incarné
» et de tous les Sacres Conciles qui se sont
» tenus successivement, selon l'expression des
» Canons, a reçu l'empire, l'autorité et la
» puissance de lier et de délier, sur toutes
» les églises qui sont dans le monde, en tou-
» tes choses, et en toute maniere, *in omni-*

» *bus et per omnia*. S'il ne satisfait qu'aux au-
 » tres, et qu'il ne recoure pas au Pape, il
 » fait, comme un homme accusé d'homicide,
 » qui travaille à se disculper auprès de ceux
 » qui n'ont pas le pouvoir de l'absoudre, sans
 » penser à recourir à celui qui selon les loix
 » a l'autorité de le juger ». Voilà assurément
 un discours du plus grand poids : mais vous
 n'en trouverez pas le moindre mot, pas le
 moindre vestige dans M. Fleury. Il n'est pas
 difficile d'en deviner la raison ; S. Maximin
 vivoit deux cens ans avant Isidore.

55. Dans l'extrait d'Enée de Paris, on s'at-
 tendroit inutilement à voir M. Fleury rappor- An 868
 ter les paroles suivantes : » Les Papes ont
 » le pouvoir de juger de toute l'Eglise ;
 » personne au contraire ne peut juger les Pa-
 » pes, ni toucher à leurs jugemens. A eux
 » on peut appeller du jugement de tout au-
 » tre ; et personne ne peut appeller du leur »*.

Il n'a pas non plus jugé à propos de faire
 mention de ce que soutenoit Rattrame dans le
 même temps : » Que le Pape a juridiction
 » sur toute l'Eglise ; qu'il peut, dans toute
 » son étendue régler les affaires ecclésiastiques ;
 » qu'aucune église ne peut avoir le moindre
 » privilège, qui ne lui vienne de la conces-
 » sion du Pape, ou qu'il ne lui ait confirmé » .
 M. Fleury avec sa façon de penser, étoit très-
 intéressé à laisser ignorer tout cela.

56. Quelques lettres furent remises sous le
 nom du Pape Hadrien, au Roi Charles le An 871

Chauve, qui fit une réponse bien amère au Souverain Pontife. M. Fleury recueille avec empressement cette réponse, sans en négliger une seule parole * ; il rapporte ensuite la réponse du Pape qui se justifioit avec une douceur incomparable auprès du Prince aigri, et où se trouvent ces mots : *Si quaedam litterae delatae vobis sunt, aliter in superficie habentes, vel subreptae, vel a quolibet personâ confictae* &c. M. Fleury ne s'est pas contenté d'imiter le crime de Cham en mettant au grand jour l'humiliation du Pere des Chrétiens, et en la montrant du bout du doigt à ses enfans pour l'exposer à leur dérision ; sa méchanceté sacrilège l'a porté, jusqu'à omettre les paroles du Pape, qui étoient si propres à prévenir les mauvais effets de son récit.

57. Pierre de Blois écrivit au nom de l'Archevêque de Cantorbery, une lettre au Pape Alexandre III. contre certains Moines qui vouloient être exceptés de la juridiction de l'Evêque de Salisbery ; tout est ici précieux pour notre historien, et il n'est pas à craindre qu'il en perde une seule syllabe *. Pierre de Blois déclame contre les exemptions innombrables des monasteres ; il en peint pathétiquement les inconvéniens ; et M. Fleury ne se sent pas de joie, il finit par cette exclamation : » Ainsi » parloit l'Archevêque de Cantorbery, ou plutôt Pierre de Blois » *. Mais de grace, un moment de patience ; la lettre de Pierre de Blois n'est pas encore finie, il faut en enten-

de la conclusion ; la voici : *Si ergo Malesburiensis Abbas venerit ad vos , seu miserit , in librâ justitiæ appendatis , nec illius admittatis privilegium , donec manifestè liqueat , ex collatione Scripturæ et Bullarum , quo tempore et à quibus Patribus indulta sint. Falsariorum enim præstigiiosa malitia ita in Episcoporum contumeliam se armavit , ut falsitas in omnium ferè monasteriorum exemptione prævaleat , nisi &c. **
 Tout bien examiné , je ne vois pas qu'il y ait là un grand sujet de triomphe pour M. Fleury. Pierre de Blois ne fait aucune difficulté de consentir que le privilege des Moines soit admis par le Pape , en cas que de l'examen de l'écriture et des bulles, il paroisse que le S. Siege l'a réellement accordé ; et en cela il donne une leçon à notre Auteur , au sujet de l'autorité que l'Eglise Romaine a sur les autres églises.

58. M. Fleury , rempli de l'idée que les Grecs qui ne connoissoient point les décrétales d'Isidore ; avoient mieux conservé dans sa pureté la véritable opinion de l'autorité du Souverain Pontife * , se faisoit sans doute une fête d'être arrivé , dans la suite de son histoire , à la mémorable époque du second Concile Général de Lyon , qui devoit lui fournir une si belle occasion de mettre dans le plus grand jour les sentimens de l'Eglise d'Orient sur la réserve au Pape de la définition des causes concernant la Foi , sur le recours au même dans toutes les causes ecclésiastiques ,

sur la libre appellation de tous au Chef de l'Eglise. Mais quel dut être son étonnement de voir dans ce Concile tant de témoignages glorieux que les Orientaux rendirent au S. Siege sur tous ces points et autres semblables reconnus par eux, dans leurs professions de Foi au sujet de l'union. On trouvera dans le P. Alexandre, sur tous ces objets importants, les détails que l'on peut désirer; et l'on s'apercevra bientôt du vuide que laisse à cet égard M. Fleury *. Mais comment auroit-il pu se résoudre de prime abord à rappeler une multitude de faits éclatans qui contrequarroyent si fort les idées dont il étoit entêté? N'est-ce pas lui faire trop de grace, que d'attribuer une pareille prévarication à de simples préjugés? On seroit disposé à penser qu'il eut dans la suite des remords sur un silence aussi coupable; car trois ans après, en rapportant une lettre du Patriarche de C. P. il s'exécute de bonne grace, et prend la généreuse résolution de réparer ses torts, sans les désavouer à la vérité, d'une manière cependant dont il est permis d'être édifié. Voici comment il fait parler le Patriarche: » Nous reconnoissons la » Primauté du Siege Apostolique; nous venons » à son obéissance. . . . En conséquence de la » Primauté de l'Eglise Romaine, nous recon- » noissons que le Pape a la plénitude de puis- » sance, et que, comme il est plus obligé » que les autres à défendre la Foi, aussi les » questions de Foi doivent être décidées par

» son jugement. A cette Eglise peuvent appel-
 » ler tous ceux qui se trouvent lésés dans les
 » affaires qui appartiennent à la juridiction
 » ecclésiastique ; toutes les églises lui sont
 » soumises ; et tous les Prélats lui doivent res-
 » pect et obéissance. C'est elle qui a confir-
 » mé les privilèges des autres églises , parti-
 » culièrement des Patriarches. Mr. Fleury
 ajoute que trois mois après le Patriarche pu-
 blia une Bulle, où il dit : » Nous vous fai-
 » sons savoir que dans le Concile assemblé à
 » C. P. . . . nous avons excommunié tous
 » ceux qui ne reconnoissent pas que la Sainte
 » Eglise Romaine est la Mere et le Chef de
 » toutes les autres églises , et la maîtresse qui
 » enseigne la Foi orthodoxe ; et que son Sou-
 » verain Pontife est le premier et le Pasteur
 » de tous les Chrétiens , en quelque rang
 » qu'ils soient , Evêques , Prêtres , ou Dia-
 » cres » *.

59. On seroit tenté de demander comment il arrive que M. Fleury se montre quelquefois si différent de lui-même, au point de se contredire ouvertement. Qui sait s'il ne seroit pas permis de supposer qu'il prend quelquefois sur lui de parler en faveur du Souverain Pontife, pour faire diversion aux soupçons trop bien fondés qu'il a si souvent fait naître sur la pureté de sa Foi ? Mais laissons au scrutateur des reins et des cœurs , à juger de ses intentions.

60. Il y a de fortes raisons de soupçonner et même de croire que le sixieme article de

la Pragmatique de S. Louis, a été ajouté par une main étrangère; il est dirigé contre les exactions de l'Eglise Romaine. Cela a suffi pour que M. Fleury le regardât comme un des monumens les plus certains de l'antiquité, et pour qu'il l'insérât dans son histoire, sans donner la moindre indice des contestations qu'il y a à ce sujet *. Au contraire, il a supprimé dans cette Pragmatique, qui n'est autre chose qu'une Instruction écrite de la main propre du Saint Roi, laissée à son fils; il a supprimé ces paroles : *Sis devotus et obediens Matri nostrae Romanae Ecclesiae, et Summo Pontifici, tamquam Patri spirituali*. M. Theveneau Avocat au Parlement de Paris, dans son ouvrage intitulé, *Préceptes d'Etat*, nous a donné cette même Instruction, dans sa première forme, et telle qu'elle est enregistrée dans la Chambre des Comptes; et ajouté aux paroles que nous avons rapportées cette observation mémorable : le précepte non sans cause a été enregistré en la Chambre des Comptes, afin qu'il servît de mémorial aux Rois de leur devoir envers l'Eglise de Rome. M. Fleury proposé à l'éducation des Augustes descendans de ce grand Roi, n'a pas jugé à propos de leur rappeler une aussi respectable et aussi importante maxime. Louis le Grand trembla, lorsque Bossuet tombant à ses genoux lui déféra la Foi de Fénelon; de quelle horreur il auroit été saisi, s'il avoit découvert qu'il nourrissoit une vipere, dans sa cour, et que son venin

pouvoit infecter ce qu'il avoit de plus cher au monde : mais le reptile étoit caché avec art sous l'herbe ; le loup étoit si adroitement couvert de la peau de la brebis, qu'il n'a fallu rien de moins qu'un siècle entier pour lui arracher son masque et le dévoiler en plein. Du reste j'aurois de la peine à concevoir une illusion aussi persévérante, si je connoissois moins ce que peut un préjugé national étayé de l'esprit de parti.

61. Quand notre auteur n'auroit fait autre chose que d'exclure de son histoire tant de monumens dont nous avons parlé, de l'autorité la plus respectable, et de la plus grande importance, il semble que cela devoit suffire pour inspirer de la déhance à un sage lecteur. Ma propre expérience m'a appris quel est le fond de corruption qui regne dans cet ouvrage. Ce que je puis assurer, c'est qu'après une multitude d'infidélités que j'y avois découvertes par une exacte confrontation, lorsque dans la suite j'ai rencontré quelque témoignage d'un ancien Pere, d'un ancien Canon, ou quelque autre monument qui étoit spécialement favorable à la Primatie Apostolique, j'ai eu beau le chercher dans notre historien, j'ai presque toujours eu le désagrément de le voir ou totalement omis, ou tronqué dans sa plus grande force, ou entièrement affoibli dans la traduction. Ceux qui s'appliquent à l'étude de l'histoire de l'Eglise, pourront faire beaucoup d'autres découvertes de ce

genre ; il se passera du temps avant qu'une mine aussi abondante soit épuisée. On parviendra par cette voie à se convaincre que dans M. Fleury, les fausses traductions, les extraits infidèles, les démembremens, les suppressions, les observations tendent généralement et très-régulièrement à une même fin, qui est de préparer, dans les volumes qui précèdent, le lecteur qui n'est pas sur ses gardes, à voir dans la suite de l'ouvrage, sans surprise et avec une sorte de satisfaction, faire main basse sur les Bulles, les Indulgences, les Croisades, les Pélérinages, les Dispenses, la discipline moderne de l'Eglise, et spécialement les Prérogatives assurées des successeurs du Prince des Apôtres. Les Philosophes observent avec beaucoup de raison, que la direction de divers moyens vers un même but, ne peut être l'effet du hasard.

62. Il est essentiel de remarquer à ce sujet que ceux qui de nos jours ont entrepris avec plus de chaleur la réforme de la discipline de l'Eglise Catholique et de l'Autorité Pontificale, s'accordent tous à vouloir établir leur nouveau système sur les exemples de la vénérable antiquité ; et tous ont été convaincus, ainsi que notre Fleury, d'avoir falsifié les monumens de cette même antiquité, sur laquelle ils faisoient semblant de vouloir s'appuyer. Baronius en a donné des preuves en mille endroits contre les centuriateurs. Philippe de Soriente a pris en défant Richer, Lau-

noy et d'autres. M. Bossuet a prouvé la même chose de Dupin ; et c'est là le triomphe de la bonne cause. Les procédés de ces prétendus réformateurs nous font toucher au doigt qu'ils font tout le contraire de ce qu'ils professent extérieurement ; et l'on trouve la condamnation de leurs préjugés dans ces mêmes monumens qu'ils prétendent apporter en preuve de leur façon de penser

63. Tous ces hommes chargés de quelque opprobre en fait de Religion , ont juré une haine mortelle à la Mere de Dieu , comme à son Divin Fils. La glorieuse Assomption au Ciel de Marie , avec sa dépouille mortelle , n'est assurément pas un sentiment à pouvoir être combattu , je ne dis pas seulement par un Catholique , mais par un Chrétien. Le Pape Benoit XIV. dont on connoît la vaste et solide érudition , prouve que c'est là le sentiment commun des Peres , par leurs propres ouvrages , et le confirme en profond Théologien , avec les raisons du plus grand poids *. Il est aussi établi dans les écrits de S. Gelase , de S. Grégoire , dans le Menologe grec au 15 d'aût , dans le Martyrologe romain , et dans d'autres monumens respectables. Ajoutez le consentement de presque tous les Théologiens , ayant à leur tête en plusieurs endroits , le Docteur Angélique S. Thomas ; et plus que tout cela le sentiment de l'Eglise , qui se montre sensiblement inclinée à cette opinion. Sur quoi , nous observerons que c'est

un préjugé des plus faux et des plus ridicules de croire qu'il est permis à qui que ce soit, de combattre tout ce qui n'est pas expressément de Foi dans l'Eglise de Dieu.

Des autorités aussi graves sont bien capables d'en imposer à un écrivain qui connoît quelque frein, et sur qui la Religion a quelque pouvoir; elles n'ont pas arrêté M. Fleury; les traits qu'il lance contre la glorieuse Assumption de Marie, sont d'autant plus pernicieux qu'ils sont plus couverts. Du reste les difficultés qu'il oppose, si on les examine de près, sont de la plus grande frivolité, et formées avec peu de sincérité. Il fait dire au Concile d'Ephèse que S. Jean et la S. Vierge donnent un lustre égal à cette ville: » or il est certain, ajoute-t-il méchamment, que le sépulchre de S. Jean y étoit » dans une église de son nom » *. Il s'arrête tout court et laisse le lecteur disposé à tirer la conséquence bien naturelle que le sépulchre de Marie y étoit aussi. Le fait est que le Concile ne parle pas, comme le fait parler M. Fleury. Voici ses paroles : *In quâ Joannes Theologus et Dñipara Virgo Sancta Maria....* Le verbe manque; notre historien l'a suppléé à sa fantaisie. On pourroit présumer que c'étoit celui-ci, *aliquando habitaverunt*. Il a voulu encore se prévaloir d'une relation de Terre-Sainte écrite par quelqu'un qui n'a jamais été dans ce pays, pour placer le sépulchre de Marie dans la vallée de Josaphat. Mais à quoi

bon toutes ces vétilleuses remarques, d'où l'on ne sauroit rien conclure; puis que Papebroch nous apprend que ces prétendus sépulchres sont reconnus être vuides? *Privata sunt ista Mausolea sacris pignoribus* *. M. Fleury cherche quelques autres appuis aussi frêles et aussi absurdes.

64. A l'occasion de deux Canons cités au Concile de Chalcédoine, il fait une observation singulière, fruit d'une ignorance bien déshonorante dans notre auteur. » On voit de » là, dit-il, que l'Eglise se servoit dès-lors » de-la récolte intitulée, Cahier des Canons » de l'Eglise Universelle, tel que nous l'avons » encore » *. Quel que puisse être le motif qui lui a suggéré cette réflexion, il est clair qu'il fait allusion au fameux cahier publié, l'an 1610, par le Calviniste Giustel avec le magnifique titre de *Codex Ecclesiae Universae*. Or c'est une chose dont on ne sauroit assez s'étonner, qu'un homme tel que M. Fleury ait bonnement cru au faux titre de Giustel. On ne sauroit faire une bévue plus grossière; il suffit d'avoir vu ce cahier un peu au delà du frontispice, pour avoir la conviction la plus entière qu'il est supposé. De savans controversistes ont prouvé jusqu'à l'évidence par plusieurs titres l'imposture de l'éditeur de cette production.

65. En voyant citer dans le second Concile Général de Nicée, quelques opuscules apocryphes, M. Fleury fait une réflexion bien cavalière et bien hardie; voici comment il s'exprime: » De tant d'Evêques qui assistoient

» à ce Concile, il ne paroît pas qu'il y en eût
 » aucun assez versé dans la critique ; car on
 » y rapporta plusieurs autres pieces fausses » *.
 Il devoit dire, des pieces dont on ne con-
 noissoit pas les véritables auteurs, et il au-
 roit dû observer que ces pieces contenoient
 une doctrine très-catholique. Qu'elles appar-
 tinssent à ceux à qui on les attribuoit, ou
 non, cela étoit très-indifférent ; elles n'étoient
 pas moins propres à établir la Foi de l'Egli-
 se ; et rien ne peut excuser M. Fleury, d'avoir
 parlé d'une manière si indécente. Il a l'impu-
 deur d'ajouter : » C'est une preuve de l'igno-
 » rance des temps, et de la nécessité de con-
 » noître l'Histoire, la Chronologie &c. » *. Ce
 n'est plus un Pape, c'est un Concile Général
 qu'il taxe d'ignorance. Non ces assemblées
 vénérables n'étoient pas composées d'un tas
 d'ignorans. On n'ignoroit, dans ce temps-là,
 ni l'Histoire, ni la Chronologie, ni les autres
 principes d'une critique sage et éclairée. Au
 troisieme Concile Général de C. P. des hé-
 rétiques produisirent en faveur de leur doctri-
 ne des lettres de l'Archevêque Menna et du
 Papa Vigile *. On ne peut qu'admirer la pru-
 dence et la sagacité avec quoi se conduisirent
 les Peres assemblés au rapport même de M.
 Fleury. Ils firent un examen rigoureux des
 dates chronologiques ; on les confronta avec
 les points les plus assurés de l'histoire précé-
 dente ; on chercha avec un grand soin les
 additions insérées entre les feuillets du cahier

présenté. On reconnut clairement qu'il man-
quoit des chiffres qui devoient fixer le nombre
des pages. On fit d'autres découvertes par où
fut démontrée la fausseté du sommaire de ces
hérétiques. Et voilà comment on savoit alors
faire usage de la Critique, de la Chronologie
et de l'Histoire, quand il en étoit besoin. Le
résultat de tout cela, c'est que notre Auteur
n'a pas plus de respect pour les Conciles Gé-
néraux que pour les Souverains Pontifes. Ajou-
tons que quand il veut se livrer aux accès de
son humeur cynique et pétulante, il devoit
commencer par s'assurer que ses sarcasmes et
ses imputations ont quelque apparence de fon-
dement.

66. A s'en tenir au récit de M. Fleury, » dans
» l'assemblée formée à Paris par l'ordre de An 823
» l'Empereur Louis, les Evêques trouverent
» que le Pape avoit manqué de discrétion,
» en ordonnant d'adorer les images supersti-
» tieusement; ils blamerent aussi le second
» Concile Général de Nicée tenu en consé-
» quence. Il est certain, ajoute-t-il, que les
» François soutinrent quelque temps, qu'il ne
» falloit ni briser, ni adorer les images, sans
» recevoir le second Concile de Nicée, ni
» se soumettre en ce point à l'autorité du
» Pape qui l'avoit approuvé; et toutefois il
» est également certain qu'ils furent toujours
» en communion avec le S. Siege, sans que
» l'on y voie un moment d'interruption »*.
Voilà qui est bien fort et bien étrange! Il

falloit que M. Fleury se crût bien assuré de la vérité de ce qu'il avançoit d'un ton si affirmatif. Mais comment accorder tout cela avec ce que nous lisons dans Baluze, » que » l'Empereur dans sa lettre au Pape, lui déclare qu'il n'a point assemblé de Concile » pour décider, mais qu'il a seulement fait » examiner la question, suivant la permission » de sa Sainteté » * ? Il y a plus ; et ceci est tout autrement décisif. Un Auteur de l'Histoire Ecclésiastique a-t-il dû, a-t-il pu ignorer que S. Théodore Studite, écrivant dans ce même temps de C. P. c'est-à-dire, dans le voisinage de Nicée, à Arsene *, dit en propres termes, que Rome n'avoit pas approuvé le Concile dont il s'agit, comme Œcuménique, mais seulement comme local. Concluons, l'Assemblée de Paris se tint dans un temps où l'on ne savoit pas, car on ne pouvoit savoir ce qui n'étoit point, que Rome eût approuvé le Concile comme Œcuménique ; et quand l'assemblée auroit dit tout ce que lui prête notre Auteur, le Pape n'auroit pas cru avoir un motif suffisant, de la retrancher de sa communion ; il pouvoit tolérer une erreur qui ne donnoit pas atteinte à la substance de la Foi. C'étoit au plus une erreur d'un fait personnel qui n'avoit aucun rapport avec le dogme et la morale, et qui au jugement de Petau et de Mabillon, se réduisoit à un simple point de discipline. Dans le fond, le Pape, le Concile, et les Evêques de France pen-

soient de la même manière sur le culte des images. Qui oseroit prendre sur lui de décider jusqu'où se portoient les vues de M. Fleury, en nous peignant avec art des Evêques qui s'opposent à un Concile Général approuvé par le Pape, et aux quels le Pape conserve sa communion? Les Novateurs ont appelé de l'Eglise dispersée à l'Eglise assemblée en Concile, M. Fleury prétendrait-il faire un pas de plus, et nous déclarer assez ouvertement qu'il n'a pas plus de respect et de déférence pour l'une que pour l'autre?

67. M. Fleury s'exprime d'une manière scandaleuse et digne de Luther et de Calvin, An 963
 au sujet du conciliabule qu'il appelle Concile, tenu à Rome contre le Pape Jean XII. par ordre de l'Empereur Othon, où le Pape fut déposé, et où l'on mit à sa place l'Antipape Léon VIII. Il dit, en vrai Protestant; » Ce-
 » lui-ci mourut apres un an et quatre mois
 » de pontificat »*. Il a ici la satisfaction de se voir associé avec Launoy et Dupin qui s'accordent à revêtir de régularité ce procédé d'Othon. D'un autre côté M. de Marca et le Pere Alexandre démontrent que cette entreprise d'Othon fut un vrai conciliabule, et ses procédures un attentat très-irrégulier*. Si ce n'est pas par distraction que M. Fleury donne à entendre que Léon étoit véritablement Pape; en s'appuyant sur ses principes, Hérodes auroit pu dire à Jesus-Christ: Il vous a plu d'établir votre Eglise sur Pierre le pêcheur,

et de lui donner les clefs du Ciel : pour moi, je ne suis point de cet avis ; et je juge à propos de le déposer , et de lui en substituer un autre que je crois plus propre pour cette dignité.

Ce n'est pas faire peu de grace à M. Fleury, que de parler avec lui de distractions , et de ne pas lui attribuer les intentions les plus sinistres ; on pourra en juger par le trait suivant. Il compare un Concile tenu par le Pape Jean XII. avec celui d'Othon I. et dit que les procédures de celui d'Othon , étoient moins irrégulières *. Il rapporte dans la suite la sentence schismatique de Louis de Baviere contre Jean XXII. conçue en ces termes :
 » Nous le déposons comme hérétique de l'E-
 » vêché de Rome, le soumettons au pouvoir
 » de nos Officiers Ordonnons à tous les
 Chrétiens de l'éviter &c. » *. Le tout, à l'exemple d'Othon I. A cette chaîne d'attentats, quelle censure pense-t-on qu'oppose M. Fleury ? Il dit froidement que l'exemple d'Othon ne lui est pas favorable ; et pour quoi ? Parce qu'alors ajoute-t-il , on procéda selon l'antique discipline , en citant le Pape deux fois , et dirigeant la sentence au nom du Concile. D'où il suivroit qu'en remplissant ces deux formalités , Louis de Baviere étoit parfaitement en règle, tout se trouvoit alors conforme à la discipline antique ; le Pape Jean étoit bien déposé , et la parité étoit parfaite entre le procédé de Louis de Baviere et celui d'Othon.

Le lecteur ne sera pas peu étonné et scandalisé à entendre de pareils propos : mais le sera-t-il moins, quand il lira dans M. Fleury, » que » c'est une opinion privée de Baronius, de traiter de conciliabule le concile de l'Empereur » Othon » * ? Telle est la manière indigne dont notre historien parle du Vicaire de Jesus-Christ. J'oserois défier tous les hérétiques et les hérésiarques d'enchérir sur un pareil procédé. Mais de grâce, qu'il nous dise où il a puisé les principes sur les quels il prétend s'appuyer. Est-ce dans les Ecritures, dans les Peres, dans les Conciles, dans les Canons, dans les Auteurs Ecclésiastiques, dans la pratique de la discipline ancienne ? M. Fleury est-il en état de citer un seul homme, d'un siècle quelconque, qui dans huit cents ans ait jamais rien imaginé qui ait quelque rapport de près ou de loin au système qu'il a le front d'adopter ?

68. Le Moine Glaber a fabriqué une histoire injurieuse à la Cour de Rome ; je n'entrerai à ce sujet dans aucun détail, attendu que M. de Marca, le P. Alexandre et autres ont démontré que les circonstances défavorables au S. Siege qu'on y lit, sont absolument fausses, et sorties du cerveau de ce Moine ignorant, ou ramassées par le même du milieu des carrefours. Et M. Fleury de quelle manière nous la rendra-t-il ? Belle question ! Il nous donnera les faits tels que les raconte Glaber *, avec tous les détails, toutes les anecdotes, même avec toutes les

réflexions dont les accompagne ce Moine méprisable, sans oublier celle où il dit que le Pape ne peut, selon les Canons, rien entreprendre dans la diocèse d'un autre Evêque, s'il n'en a reçu la permission de l'Evêque même. M. Fleury rapporte le tout sérieusement, d'un ton grave; il va même jusqu'à assigner les caracteres d'impartialité de son Glaber, pour donner plus de poids à ce qu'il dit. Qu'on ne pense pas au reste que c'est ici un délire momentané de M. Fleury. Il revient ailleurs à plusieurs reprises à cette doctrine scandaleuse. L. 59. n. 80; L. 89. n. 30; L. 96. n. 54.; L. 97. n. 35. &c. Nous sommes ici au L. 58. n. 16. Mais, Grand Dieu! ce n'est pas une opinion scholastique; c'est un point indubitable de la Foi Catholique, que le Souverain Pontife a reçu de Notre Seigneur même une pleine autorité de paître, de conduire et gouverner toute l'Eglise. M. Fleury ne se souvient-il plus d'avoir dit lui-même que tous les Catholiques reconnoissent dans le Pape une autorité de juridiction dans l'Eglise universelle? Cet échantillon peut nous donner une première idée de la pureté des sources où il a puisé, et dont nous parlerons ailleurs avec quelque étendue.

69. Le Pape Pascal II. rappelle la maxime An1118 établie par S. Gelase en 495, que le Souverain Pontife est celui qui donne l'autorité aux Conciles. M. Fleury prend feu *, et se presse d'observer qu'avant les fausses décrétales on

ne voit aucun fondement à cette maxime. Nous lui observons à notre tour, pour la seconde fois, que le Pape S. Gelase vivoit plus de trois cens ans avant Isidore.

70. Le Cardinal Geoffroi a composé un ouvrage sur les Investitures ; il lui prend envie, sans qu'on sache ni pour quoi, ni comment, de prouver que l'Eglise Romaine ne peut pas dispenser contre l'Ecriture * . » Quelques uns croient, lui fait dire M. Fleury, » que tout est permis à l'Eglise Romaine, » et qu'elle peut faire en vertu de son autorité, autrement que l'Ecriture ne prescrit... »*. Selon notre historien, le Cardinal observe que si le Pape est averti de corriger ce qu'il a fait excédant les bornes de la justice, il doit recevoir cet avis, comme S. Pierre reçut celui de S. Paul. Notre Auteur rapporte ces pauvretés très-sérieusement, et finit par ajouter aussi sérieusement que ces paroles sont d'autant plus remarquables qu'elles sont d'un Cardinal à un Cardinal. En passant condamnation sur le tout par un excès de condescendance, ce qui pourroit en résulter en somme, c'est qu'il a pu exister à la fois deux Cardinaux assez imbécilles, assez radoteurs, l'un pour dire de pareilles inepties, l'autre pour les entendre. Ce qu'on aura un peu plus de peine à comprendre, c'est que de telles miseres se trouvent gravement consignées dans une Histoire Ecclésiastique. Où va donc battre le récit de M. Fleury ? On aura quelque

difficulté à m'en croire : cependant il n'est pas improbable qu'il ait voulu donner à entendre que le S. Siege est capable d'écarts aussi monstrueux. Je dirai plus, ce n'est pas ici une simple conjecture, puis qu'il ne craint pas d'observer, dans ses Institutions p. 306. n. 8. » qu'en France on n'admet point » des dispenses contre le Droit divin et naturel »*. Lors qu'on se permet de pareilles imputations, on rappelle à ses lecteurs le mot mémorable de Bossuet : » Un grand homme » devient un bien petit homme, quand il est » prévenu », ajoutons quand il est passionné au point où l'est M. Fleury.

71. Le Pape Adrien étant entré en négociation avec Guillaume Roi de Sicile, étoit d'avis d'accepter certaines conditions relatives aux domaines temporels du S. Siege. Ayant proposé la chose au College des Cardinaux, la plupart furent d'un sentiment contraire ; et les conditions furent rejetées. Sur quoi M. Fleury part de son repos, et conclut ainsi : » Ce qui montre que dans ces délibérations, » le Pape étoit obligé de suivre la pluralité des suffrages »*. Cette conclusion montre beaucoup mieux que quand on se livre à ses préjugés et à son humeur, on parle sans se donner le temps de réfléchir. Voilà en effet un propos bien singulier ! comme s'il étoit bien rare de voir des Princes Souverains, sages et modérés, qui préfèrent quelquefois et même souvent à leur sentiment celui de leur conseil.

Louis XV. nous en a donné de fréquens exemples. Nous savons que le Clergé de Rome s'opposa fortement à la concession d'un privilege que l'Archevêque de Ravenne demandoit à S. Grégoire le Grand pour ses chanoines. S. Grégoire passa avant, et accorda le privilege, *licet contra voluntatem Cleri nostri* *, dit-il lui-même ; et personne absolument n'eut la pensée de réclamer. Il faut avouer que la manie de dire à tort et à travers tout ce qui est au désavantage du Souverain Pontife, dégrade d'une maniere bien honteuse les talens et les lumieres de M. Fleury. On a eu raison de dire que le plus grand ennemi de la gloire d'un héros, ou de la réputation d'un homme qui jouit de quelque célébrité, c'est son valet de chambre ; quand on les examine dans le menu détail, on trouve pour l'ordinaire qu'il y a bien à rabattre de l'idée qu'on s'en étoit formé. Si l'on demandoit quel intérêt M. Fleury avoit à affoiblir l'autorité temporelle du Pape sur les Etats de l'Eglise, on répondroit peut-être à propos, que ce premier pas lui laissoit entrevoir une plus grande facilité à établir la dépendance du Clergé de Rome dans l'ordre spirituel. Ce n'est pas sans dessein qu'il insiste sur ce point, comme nous ne tarderons pas à le voir, à moins que nous ne supposions qu'un fond de haine contre le Chef de l'Eglise le porte impérieusement à s'élancer sans aucune vue particuliere, et uniquement pour seconder l'impulsion de l'humeur qui le domine.

72. A l'occasion de l'élection du Pape Lucius III. M. Fleury dit que ce fut alors que les Cardinaux commencerent à réduire à eux seuls le droit d'élire le Pape à l'exclusion du Peuple *. Ce qui est manifestement faux, puisque dans le troisieme Concile Général de Latran, qui fut tenu deux ans auparavant, nous voyons clairement, au premier Canon, que l'élection du Pape se faisoit par les Cardinaux seuls, à l'exclusion de tout autre. *Nulla censeatur*, dit le Concile, *Romani Pontificis electio in quam duae partes (deux tiers) Cardinalium non conspirarunt **. Van-Espen dit à ce propos : *A Cardinalibus tota Pontificis electio coepit ab eo tempore dependere **. Ainsi ce fut un Concile Général représentant l'Eglise Universelle, qui déterminâ la forme de l'élection du Pape, et non les Cardinaux qui commencerent deux ans après, à réduire à eux seuls le droit de l'élire. A entendre M. Fleury, ils usurperent par voie de fait ce droit exclusif : mais un pareil droit pouvoit-il avoir quelque chose de réel sans le consentement de l'Eglise ? M. Fleury le suppose ; et en ce cas on comprend comment il a pu croire que l'Empereur Othon étoit reçu à faire un Pape, aussi par voie de fait. Ce qui le rend ici tout-à-fait inexcusable, c'est qu'il a rapporté lui-même le décret du Concile de Latran *.

73. Une Armée Chrétienne part pour l'Orient, après s'être pourvue de vivres avec

soin pour neuf mois. Le Pape s'étoit aussi émpressé de lui en procurer par le moyen de l'Empereur de C. P. Mais la foi grecque et l'expérience du passé donnoient des sujets de défiance ; et l'on craignoit que les croisés ne fussent exposés à une extrême disette. On consulta le Pape Innocent, III. sur le parti qu'on seroit autorisé à prendre, si les Grecs venoient à refuser des vivres. Le Pape répondit ainsi : » Il paroît qu'il ne soit pas absurde que » vous les preniez où vous pourrez, dans la » nécessité, avec l'intention de satisfaire, » sans nuire aux personnes » *. En bonne morale on convient que quiconque réduit à une extrême nécessité, quand même ce seroit par sa faute, peut se pourvoir par tout de vivres, sans contracter aucune obligation de satisfaire ; tel est le sentiment de S. Thomas et des plus graves Théologiens. Les Moralistes trouveront peut-être que la réponse du Pape est bien réservée. Cependant la réserve mise par le Pape, ne sauroit être blâmée, attendu qu'il falloit mettre un frein à la licence si naturelle aux militaires. Cette justification n'est point tirée de M. Fleury, il s'en faut bien ; car voici comment il parle de la décision du Pape : » Cette permission » de vivre de pillage, même en pays ami, » est remarquable, d'autant plus que le Pape » prétend l'autoriser par des exemples de l'Ecriture » *. Tuez-vous, apres cela, pour parler raison à gens qui veulent absolument

que vous ayiez tort, quelque parti que vous preniez. Si le Pape eût donné une décision toute opposée, n'en doutons pas, M. Fleury auroit crié à la dureté, à la cruauté. On voit dans sa remarque un fond de méchanceté, de mépris, de chagrin contre le Chef de l'Eglise; et ce qui humiliera bien plus ses partisans, un fond d'ignorance non seulement de la Théologie, mais des premiers principes du droit naturel.

74. Le Pape Benoit XII. écrivit au Catholique des Arméniens, d'assembler tout de suite un concile et de condamner avec les autres Evêques beaucoup d'hérésies énormes des Arméniens, contenues dans un recueil qu'il lui envoyoit. M. Fleury nous donne ce recueil, et indique en particulier parmi ces erreurs, celle-ci: » que les Arméniens ne croient pas » qu'un enfant soit bien baptisé, s'il n'a reçu » en même temps le saint Chrême, et sans l'Eucharistie. Ce reproche, ajoute-t-il, est fondé sur l'ignorance des Latins, qui ne savent pas alors que, pendant plusieurs siècles, on donnoit tout de suite, même aux enfans, les trois Sacremens de Baptême, de Confirmation et d'Eucharistie » *. On ne sait ce qui doit plus étonner ici, ou la pétulance de M. Fleury, ou sa pitoyable logique. Que le Pape sût ou ne sût pas ce trait d'érudition exotique, n'est-il pas toujours également vrai que de croire un enfant mal baptisé, sans l'onction du saint Chrême et sans

L'Eucharistie est une erreur très-réelle et des plus grossières ; qui pouvoit avoir des conséquences funestes, contre laquelle le Pape non seulement pouvoit, mais devoit s'élever avec force ? Avouons que l'envie de censurer, de mordre et de déchirer, fait quelque fois perdre le jugement.

73. Rien de plus fameux que le Canon, *Omnis utriusque sexus*. . . du troisième Concile Général de Latran, qui ordonne de se confesser, une fois l'an, *proprio Sacerdoti*. L'entortillé et bien hétérodoxe Launoy ne fait pas difficulté de dire que par *proprio Sacerdoti*, on ne sauroit entendre l'Evêque propre, pas même le Pape, ni ceux qu'ils auroient approuvés, mais uniquement le propre Curé; hérésie des plus formelles, condamnée expressément par les Papes Alexandre IV, et Jean XXII. M. Tournély et le P. Alexandre ont mis en poudre ce paradoxe de Launoy. Entendons maintenant M. Fleury : » Heiton, dit-il, An 824 » Evêque de Bâle fit un capitulaire où il s'ex- » prime ainsi : les pèlerins qui vont à Rome » se confesseront avant que de partir, parce » qu'ils doivent être liés ou déliés par leur » Evêque, ou leur Curé, et non par un étran- » ger » *. Ces paroles de M. Fleury sont immédiatement suivies de celles-ci : » Ici sous » le nom d'Evêque étranger, le Pape est ma- » nifestement compris comme les autres » *. Il rapporte froidement ce règlement d'Heiton, sans ajouter un mot pour le désapprouver. Il

n'est pas fâché qu'un lecteur un peu idiot soit dans le cas de boire le venin de cette doctrine pestilentielle, sur l'autorité d'Héiton que M. Fleury se garde bien d'affaiblir, comme il lui eût été aisé de le faire. Mais écoutons-le une seconde fois.

76. » En 1022, dit M. Fleury, il se tint
 An 1022 » un Concile près de Maïence, composé de
 » six Evêques. Parce que plusieurs chargés de
 » grands crimes s'en alloient à Rome, cro-
 » yant que le Pape leur remettrait tous leurs
 » péchés, le Concile déclare qu'une telle abso-
 » lution ne leur servira de rien. On voit ici,
 » ajoute M. Fleury, que le Pape étoit regardé
 » comme un Evêque étranger, quant à l'ad-
 » ministration de la Pénitence, comme dans
 » le Capitulaire d'Heiton, deux cens ans au-
 » paravant » *. Notre Auteur rapporte ce trait
 très-historiquement, y ajoute sa réflexion pleine
 de malice, bien loin de dire un seul mot d'im-
 probation. Que dans ce temps d'une grossière
 ignorance, il ait pu se trouver une demi-dou-
 zaine d'Evêques qui se soient oubliés à ce
 point, je ne vois là rien de bien incroyable :
 mais qu'un M. Fleury ne trouve rien à redire
 à une pareille conduite et à celle d'Héiton,
 c'est ce qui n'est pas aisé à concevoir. S'il
 les a crus irrépréhensibles, il a besoin d'être
 ramené à l'école, pour y apprendre dans son
 catéchisme, que le Pape est le Pere de tous
 les Chrétiens, qu'il a le pouvoir des Clefs
 sur eux tous ; que c'est là une vérité de Foi

admise de tous les Catholiques. Mais , non ; ce ne sont pas les lumieres qui lui ont manqué ; disons hardiment , ou répétons ce qu'on ne sauroit trop dire , que c'est un loup caché sous la peau de la brebis. Comment a-t-on tant tardé à arracher le masque à un homme qui sait si mal se déguiser ?

77. M. Fleury parvenu à l'an 1281 de son histoire , parle de la sorte : » Les Papes, de » puis deux siècles au moins se prétendoient » seigneurs temporels de Rome » *. On ne sauroit entendre paisiblement traiter , à la fin du treizieme siècle , de prétention , et prétention de deux cens ans , la souveraineté temporelle des Papes à Rome. *Cet au moins* s'étend bien plus loin que ne l'imagine notre historien. Il me suffira de rappeler ce dont personne ne doute , et que confessent les adversaires mêmes du S. Siège , sans excepter M. Fleury.

78. La Constitution célèbre de l'Empereur Louis Roi de France , de l'an 816 , et celle de Lothaire de l'an 824 comprennent clairement et assujétissent au suprême domaine des Papes, Rome et son Duché. Et pour ne laisser aucun doute sur la teneur de la Constitution , *Ego Ludovicus*, nous allons la rapporter fidèlement. *Ego Ludovicus Imperator Augustus statuo et concedo per hoc pactum confirmationis , tibi Beato Petro Principi Apostolorum , et pro te , Vicario tuo Domino Paschali Summo Pontifici et Universali Papae , et*

*Successoribus ejus in perpetuum, sicut a Praedecessoribus vestris, usque nunc in vestra potestate tenuistis et disposuistis Civitatem Romanam cum Ducatu suo et Suburbanis; nullamque in iis nobis partem aut potestatem disponendi aut judicandi, subtrahendive, aut minorandi vindicamus; nisi quando ab eo qui illo tempore hujus Sanctae Ecclesiae regimen tenuerit, rogati fuerimus**. M. Fleury s'abstient de placer ce Diplome dans son histoire; et s'il l'avoit fait, comment auroit-il pu dire en 1281 que la Souveraineté des Papes dans Rome, étoit une prétention de deux cens ans au moins; de 816 à 1271, il s'est écoulé 465 ans. Il y a plus, selon lui, l'Empereur Louis ajouta aux donations de son pere et de son aïeul la Ville et le Duché de Rome, tandis que, selon le Diplome, la Ville et le Duché étoient au pouvoir et sous le domaine des Papes, avant ce temps-là. S'il étoit permis d'avoir foi aux reliques de M. Fleury, on seroit tenté de croire qu'il a pris pour modele ces ames toutes célestes dont le monde n'étoit pas digne, qui se permettoient des traits propres à les rendre méprisables aux yeux des hommes. Parlons sans détour et sans ménagement, notre Auteur n'en mérite aucun. L'esprit de délire qui l'agite et qui l'égare, lui fait franchir toutes les bornes. Ce ne sauroit être là une simple méprise; il s'est manifestement menti à lui-même comme au Public, *mentita est iniquitas sibi*.

79. Nous voici à une question d'une toute autre importance. M. Fleury au sujet de la conversion des Lithuaniens dit : » C'est le » premier exemple que j'ai trouvé du Baptême » me donné par aspersion à une grande multitude ; et il y a grande raison de douter » qu'il soit valable Je sais que S. Thomas dit que l'on peut baptiser par aspersion » à cause de la multitude , et cite l'exemple » des trois mille que S. Pierre convertit , le » jour de la Pentecôte. Mais l'Ecriture ne dit » pas qu'ils furent tous baptisés le même jour : » on doit plutôt croire , suivant l'esprit de » l'antiquité , qu'ils furent baptisés à loisir , » après avoir été soigneusement examinés »*. M. Fleury a-t-il oublié qu'il a dit lui-même avec S. Léon le Grand , » que S. Pierre baptisa trois mille personnes le jour de la Pentecôte » * ? conformément à ce qui est rapporté dans les Actes des Apôtres : *Qui ergo receperunt sermonem ejus , baptisati sunt ; et appositae sunt in die illâ animae circiter tria millia. Erant autem perseverantes in doctrinâ Apostolorum et communicatione fractionis panis* *, c'est-à-dire , l'Eucharistie , comme les Catholiques l'entendent. Le géolier de la prison où étoit détenu S. Paul , fut baptisé tout de suite avec toute sa famille , la même nuit où il s'étoit converti ; *et tollens eos in illâ horâ noctis lavit plagas eorum , et baptisatus est ipse , et omnis domus ejus continuò* *. Une grande multitude de Grecs et de femmes de qualité qui

se convertirent à Thessalonique, n'eurent qu'un jour pour se faire baptiser par S. Paul, qui fut obligé de partir la nuit suivante *. Ces détails étoient nécessaires pour faire sentir la fausseté des principes des Novateurs, qui exigent toujours que de longues oeuvres préparatoires et même satisfactives précèdent le Sacrement du Baptême ou de la Pénitence, et qui voient de mauvais oeil, que la pratique que suit l'Eglise Catholique, dans l'administration de ces Sacremens, est autorisée par la conduite qu'ont tenu les Apôtres. Et c'est dans ce même esprit que M. Fleury s'est plu de supposer, contre le sentiment des Peres, un intervalle de temps dans le quel les Apôtres baptisoient à loisir cette multitude de nouveaux convertis.

Notre Auteur montre encore une chétive Théologie, en disant que S. Thomas autorise le Baptême donné à la multitude par aspersion; car il donne manifestement à entendre que S. Thomas approuve le Baptême conféré ainsi à un grand nombre en même temps, à la manière que M. Fleury prétend que le reçurent les Lithuaniens, à leur conversion *. Or en cela, il en impose au Docteur Angélique, le quel ne parle que de l'aspersion qui se pratique encore aujourd'hui par l'Eglise, et qu'on appelle actuellement *Infusion*, au lieu de l'immersion qui étoit plus en usage au temps du Saint Docteur,

80. Faut-il que notre historien m'oblige à épouser de nouveau la querelle des Souverains Pontifes ? Il en veut éternellement au Chef de l'Eglise ; il en a voulu, et il en voudra. Il donne ici de nouvelles preuves de mauvaise foi, qu'il est de mon devoir de relever. Je ne dissimulerai pas que j'en suis aussi fatigué que peuvent l'être mes lecteurs. Au sujet des Donatistes S. Augustin dit que Cécilien étoit disposé à plaider sa cause à Rome ; ce qui est fort opposé à une des grandes maximes de M. Fleury qui passe sous silence ces paroles, ainsi que les suivantes du même Saint Docteur : *Melchiadis (le Pape) ultima prolata est sententia*. Il tait aussi que Constantin permit qu'on traitât de nouveau de cette sentence ; *non quia jam necesse erat , sed perversitatibus eorum cedens** ; paroles accablantes pour M. Fleury. Du reste, il faut convenir qu'il n'est pas mal conséquent dans sa marche. Il s'est souvenu à propos qu'il a traduit le , *causa finita est* de S. Augustin , par , la cause a été jugée.

Oserions-nous espérer qu'une dernière observation fera quelque impression sur les partisans de M. Fleury ? Dans les différentes discussions où nous sommes entrés, l'état de la question s'est généralement réduit à découvrir quel a été sur les points contestés, la façon de penser des premiers siècles de l'Eglise. Les Protestans eux-mêmes n'hésitent pas à convenir qu'on doit s'en rapporter à cet égard à la meilleure antiquité, sans cependant fixer d'une

maniere bien précise , jusqu'à quel temps on doit la faire descendre. Les Catholiques n'auront pas de peine à la reconnoître dans les huit siècles qui précéderent la naissance du fameux Isidore. Quant aux Protestans , je pense qu'ils la portent jusqu'à S. Grégoire le Grand qui étoit assis sur la Chaire de S. Pierre en 600. Pour m'en tenir à l'opinion commune aux uns et aux autres , je supposerai que les temps si révéérés dont il s'agit , aux sentimens des quels on s'accorde à s'en rapporter , renferment les six premiers siècles. A l'inspection des dates que j'ai eu soin d'indiquer de la maniere la plus scrupuleuse , on pourra juger de quel poids sont les autorités que j'ai citées.

Pour soulager mon lecteur et lui épargner l'ennui d'une monotonie trop soutenue , je présenterai la suite de mes réflexions sous une forme nouvelle. Jusqu'ici j'ai suivi au hasard M. Fleury , dont la marche a dirigé la mienne , et je n'ai parcouru qu'une partie de son ouvrage. Je ramènerai maintenant mes observations à quelques chefs principaux ; elles pourront inspirer un nouvel intérêt par leur ensemble , comme par leur importance. A la vérité cette méthode me mettra dans le cas d'omettre bien des détails : mais qui pourroit se flatter d'épuiser un sujet , une mine aussi abondante ? Je laisserai bien des choses à dire à ceux qui viendront après moi ; il s'en faut que je releve tous les écarts de M. Fleury , dont j'ai connoissance.

81. Cette fameuse collection d'Isidore, est, je pense, le point qui figure le plus dans l'histoire ecclésiastique de M. Fleury. On y voit répandues par tout des lamentations éternelles contre cette imposture d'un Moine dont on ne connoît que le nom, que notre Auteur fait figurer à côté de celui d'Erostrate. On y déclame en mille endroits contre le dommage irréparable qu'elle a causé, au dire de notre historien, à l'Eglise de Jesus-Christ; contre l'horrible subversion qu'elle a apportée dans les jugemens ecclésiastiques, la destruction totale de la discipline des six heureux premiers siècles de l'Eglise, et contre une multitude innombrable d'autres maux que notre écrivain attribue à Isidore. Je prie mes lecteurs de laisser à part toute prévention sinistre, et de faire tranquillement avec moi sur ce sujet quelques réflexions que suggere le bon sens à tout homme qui est assez maître de lui-même, pour juger avec le secours d'une sage critique, de quel poids doivent être les doléances amères de M. Fleury.

82. Je ne me ferai pas un mérite d'avouer rondement que les Décrétales d'Isidore ont été en effet fabriquées à plaisir par cet imposteur. Il n'y a pas un Théologien, Protestant, Catholique, un Auteur quelconque du plus mince mérite, pour si peu instruit qu'il soit, qui forme le moindre doute sur cette falsification:

mais je croirois faire tort aux lumieres des hommes de lettres de notre siecle, si je supposois qu'il s'en trouvât parmi eux, qui fussent disposés à applaudir à M. Fleury, comme si une aussi importante découverte étoit le fruit de ses recherches. Du reste, une foule d'esprits légers et superficiels, arrivés à peine à savoir que la collection d'Isidore est un ouvrage controuvé, s'élèvent d'un ton tranchant et fanfaron, contre la prétendue ignorance des temps qui précèdent celui où notre Auteur écrivoit. Nous allons leur donner une leçon dont nous souhaitons qu'ils sachent faire leur profit. Elle pourra aussi être utile aux Protestans qui croient trouver un sujet de triomphe dans la découverte dont nous parlons.

83. Le Calviniste Blondel attribue ingénument cette découverte aux Théologiens Catholiques; son suffrage n'est sûrement pas suspect: mais nous en avons d'autres preuves qui sont sans réplique. Nous trouvons que Pierre Comestor, au douzieme siecle, commença à former des doutes sur une lettre du Pape S. Clément insérée dans l'ouvrage d'Isidore*. Gobelin fut du même sentiment et renouvela ses soupçons, au commencement du quinzieme siecle. Le Cardinal de Cusa et un autre attaquèrent les autres lettres attribuées à S. Clément, et celles qui étoient supposées de S. Anaclet, avec de telles armes qu'ils rendirent suspectes les précédentes qu'on croyoit de S. Siricius*. Et pour ne point parler de beaucoup d'autres

Auteurs du seizieme siecle, il nous suffira d'observer que Blondel, s'étant donné beaucoup de peine pour démontrer la fausseté de ces Décrétales, le fameux Pere Sirmond dit agréablement qu'il s'étoit beaucoup fatigué pour enfoncer une porte ouverte.

84. On peut remarquer en passant, que M. Fleury qui étoit en devoir d'être bien instruit sur cette matiere, n'a montré ni lumieres, ni équité, ni respect pour la Religion, quand il a dit que, » ce ne fut qu'au commencement » du seizieme siecle, qu'on se douta pour la » premiere fois de la supposition des Décrétales; et qu'elles en imposèrent à toute l'Eglise Latine, et passerent pour véritables » pendant 800 ans » *. Fausseté doublement insigne; car elles n'en ont pas imposé à l'Eglise Latine, un seul jour. Les Protestans eux-mêmes, selon le témoignage de Giustel, reconnoissent de bonne foi, que l'Eglise ne les approuva jamais, qu'elle ne les reconnut jamais comme véritables, dans aucun de ses décrets, ou dans quelque déclaration expresse. Il est bien honteux pour M. Fleury, que l'on puise dans une pareille source, les moyens de réfuter les imputations dont il charge l'Eglise Romaine.

85. Des hommes très-savans, et d'une piété éminente, n'ont usé d'aucun ménagement, en se déclarant hautement contre ce faux recueil d'Isidore, que le Cardinal Bona se contenté d'appeller, une pieuse fraude. Les fameux Car;

dinaux Bellarmin et du Perron , et d'autres Savans abandonnerent entièrement cette collection. Le Cardinal Baronius, cent ans avant M. Fleury, non seulement reconnoissoit l'imposture d'Isidore, mais enseignoit en maître les caracteres aux quels on devoit la dévoiler. Vous trouverez à peine depuis deux cens ans et plus, un Théologien de quelque crédit qui appuie ses theses, en matiere de jurisdiction ecclésiastique, sur ces Décrétales. Tous depuis plus de deux siecles, les ont rejetées, et les ont déclarées apocryphes. Il étoit nécessaire d'insister sur ce point, pour guérir, s'il est possible, la vive et vaine démangéaison des beaux esprits à la mode d'attribuer d'un air de confiance et de triomphe, cette fameuse découverte à ces derniers temps, et d'en former une sorte de trophée au prétendu siecle des lumieres : mais il est temps de passer à une question bien plus essentielle.

86. Les maximes des Décrétales d'Isidore sont-elles véritablement nouvelles, ont-elles été inconnues dans les temps qui les ont précédées ? Ici s'élevent des milliers de critiques, en mille endroits différens, qui assurent hardiment que rien n'est plus certain. M. Fleury en particulier le répète presque à toutes les pages de son histoire. Mais il faut le dire, l'enthousiasme a entraîné cet écrivain, et après lui la foule innombrable de ses partisans, dans les absurdités les plus honteuses et les plus palpables. Nous allons en donner des preuves.

Le Calviniste Blondel, dans le temps mê-

me qu'il étoit occupé à démontrer la supposition des Décrétales d'Isidore, a fait voir qu'elles étoient, à très-peu de chose près, un tissu des sentimens et des paroles des loix et des canons antiques, des Souverains Pontifes et des Peres qui fleurirent dans le quatrieme et le cinquieme siecle de l'Eglise. M. de Marca que notre Auteur prend souvent pour son guide, et qui n'étoit nullement disposé à se traîner sur les traces de Blondel, dit en propres termes, en parlant des Décrétales d'Isidore : *Quas e sententiis et verbis legum, canonum antiquiorum, et Sanctorum Patrum qui quarto et quinto saeculo floruerunt, si pauca demas, concinnatas esse constat* *. Si M. Fleury a ignoré tout cela, quelle idée faut-il avoir de ses lumières ? S'il en a eu connoissance, que penser de sa droiture et de sa probité ? Le savant M. Muratori rend à Isidore ce témoignage remarquable : *Id moris est scriptori illi, ut nihil sine antiquorum scriptorum suffragio scribat, imò saepe ipsamet ipsorum verba diligentissimè describat, sicuti a Blondello demonstratum fuit* *. Voici une conséquence qui suit naturellement de ce que nous venons de dire. Isidore a formé, au neuvieme siecle, le tissu de sa fausse collection, des sentimens, et même avec les propres paroles des canons et des Peres du quatrieme et du cinquieme siecle ; donc les sentimens contenus dans ses Décrétales, n'étoient ni nouveaux, ni inouis avant lui ; donc les sentimens du quatrieme et du cinquieme

siccle , établis sur les canons et les Petes , et consignés dans Isidore , devoient être plus respectés par M. Fleury et ses admirateurs.

87. Faisons un pas en avant. Dans un siecle tel que le nôtre , où l'on se pique d'une critique plus raffinée , d'une plus grande abondance de lumieres , et d'un discernement plus exquis , comment peut-on se persuader sans se couvrir de honte , qu'Isidore ait jamais réussi à introduire dans l'Eglise , un si grand nombre de nouveautés , toutes plus étranges , telles que les déplore à tout moment M. Fleury ? Comment un faussaire , qui ne jouissoit d'aucune considération , au point qu'on ignore le lieu et le temps précis de son existence , a-t-il pu , au moyen d'une compilation simulée , détruire , dans les jugemens , les usages généralement reçus de son temps , bouleverser entièrement la discipline des églises ? Anéantir leurs droits , leurs exemptions , leurs privileges ? Soumettre les Primats , les Evêques , le Clergé , les Ordres Réguliers , les Laïques à une servitude qu'ils n'avoient jamais connue ? Introduire une Autorité étrangere dans les conciles , dans les appels , dans les érections des Evêchés , dans les élections des Evêques ? Transférer arbitrairement le droit de Primatie dans les Provinces , d'un Evêque à un autre ? Démembrer les Evêchés d'une dépendance et les agréger à une autre ? Et ce qui est bien plus incroyable , comment a-t-il pu assurer impunément et avec quelque espérance de suc-

cès, que tout cela s'étoit pratiqué invariablement dans l'Eglise, tandis que tout le monde voyoit de ses propres yeux, que tout cela n'avoit rien de commun avec ce qui s'étoit observé jusqu'alors. Demandez à un homme sensé s'il est possible qu'une collection aussi absurde, visiblement opposée à toutes les idées reçues, à la discipline de ce temps-là, lésive des droits dont les Evêques étoient alors si jaloux, s'il est possible que cette sorte de code né alors, obscur, sans appui, sans autorité, fût reçu comme descendu du Ciel, je ne dis pas, par ceux qui pouvoient en espérer quelque agrandissement de puissance, mais par ceux mêmes à qui il portoit des dommages manifestes et irréparables; qu'il fût reçu comme un oracle, non pas dans un seul diocèse, dans une seule province, dans une seule contrée, mais dans toute l'Eglise Latine dont l'étendue étoit immense; que tant de Nations d'intérêts, de caracteres, d'usages si différens se fussent accordées généralement, sans se plaindre, sans réclamer, sans former la plus légère opposition, à s'assujétir stupidement à une dépendance qu'on n'avoit jamais connue, et qu'on exigeoit comme rigoureusement due, et observée dans tous les temps. Je n'ai rien dit de trop; car on ne trouve aucune histoire, aucun écrivain, aucun monument, qui nous ait transmis le moindre vestige d'une résistance faite une seule fois à une aussi étrange révolution. M. Fleury qui croit à ce bouleverse-

ment de toutes les idées, qui l'inculque à tout propos et hors de propos, s'est trouvé dans l'impossibilité de citer un seul exemple d'une pareille opposition. Or voilà le grand prodige qu'a opéré Isidore, à entendre notre historien.

88. Pour faire mieux ressortir l'inconcevable folie d'une pareille prétention, éternellement rebattue dans tous les volumes, j'ai presque dit, dans toutes les pages de son histoire de l'Eglise, permettons nous une supposition. Au moment où j'écris s'accomplit la septième année de la Révolution Française. Feignons que M. de la Peyrouse, parti il y a douze ans, pour faire le tour du monde, vient d'arriver de la Nouvelle Zélande. Quelqu'un se présente à lui, et lui tient ce discours. Vous trouvez la France dans un état étrangement différent de celui où vous l'aviez laissée : mais ne pensez pas que le bouleversement universel dont vous êtes témoin, ait coûté des torrens de sang, qu'il soit le fruit de quelque grand soulèvement ; que les citoyens se soient armés les uns contre les autres ; qu'on ait eu recours à la violence, à des excès de cruauté et de barbarie. Rien de tout cela n'a contribué au changement que vous avez sous les yeux. Un homme obscur, sans caractère, sans appui, sans moyens, s'est avisé de composer un livre, dans le quel il a prétendu prouver que la forme de gouvernement qu'on vient d'établir, est précisément celle qui a eu lieu, dans les premiers siècles de ce qu'on a appelé mal

à propos Monarchie, et qu'elle a persévéré dans les siècles suivans; que pour ramener toutes choses à leur première institution, il falloit s'emparer des biens du Clergé, dépouiller la Noblesse de ses privilèges et de ses possessions, abolir l'autorité des Grands, renverser le Trône, déclarer une haine éternelle à la Royauté, rendre pauvres les riches, et faire passer leurs biens dans les mains des pauvres. Son livre a été reçu avec une docilité aveugle de toutes les classes des citoyens. La Noblesse s'est laissé dégrader et dépouiller; les hommes opulens ont consenti à la perte de leurs richesses; les hommes en place à celle de leur rang et de leur autorité; le tout sans opposer la moindre résistance, sans former la moindre plainte, sans se permettre la moindre réclamation. Tout s'est passé de la manière la plus pacifique; et quelques recherches que vous puissiez faire, vous ne trouverez aucun vestige de la plus légère opposition de la part de ceux qui avoient le plus grand intérêt dans un si prodigieux changement. . . . Pense-t-on que notre navigateur seroit disposé à ajouter foi à des propos aussi étranges? Or ces propos qui ne pourroient sortir que de la bouche d'un insensé, sont parfaitement analogues à ceux que M. Fleury a répandus sans mesure dans toute la suite de son histoire. La prétendue révolution opérée dans tous les esprits par l'ouvrage d'Isidore, n'a assurément rien de moins incroyable; et tout homme tant soit

peu raisonnable ; et qui n'est pas aveuglé par une violente passion , n'aura aucune peine à en convenir. Ainsi il est démontré en rigueur qu'Isidore non seulement n'a pas introduit les nouveautés que notre Historien lui reproche , mais qu'il lui a été impossible de le faire , et je croirois insulter à mon lecteur , si j'insistois plus long-temps sur ce point.

89. M. Fleury a envisagé tout cela d'un oeil bien différent ; il étoit tellement porté à croire et à condamner comme nouveau tout ce qui étoit sorti de la plume d'Isidore , et à vouloir qu'il l'eût imaginé à plaisir ; il étoit si fort prévenu sur son esprit d'innovation qu'il eût été disposé , pour me servir de la plaisante expression du Marquis Mafféi , à lui attribuer l'invention de respirer l'air. C'est une chose vraiment merveilleuse de voir comment , pour trouver du neuf dans toutes les Décrétales d'Isidore , il donne dans des méprises , des gaucheries , des travers propres à faire rougir ses partisans. Je me bornerai à en rapporter quelques exemples.

90. Je commencerai par la principale accusation qu'il forme contre Isidore , qui lui tient si fort au cœur , sur la quelle il ne cesse de revenir , et où il prétend trouver la ruine de toute la discipline ecclésiastique. » Ses Décrétales , dit-il , défendent de tenir aucun concile , même provincial sans la permission du Pape » : et il ajoute : » Vous qui avez lu cette histoire , y avez-vous vu rien

» de semblable , je ne dis pas dans les trois
 » premiers siècles, mais jusqu'au neuvième » * ?
 Belle demande ! M. Fleury , qui comme nous
 continuerons à le démontrer invinciblement ,
 a constamment mutilé , altéré , falsifié les pie-
 ces originales sur les quelles il travailloit , qui
 a supprimé avec soin tout ce qu'il a trouvé
 de contraire à ses faux principes , et principa-
 lement tout ce qui a rapport à l'assertion d'I-
 sidore , dont il s'agit ici , a vraiment bonne
 grace de défier qu'on trouve dans ses neuf
 premiers volumes rien de semblable à ce que
 nous dit Isidore sur les conciles provinciaux !
 Mais c'est bien là de quoi il est question !
 Remontons aux sources elles-mêmes que M.
 Fleury a empoisonnées par ses infidélités ; et
 puisons y des connoissances plus pures et plus
 assurées que celles qu'il nous présente dans sa
 compilation.

91. Dans plusieurs Décrétales qu'Isidore at-
 tribue à différens Pâpes, il les fait parler ainsi :
*Apostolica tenet Ecclesia non oportere , praeter
 sententiam Romani Pontificis , concilia celebrari.*
 C'est là le grand délit sur le quel M. Fleury
 s'échauffe , s'enflamme à toute occasion. Il
 s'agit de savoir si jusqu'à Isidore , il ne s'est
 jamais rien vu , rien entendu de semblable
 dans toute l'Histoire de l'Eglise. Nous avons
 une lettre authentique du Pape S. Jules I. qui
 fut assis sur la Chaire de S. Pierre depuis 337
 jusqu'en 352 ; c'est-à-dire, cinq cens ans avant
 Isidore , où il parle ainsi : *An ignari estis ,*

*hanc esse consuetudinem, ut primum nobis scribatur, ut hinc quod justum est definiri possit * ?* Socrate et Sozomene que nous avons déjà fait connoître d'une maniere propre à leur mériter la plus grande confiance, donnent ici un démenti bien mortifiant à M. Fleury. Le premier s'exprime ainsi : *Cum ecclesiasticâ regulâ interdictum sit, ne praeter sententiam Romani Pontificis quidquam ab ecclesiis decernatur **. Voici comment parle le second : *Esse enim legem sacerdotalem, ut irrita habeantur, quae praeter sententiam Episcopi Romani fuerint gesta **. Il se présente ici une réflexion bien simple. Si c'étoit dans les conciles que les églises prenoient les résolutions relatives aux circonstances ; si aucune détermination ne pouvoit se prendre *praeter sententiam Romani Episcopi* ; et s'il y avoit une loi ecclésiastique qui déclaroit nuls les actes qui se faisoient sans l'aveu du Pape ; et que tout cela soit clairement consigné dans les monumens indubitables du quatrieme siecle, il est naturel de conclure que dans l'Histoire des huit premiers siècles, il se trouve quelque chose de semblable à ce qu'a dit Isidore : *non oportere praeter sententiam Romani Pontificis concilia celebrari*.

92. Voilà sans doute de quoi donner à penser à quiconque se seroit aventuré au point que l'a fait M. Fleury : mais je vais le serrer encore de plus près, et lui porter un coup au quel il eût été encore plus sensible. Je vais lui opposer sa propre auto-

rité ; le ton frondeur et confiant qu'il prend si souvent , feroit juger qu'il n'y en a point de plus respectable à ses yeux. Dans le douzieme livre , numéro 10 , de l'histoire de M. Fleury , on lit ce qui suit : » Il se tint à » Antioche , en 341 , un concile où il ne » vint personne de la part du Pape Jules ; » bien qu'il y ait un canon qui défend aux » églises de rien ordonner sans le consentement de l'Evêque de Rome ; ce sont les » paroles de Socrate , que l'on entend des ordonnances générales , et non de réglemens particuliers » *. Laissons là le commentaire de M. Fleury qui ne décide de rien , et qui bien considéré ne peut que lui faire tort ; et tenons nous en aux paroles de Socrate , cet homme d'une si grande autorité. M. Fleury déclare expressément que Socrate dit qu'il y a un canon qui défend aux églises de rien ordonner sans le consentement du Pape ; or , nous venons de le dire , Socrate écrivoit dans le quatrieme siecle , cinq cens ans avant Isidore ; je laisse à M. Fleury ou à ses partisans le soin de tirer la conséquence.

93. Si nous descendons au siecle suivant , nous voyons qu'il rapporte la plainte formée , dans le Concile Général de Chalcédoine , par le Légat du Pape S. Léon I. , en ces termes précis : » Dioscore a osé tenir un concile , » sans l'autorité du S. Siege ; ce qui ne s'est » jamais fait , et n'est pas permis » *. Il devoit dire : et n'a jamais été permis , confor-

mément au texte latin que voici : *Synodum ausus est facere sine auctoritate Sedis Apostolicæ , quod numquam licuit aut factum est ** . M. Fleury auroit pu ajouter que Dioscore quitta sa place par ordre des Magistrats et qu'il s'assit dans l'assemblée : mais il s'en est bien gardé ; ce trait étoit trop propre à faire sentir l'importance que le Concile mettoit à la réclamation du Légat. Nous avons cité les paroles mêmes de M. Fleury , on pourra juger si l'on y trouve quelque chose de semblable à ce que dit, quatre cens ans après, Isidore : *Non oportere præter sententiam Romani Pontificis concilia celebrari.*

94. Notre Auteur nous fournit encore un beau témoignage de S. Théodore Studite, qui ne sauroit lui être suspect, parce qu'il étoit antérieur à Isidore, et plus encore parce que c'étoit un Pere de l'Eglise Grecque, la quelle ne connoissoit point les fausses Décrétales , ainsi que l'assure expressément M. Fleury * .

An 816 Or ce Pere écrivant au Pape Léon III. se plaint de deux conciles tenus à C. P. et M. Fleury le fait parler ainsi : » Ils n'ont pas » honte de tenir un concile hérétique de leur » propre autorité ; quoiqu'ils n'auroient pas » même dû en tenir un orthodoxe , à votre » insu , selon l'ancienne coutume » *. J'avoue que je ne conçois pas comment il a pu s'oublier au point de se contredire si ouvertement. Il n'a pas été assez attentif pour se rappeler toujours à propos le proverbe : *Oportet mendacem esse memorem,*

95. Il est bien humiliant pour lui, qu'il montre ici moins de bonne foi, que les ennemis les plus déclarés de l'Eglise Romaine, Calvin, les Centuriateurs, Reiser Protestant An 352 fougueux conviennent rondement que cette fameuse maxime : *Praeter sententiam Episcopi Romani concilia non posse celebrari*, est antérieure au Pape Jules; ce qui la place au moins au quatrième siècle.

96. Du reste nous n'avons pas des connoissances assez étendues sur les détails de l'Histoire de l'Eglise, pour pouvoir assurer qu'il est sans exemple que les Evêques d'une Province se soient jamais assemblés en concile, sans le consentement préalable du Pape. Quoiqu'il en puisse être, si par concile on entend une assemblée qui décide et prend des résolutions définitives, il est incontestable que ces réunions d'Evêques n'ont le caractère proprement dit de concile, que lorsque leurs déterminations ont été approuvées et confirmées par le S. Siege. Si une pareille assemblée a jamais eu lieu, M. Fleury prétendrait vainement en tirer avantage; on pourroit dire qu'il joue sur les mots, pour combattre Isidore, et établir ses principes chéris. Nous pourrions ici nous appuyer de l'autorité d'Innocent I., d'Eusebe, de S. Cyprien, du Pape S. Corneille, de S. Léon, du Concile de Sardique &c. *

97. Avant de passer aux autres imputations dont M. Fleury charge Isidore, nous nous arrêterons, quelques momens, à une observa-

tion bien propre à guérir ses partisans des préjugés qu'ils ont puisé dans son histoire, sur le point que nous venons de traiter. Si la grande révolution qu'il attribue à ce faussaire, avoit quelque réalité, les siècles postérieurs à ce fameux événement, devroient être ceux où l'autorité des Papes parut plus illimitée. Selon eux, les fausses Décrétales produisirent par une erreur de fait, un accroissement de cette même autorité; elles mirent le Chef de l'Eglise en possession d'un pouvoir sans bornes, le placèrent, par un étrange renversement, au dessus de toutes les loix ecclésiastiques, et le rendirent formidable au monde entier; de manière que personne n'osât plus opposer la moindre résistance à aucune de ses déterminations, quelle quelle pût être. Enfin, à les entendre, elles réduisirent le régime à un état de confusion, au quel nos modernes érudits se croient destinés à remédier par un effet de la Providence céleste qui les a choisis pour tirer par leurs lumières, l'Eglise de l'esclavage où elle gémit depuis tant de siècles.

Mais en vérité, peut-on se jouer d'une manière plus révoltante de l'aveugle crédulité des lecteurs? Et comment ose-t-on en imposer à ce point? Il suffit d'ouvrir les volumes de l'ouvrage même de M. Fleury, pour se convaincre de la fausseté d'une aussi folle prétention, pour relever avec la dernière évidence précisément tout le contraire de ce qu'on ose avancer avec tant de confiance. On y verra les

obstacles que les Papes rencontrent dans l'exercice légitime de leur pouvoir, dans ces siècles infortunés qu'on a coutume d'appeler siècles d'ignorance et de barbarie, et qui suivirent immédiatement celui où Isidore a fait sa compilation; obstacles dont on ne trouve pas un seul exemple dans les premiers siècles de l'Eglise. Où est-ce qu'on a jamais contesté dans ces anciens temps, au Pape, la présidence des conciles provinciaux, comme on l'a vu arriver en Allemagne, au onzième siècle? Qu'on trouve une seule fois que les Légats Apostoliques que les Papes envoyaient si fréquemment dans les églises du monde entier, aient alors été refusés, comme ils le furent en Angleterre au douzième siècle. Rien de plus assuré et de plus solennel, dans l'antiquité la plus reculée, que la coutume de se rendre à Rome pour consulter le S. Siège sur les affaires ecclésiastiques, comme le fit Saint Polycarpe, au sujet de la question de la célébration de la Pâque. Alors non seulement personne ne s'opposait à cet usage, mais il est loué en mille endroits par les Pères, les Conciles et les Auteurs ecclésiastiques. Ils regardoient comme une pratique excellente, très-convenable et nécessaire, que toutes les affaires importantes de la Chrétienté fussent rapportées par les Membres catholiques à leur Chef, c'est-à-dire, au Souverain Pontife. Il étoit réservé à S. Anselme qui vivoit au onzième siècle, d'avoir un juste sujet de former

XI
siècleXII
siècleXI
siècle

des plaintes ameres qu'il répète sans cesse , sur les entraves qu'il éprouvoit , et qu'on commençoit à mettre alors à la correspondance nécessaire avec le Chef de l'Eglise Universelle. Ce n'est que dans ce bas âge , qu'on a vu les puissances du siecle gêner l'Eglise dans l'élection de ses ministres ; qu'elle s'est vue obligée à opposer à ces entreprises , tant de loix , tant de remontrances. C'est dans ces temps que prit naissance la célèbre monarchie de Sicile. Les funestes schismes indice certain du peu de respect qu'on a pour l'autorité , à la quelle on cherche à se soustraire , devinrent alors plus fréquens , furent soutenus avec plus de force , et par un plus grand nombre de rebelles. Et après de semblables faits , on aura le courage d'accuser les siecles de corruption d'avoir dilaté à l'excès l'exercice de l'autorité des Vicaires de Jesus-Christ ? Et l'on voudra nous regarder comme si peu versés dans les premiers élémens de l'Histoire de l'Eglise , qu'on ose se flatter de nous débiter impunément de pareilles impostures ? Ah ! plutôt au Ciel que tous les temps , et en particulier les nôtres eussent admis dans le Souverain Pontife , ce degré d'autorité que les premiers siecles ont certainement reconnu , comme lui venant indubitablement du Fils de Dieu lui-même.

98. On voit se vérifier ici la sage pensée de M. Fleury , que l'ignorance n'est bonne à rien ; puisque l'on peut dire qu'elle a beau-

coup contribué à la décadence de la Jurisdiction des Papes, dans ces siècles grossiers et barbares. Dieu dont les jugemens sont impénétrables, permit que dans le neuvième et le dixième siècle, le S. Siege fût occupé par quelques hommes d'une conduite moins édifiante : or rien de plus naturel à des gens ignorans, que de confondre les égards dus aux qualités particulières des Papes, et le respect qu'exige leur dignité. Nous voyons en effet, vers la fin du neuvième siècle, paroître la maxime hérétique, qu'un Pape mauvais ne jouit pas des prérogatives de son rang ; et l'on commença alors à fonder sur son mérite personnel, le prétexte de décliner son autorité. Il n'est nullement surprenant, que dans des temps aussi nébuleux, on donnât aveuglément contre un écueil qu'on découvre mal aisément, si l'on est dépourvu des principes d'une solide Théologie, et d'un grand fond de prudence. Nous voyons que les ignorans de nos jours se plient naturellement à une pareille opinion, et déclament en particulier et en public contre la Primatie du S. Siege, sous le frivole prétexte des vices qu'ils croient appercevoir dans ceux qui occupent la Chaire de S. Pierre. Le défaut de lumières et la corruption des mœurs disposent à secouer le joug de ceux que Dieu a rendu les dépositaires de son autorité. C'est ce que l'on remarque spécialement dans les siècles qui suivirent immédiatement la composition des fausses décrés-

tales, pendant les quels M. Fleury prétend très-mal à propos, contre la foi de toutes les histoires, que l'autorité des Papes s'accrut d'une manière si excessive.

99. On pourroit demander comment il arrive que dans un siècle aussi cultivé, aussi éclairé que le nôtre, tant de gens se déchaînent avec une sorte de fureur contre le Chef de l'Eglise. La science et l'ignorance, la culture et la barbarie auroient-elles la funeste propriété de produire des effets tout semblables? La solution de ce problème pourroit avoir quelque chose de bien affligeant; et elle ne seroit pas difficile à trouver. Les désordres de tous les genres, et sur-tout l'esprit de frivolité et d'impiété qui caractérisent nos jours malheureux, ne sont que trop propres à fournir une réponse bien décisive, pour rendre raison d'un phénomène aussi étrange. Du reste, si l'on veut être de bonne foi, et si l'on y regarde de près, on reconnoîtra aisément que les hommes qui n'ont que des connoissances superficielles et qui sont si communs parmi nous, sont précisément ceux qui affectent un si grand mépris pour l'Eglise, et pour ceux que Dieu a chargé de la conduire; se flattant d'acquérir une sorte de célébrité, et de jouer un rôle important, en adoptant les maximes satyriques de quelques écrivains modernes. Les vrais savans sont bien loin de donner dans de pareils travers.

100 Un second grief qui excite le zèle, je dirois plus volontiers, la bile de M. Fleury, c'est qu'Isidore a établi le premier, que le Pape seul peut juger définitivement les Evêques ; il y revient en plusieurs endroits. » Les fausses décrétales, dit-il, répètent souvent la maxime que les Evêques ne peuvent être jugés définitivement que par le Pape seul ». Nous n'avons aucune peine à convenir que cette maxime se trouve dans Isidore, et qu'elle y est répétée plusieurs fois : mais est-elle de son invention ? Il est très-assuré que dans le quatrième siècle, S. Athanase, Paul Evêque de C. P., Asclépias de Gaze, Marcel d'Ancyre, Lucius d'Andrinople et plusieurs autres Evêques de la Thrace, de la Célésyrie, la Phénicie, la Palestine se rendirent à Rome, ainsi que nous l'avons dit plus haut *. Ils avoient été condamnés dans des conciles tenus contre toutes les règles, à Tyr, à C. P. &c. et furent rétablis dans leurs sièges par le Souverain Pontife, qui écrivit aux Evêques d'Orient, et les blâma de ce qu'ils avoient jugé ces Evêques sans le consulter. *Scriptis ad Episcopos Orientis, eosque incusavit quod se inconsulto de hisce viris judicassent* *. Sozom. On peut voir aussi Sozocrate ; nous les avons cités l'un et l'autre à ce sujet, à la suite de M. Fleury lui-même *. Nous joindrons à leur témoignage celui d'Am-

mian Marcellin, auteur païen et très-ennemi des Chrétiens, qui ne laisse pas d'attester de An 350 l'Empereur Constance Arien, » qu'il désiroit » ardemment de faire condamner S. Athanase, » par l'autorité qu'avoit sur les autres Evêques, l'Evêque de Rome » * ; paroles qui écrites par un idolâtre, et d'un Empereur ennemi du S. Siege, suffisent à faire comprendre quelle idée on avoit généralement, dès le quatrième siècle, de la suprématie du Pape dans l'Eglise Universelle.

101. Nous lisons dans Théodoret qu'au commencement du quatrième siècle, le Pape Jules I. cita à son Tribunal les Eusébiens et S. Athanase, conformément aux Canons : *Ecclésiæ Canonem secutus, et eos jussit Romam venire, et divinum Athanasium, quo pro se in judicio ipse responderet, vocavit* *. Nous vo- An 431 yons, dans le Concile Général d'Ephèse, Julien de Jérusalem s'élever avec force contre la conduite irrégulière et l'orgueil de Jean d'Antioche, » qui auroit dû, dit-il, recourir » d'abord au Siège Apostolique de la grande » Rome », puisque c'étoit la coutume que l'Evêque d'Antioche y fût jugé. *Cui oportebat confestim occurrere ad Apostolicam Sedem Magnæ Romæ* *.

102. Nous trouvons dans la troisième ac- An 451 tion du Concile Général de Chalcédoine ces paroles remarquables, au sujet de Dioscore Patriarche d'Alexandrie : *Unde Sanctissimus et Beatissimus Archiepiscopus magnus, et senioris*

Romae Leo per nos . . . nudavit eum tam Episcopatus dignitate, quam etiam et omni sacerdotali alienavit ministerio *. Dans la onzième action du même Concile, nous lisons de Bassian intrus dans le Siège d'Ephèse, ce qui suit : *Hodie quatuor anni sunt, et Romanus Episcopus eum deposuit.*

103. Le Pape Nicolas I. dans une lettre à l'Empereur Michel, put lui citer huit exem-An 867.
ples d'Evêques déposés par ses prédécesseurs, du seul Siège de C. P. *. Nous voyons que S. Cyrien, dès le troisième siècle, au lieu de re-An 259.
courir au Concile Provincial, demanda au Pape S. Corneille, des lettres par les quelles fût déposé de son siège le schismatique Marcien, et un autre mis à sa place *. S. Basile rapporte qu'Eusthate de Sébaste déjà condamné en Orient, se rendit à Rome, qu'il An 367.
obtint des lettres du Pape Libère, qui le rétablissoient, et que les lettres ayant été présentées au Concile, son Siège lui fut rendu. Dans un synode de C. P. tenu l'an 536, on An 536.
applaudit au Pape Agapit, de ce qu'il avoit déposé Anthime du Siège de cette ville *; les Peres l'invitent à en déposer d'autres, et nommément l'Evêque de Trapézonte. Nous ajouterons que Célideine déposé par S. Hilaire d'Arles dans un concile, vint à Rome, que S. Hilaire s'y rendit aussi, pour soutenir sa sentence; et que le Pape S. Léon rétablit Célideine dans son Siège *.

104. Mais à quoi bon fatiguer le lecteur par de plus grands détails ? Dans tous les siècles, on trouve des exemples d'Evêques des principaux Sieges et des Sieges inférieurs, ou condamnés ou absous irrévocablement par les Souverains Pontifes. Assurément, dans les trente ans que M. Fleury a employé à fabriquer son Histoire, il n'est pas concevable qu'il n'ait pas eu très-fréquemment sous les yeux des faits aussi multipliés.

On ne sauroit l'excuser à titre d'ignorance ; que faut-il donc penser de sa bonne foi ? et qu'elles intentions doit-on lui supposer ? Qu'il me soit permis, avant d'aller plus loin, d'inviter mes lecteurs à se rappeler divers articles où il a été question du sujet qui vient de nous occuper ; la manière dont les Peres d'un
 An 417 concile de Carthage écrivoient au Pape S. Innocent I. ce qu'écrivoit S. Léon à Anastase
 An 461 de Thessalonique, ce que le Pape S. Gelase
 An 596 disoit aux Evêques Orientaux : *Non solùm unus, sed plures utique Sacerdotii nomen præferentes, solâ Sedis Apostolicæ auctoritate dejecti* *.

105. La réserve au Pape des causes majeures, dont M. Fleury a eu le bon esprit de dire que » c'est un article dont tout Catholique convient » *, cette réserve renferme évidemment les causes des Evêques ; il suffiroit à ce propos de citer les paroles de S. Ambroise : *Nihil in hoc sacculo Episcopo sublimius reperitur* * ; ajoutons celles du Pape S.

Gelase : *Honor et sublimitas Episcopalis nullis poterit comparationibus adaequari* *.

Enfin pour tout dire en un mot , Dupin , le fameux Dupin , dont le suffrage est ici du plus grand poids , compte les causes des Evêques parmi les causes majeures *. On peut voir là dessus en mille endroits le Pere Alexandre *. Or si toute l'antiquité de concert atteste que les causes majeures sont réservées au Pape ; et si d'ailleurs les causes des Evêques doivent être mises parmi les causes majeures ; pour quoi feroit-on un crime à Isidore , d'avoir dit que le Pape seul peut juger définitivement les Evêques ? Et M. Fleury est-il reçu à prétendre que les fausses décrétales sont en cela contraires à l'ancienne Discipline ?

106. Cependant il se met à le prouver en deux manieres. Le premier moyen qu'il emploie , c'est de taire ou d'altérer , dans ses volumes précédens presque tous les faits et les autorités , que nous avons rapporté , et plusieurs autres ; de sorte qu'en cachant avec soin à son lecteur , le sentiment de l'antiquité sur ce point , il le dispose tout naturellement à croire sans peine à cette prétendue contrariété des décrétales d'Isidore à la Discipline des temps qui les ont précédées. A ce premier moyen il en ajoute un autre. Pour combattre la réserve des causes des Evêques au Pape , il cherche à en faire voir l'absurdité ; et dans cette vue , il porte , selon sa coutume , les choses à l'extrême. Il commence par exagérer

les inconvéniens qu'il y a à faire venir les Evêques à Rome. Dès le quatrième siècle, dit-il, il y avoit un nombre prodigieux d'églises en Grece, en Asie, en Syrie, en Egypte et en Afrique, sans parler du reste de l'Occident; et la plupart des Evêques étoient pauvres et hors d'état de faire de grands voyages. Comment auroit-on pu les faire venir à Rome, et non seulement eux, mais leurs accusateurs, et les témoins encore plus pauvres pour la plupart * ?

107. Pour faire toucher au doigt le foible de ce raisonnement, je suppose qu'il me prend bizarrement envie de prouver que dans la discipline de nos temps, il est absolument faux que l'absolution de certains cas exprimés dans le Droit, la collation du Pallium aux Archevêques, la dispense de certains empêchemens pour le mariage &c. soient réservées au Pape. Pour combattre avec quelque apparence de succès des vérités si bien établies et que nous avons sous les yeux me suffiroit-il d'employer le raisonnement de M. Fleury, et de dire à son imitation, et en le parodiant : Il ne faut qu'un peu de bon sens pour voir que la chose est impossible. Jusqu'aux extrémités de la terre, et dans les deux hémisphères, il y a un nombre prodigieux de chrétiens, pauvres pour la plupart, et hors d'état de faire de grands voyages; et des Evêques qui ne peuvent abandonner le soin de leurs ouailles. Comment pourroit-on les faire venir

à Rome du bout du Monde? En parlant ainsi j'apprêteroïis à rire aux personnes sensées. On me répondroit qu'il n'est nullement nécessaire que tous ceux qui sont dans le cas de recourir à Rome, s'y rendent en personne; que d'écrire des lettres à Rome, et en obtenir la réponse, n'est pas une chose de si difficile exécution; qu'on traite tous les jours d'affaires d'un lieu à un autre sans faire des voyages. Qui peut ignorer que dans les temps même postérieurs aux fausses décrétales, on ne manque pas d'exemples d'Evêques jugés dans des conciles dont les jugemens ont été ou confirmés, ou cassés par les Souverains Pontifes, sans qu'il ait été nécessaire de faire venir à Rome autre chose qu'un paquet qui renfermoit le procès? Et cette maniere de décider s'est de même pratiquée dans les premiers siècles.

108. M. Fleury n'avoit que faire de se mettre à la torture, pour nous opposer un exemple unique, qui est celui de Paul de Samosate...*. A-t-il ignoré que l'ancien Scholiaste grec, dont nous avons déjà fait mention, dit que la cause de Paul de Samosate fut discutée à Rome? Cet Evêque fut déposé dans un concile; on doit croire que les Pères en envoyèrent les actes au Pape, qui examina cette procédure, et qui y acquiesça, c'est-à-dire, la confirma. Admirez avec quelle méchancete M. Fleury envenime ce fait; écoutons-le: » Paul de Samosate fut jugé et dé-

» posé par les Evêques d'Orient , sans la participation du Pape , à qui ils se contentent d'en donner avis , après la chose faite : » et le Pape ne s'en plaignit point »*. Quelle perfidie ! Si la cause fut discutée à Rome , on y avoit donc envoyé les actes du Concile ; et le Pape les examina pour confirmer ou annuler la déposition de Paul de Samosate.

109. Notre Auteur prend ici occasion de déclamer contre les fréquentes citations des An 1085 Evêques à Rome par le Pape Grégoire VII. Il est d'autant plus inexcusable qu'il connoissoit mieux les circonstances déplorables qui obligeoient le Pontife à user de tant de rigueur. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur son histoire pour être vivement touché des désordres de ces temps malheureux , spécialement pour la corruption des mœurs du Clergé même du premier rang. Il suffit d'observer que S. Pierre Damien , contemporain et témoin oculaire , arrive à dire , dans la vie de S. Romuald , qu'à peine il se trouvoit un Evêque qui regardât la simonie comme un péché. Les scandales du concubinage , des querelles , des factions , des Evêques adonnés à la profession des armes , sont des choses si connues dans toutes les histoires de ce siècle infortuné , qu'il est inutile d'en parler. Grégoire VII. parut choisi du Ciel pour faire la guerre à la simonie et à l'incontinence. Pour parvenir à une réforme aussi désirable , de quelle manière devoit s'y prendre le Chef de l'Eglise ? Con-

formément aux principes de M. Fleury, il devoit engager les Evêques à s'assembler en concile, pour punir et extirper des abus aussi crians. Mais peut-on se flatter qu'ils l'auroient fait ? Dans un tel concile, qui devoit être l'accusateur, le coupable, le juge ? Et puisque la simonie étoit une peste dont presque aucun Evêque n'étoit exempt, les accusés et les condamnés n'auroient-ils pas pu dire : que celui d'entre vous qui est sans péché, jette la première pierre ? Peut-on s'aveugler au point de ne pas voir les graves motifs qui devoient engager les Souverains Pontifes à se défier de ces assemblées provinciales, à envoyer fréquemment des Légats dans les provinces, à citer à Rome les Evêques les plus dépravés ? C'est sur quoi M. Fleury auroit dû réfléchir : mais il se seroit privé du plaisir de se déchaîner contre Grégoire VII ; et c'est un sacrifice qui lui auroit trop coûté. C'est la plus chétive et la plus misérable manière de raisonner, que de prétendre qu'une même règle de conduite, peut et doit servir dans tous les cas et dans tous les temps. J'aimerois autant entendre dire qu'un même remède peut être employé pour tous les maux, pour tous les âges, et un même vêtement pour tous les climats. Il faut croire que M. Fleury ne connoissoit guère cet esprit de sagesse qui proportionne les réglemens à la nature et au changement des circonstances ; puis qu'il s'est oublié jusqu'à dire, » qu'en » général on a toujours enseigné dans l'Egli-

» se, qu'il falloit s'en tenir à la tradition
 » des premiers siècles, pour la discipline, aussi
 » bien que pour la doctrine » *. Je doute qu'on
 puisse trouver, dans toute une Histoire Ec-
 clésiastique, une assertion qui montre moins
 de jugement et plus d'ignorance.

110. Pour ne rien omettre sur un sujet
 aussi important, nous ajouterons quelques dé-
 tails, au risque de donner dans des redites.
 Nous avons vu qu'il a été d'usage dans tous
 les temps de citer les parties à Rome; qu'Isi-
 dore et les Papes des temps postérieurs, n'ont
 dit et n'ont voulu que ce qu'avoient dit et
 voulu S. Jules I. S. Léon, S. Gelase, &c.,
 savoir que les causes des Evêques ne pou-
 voient se dire définies sans le jugement de
 Rome. M. Fleury rapporte lui-même ces pa-
 roles du Pape S. Gelase, au cinquième siècle;
 » Les Canons ont voulu que les appellations
 » de toute l'Eglise, fussent portées au Siege de
 » Rome; et que l'on ne pût en appeller nulle
 » part; en sorte qu'il jugeât de touté l'Eglise,
 » sans être jugé de personne, et que ses ju-
 » gemens demeurassent sans atteinte » *. Paro-
 les qui montrent manifestement que les juge-
 mens prononcés dans un concile contre un
 Evêque, ne sont pas définitifs; principe pour
 le quel M. Fleury et son apologiste ont une
 antipathie insurmontable. Ils sont si peu maî-
 tres d'eux-mêmes que dans leur assertion, ils
 font disparaître le mot *définitivement*, qu'ils

ont avoué être employé par Isidore quand il dit que le Pape seul a droit de juger les Evêques. Ils s'attachent à prouver que les conciles provinciaux peuvent prononcer, sans dire si leur sentence est ou provisoire ou définitive; supercherie insigne qui doit les couvrir d'une éternelle confusion.

111. Les Auteurs des Capitulaires des Rois de France nous donnent une idée bien claire et bien précise de ces jugemens provisoires et définitifs en ces termes : *Quoniam quamquam comprovincialibus Episcopis, accusati causam Pontificis scrutari liceat : non tamen definire, inconsulto Romano Pontifice, permissum est ; cum Beato Petro, non ab aliis quam ab ipso Domino dictum est : Quaecumque ligaveris &c.*

Nous ne saurions passer ici sous silence un passage mémorable de S. Bernard que M. Fleury et ses partisans élèvent jusqu'aux nues lorsqu'ils croient trouver dans ses ouvrages quelque chose de favorable à leurs sentimens : *Potest (Papa) a finibus Terrae sublimes quascumque personas ecclesiasticas evocare, et cogere ad suam praesentiam, non semel aut bis, sed quoties expedire videbitur. Porro in promptu est ei omnem ulcisci inobedientiam, si quis fortè reluctari conatus fuerit*.*

112. Eusebe nous a conservé la mémoire d'un concile célébré à Ephèse par les Evêques de l'Asie Proconsulaire, qui avoient adopté le sentiment des Quartodécimans. Ce concile, dit Eusebe, fut annulé par le Pape Victor,

II. au second siècle. S. Cyprien nous apprend
 Siècle que le Pape S. Fabien, dans le troisième

III. siècle, approuva la condamnation de Privat
 Siècle faite dans un synode d'Afrique. Dans le même
 siècle, on envoya au Pape S. Corneille
 une synodale qui contenoit la sentence d'un
 autre concile d'Afrique contre le schismatique
 Félicissime. Nous n'entrerons pas dans de plus
 grands détails qui seroient superflus et pour
 ceux qui cherchent sincèrement la vérité, et
 pour ceux qui s'obtiennent à ne pas la voir.

113. Nous terminerons cet article par une
 définition de Foi du Concile Général de Flo-
 rence, conçue en ces termes: *Definimus Ro-*
manum Pontificem Successorem esse B. Petri...
et omnium Christianorum Patrem et Doctorem
existere, et ipsi, in B. Petro, pascendi, re-
gendi, et gubernandi Universalem Ecclesiam,
à Domino nostro Jesu Christo plenam potesta-
tem traditam esse &c. Decretal. 9.

DES LÉGATS DU PAPE.

114. » La puissance spirituelle du Pape,
 » dit M. Fleury, s'étant ainsi accrue, au
 » moyen des fausses décrétales, il fut obligé
 » de confier à d'autres son autorité »*. Là des-
 » sus il fait une longue lamentation sur la nou-
 » veauté des Légats du Pape, sur les désordres
 » qui s'en suivoient, sur leur avarice, sur la
 » cessation des conciles provinciaux qui en ré-
 » sulte, sur la diminution de l'autorité des

Métropolitains, sur d'autres plaies irremédiables de la discipline ancienne, et sur d'autres maux déplorables, tous causés par les fausses décrétales. Arrivé à l'an 1074, il dit que la présence des Légats du Pape dans les conciles provinciaux étoit une nouveauté qui commençoit à s'introduire. Il faut être bien maître de soi-même, pour conserver son sang froid en entendant de pareils propos.

Dès l'an 314, il se tint un concile provincial au sujet des Donatistes; et les Légats, du Pape S. Sylvestre y présiderent au nombre de quatre, Claude, Vite, Eugene et Cyriaque. Il est certain que dans la cause de S. Athanase, les Papes envoyèrent plusieurs Légats, et c'étoit dans le quatrième siècle. Baronius fait voir que ce fut en qualité de Légat que le célèbre Osius alla en Orient. M. Fleury reconnoît sa qualité de Légat au Concile de Nicée. C'est en cette qualité qu'il présida au concile provincial d'Alexandrie, l'an 319. Baronius le prouve par l'autorité même de S. Athanase. Ce Saint Pere dit d'Osius: *In quâ enim synodo, ille non dux et antesignanus fuit? Quae ecclesia illius praesidentiae non pulcherrima monumenta retinet?* Ailleurs il dit: *Episcopus Romanus Julius Synodum jussit fieri ubicumque vellemus. Caeterum Eusebiani ita inhorruerunt ac metu contracti sunt, ut presbyteros detinerent.* Le Pape Jules se plaignit en ces termes, du traitement fait à ses Légats: *Cum et presbyteros nostros ad vos mis-*

sos, quos cum gaudio remissos oportuit, cum luctu remiseritis. Ces Légats étoient Elpidius et Philoxene; le Pape les nomme au commencement de sa lettre. On trouve dans une

An 354 lettre du Pape libere à Lucifer de Cagliari, qu'il le nomme Légat Apostolique avec Pancrace et Hilaire, pour assembler un concile, dans la cause de S. Athanase. Cette même lettre fait mention de deux autres Légats,

Art 11A Vincent et Marcel, destinés à traiter l'an 353 de la convocation d'un concile à Aquilée. Le

An 347 concile de Sardique dès l'an 347, parlant des conciles provinciaux, qui devoient se tenir pour les causes des Evêques s'exprime ainsi :

Quod si is qui rogat causam suam iterum audiri, deprecatione suâ moverit Episcopum Romanum, ut de latere suo presbyterum mittat....

Et si decreverit mittendos esse, qui praesentes

Art 11A *tum Episcopis judicent, habentes ejus auctoritatem a quo destinati sunt, erit in suo arbitrio*.*

An 361 M. de Marca parle de la sorte : *Sciendum est praesente Faustino Legato Sedis Apostolicae Romanae, habitam fuisse synodum universalem totius Africae, quae sexta dicitur*....*

RON 15. Mais mettons de nouveau M. Fleury vis-à-vis de lui-même. Voici ses propres paroles, Livre 38. n. 41. » Il se tint plusieurs

An 646 conciles en Afrique, l'an 646. Trois Prêtres écrivirent en commun une lettre synodale au Pape Théodore, au nom de tous les Evêques de leur province (où ils disent) : nous vous envoyons notre lettre à Paul de

» C. P. ; et nous vous prions de l'envoyer
 » par vos Légats , afin que nous puissions
 » voir s'il reviendra à la Foi orthodoxe. Que
 » s'il use de dissimulation , vous prendrez
 » les moyens de le retrancher du corps de
 » l'Eglise »*. Ainsi parle M. Fleury qui prétend que l'envoi des Légats est une nouveauté du onzieme siecle. L'an 876 Léon Evêque de Gubbio, et Pierre Evêque de Fossombrone présiderent en qualité de Légats du Pape au célèbre concile de Pontigny. Entendons encore notre historien , Livre 30. n. 28. » Vers
 » l'an 493 , le Pape Gelase reçut une lettre An 493
 » des Evêques de Dardanie ; ils le prient de
 » leur envoyer quelqu'un des siens , en présence du quel ils puissent régler ce qui
 » concerne la Foi Catholique ». Cette lettre est souscrite par Jean Evêque de Scopia Métropolitain de la Province , et par cinq autres Evêques. Le Pape leur envoya un Evêque nommé Ursicin. Voilà comme l'envoi des Légats est une innovation du onzieme siecle.

116 Pour ne pas interrompre le fil du discours , au sujet des paroles de S. Athanase , nous avons omis une observation qui ne doit pas être négligée. On voit qu'Osius présidoit comme Légat à tous les conciles ; comment le dira M. Fleury ? Le voici : » Les Evêques » le regardoient comme leur pere , et il conduisoit depuis long temps tous les conciles »*. Comme si ce n'étoit que par la supériorité de ses talens et de ses lumieres , qu'il y avoit

la principale influence, sans que sa qualité de Légat y entrât pour quelque chose. Il finit par dire que le Concile de Sardique veut que le Pape, soit qu'il envoie un Légat ou non, fasse juger la cause sur les lieux; et voilà une nouvelle inconséquence; car enfin il résulte de ce qu'il dit, que l'envoi des Légats étoit en usage dans le 4.^e siècle; il n'est donc pas une nouveauté du onzième.

DU RÉTABLISSEMENT DES EVÊQUES DANS LEURS FONCTIONS.

117. Nous ne nous étendrons pas sur cette question, attendu que le changement de la Discipline la rend peu importante. Il pourroit cependant arriver que les circonstances où nous nous trouvons, nous obligassent, au retour du calme, à y donner une attention particulière. Quoiqu'il en soit, on peut assurer qu'Isidore n'a rien avancé sur ce point, qui ait été inconnu aux premiers siècles, et que cette imputation de M. Fleury est tout aussi mal fondée que les précédentes, et que celles qui suivront.

An 393 118. Dans le concile d'Hippone, il fut fait un canon, qui admettoit aux fonctions ecclésiastiques, ceux du clergé des Donatistes qui reviendroient dans le giron de l'Eglise; *Qui cum suis plebibus, ad communionem catholicam transire voluerint* *. Dans le grand concile d'Afrique de l'an 401, il fut réglé, vu les

besoins de l'Eglise, que tous ceux du clergé des Donatistes, *qui correcto consilio, ad catholicam unitatem transire voluerint in suis honoribus suscipiantur* *. Dans un autre canon, il fut réglé, *ut si Episcopus ex Donatistis ad catholicam unitatem conversus est, et qu'il y ait dans ce même diocèse un Evêque catholique, ils partageroient entr'eux le diocèse; ita ut ille dividat, qui amplius temporis in Episcopatu habet, et minor eligat* *. L'Eglise d'Afrique en cette occasion montra la plus grande générosité. *Episcopi vultis esse nobiscum?* leur disoit S. Augustin, *estote; non vult populus duos Episcopos? nobiscum in haereditatem fratres estote* *. Pirrhus Patriarche de C. P. Monothélite vint à Rome l'an 645; An 649 il abjura solennellement son hérésie; et le Pape lui fit placer un siege près de l'autel, et le reconnut pour Patriarche de C. P. Au septieme Concile Général, cent ans avant Isidore, il fut question de reconcilier à l'Eglise les Evêques, Basile d'Ancyre, Théodore de Myre, Théodose d'Amorion, Léon de Rhodes, Grégoire de Pessinonte, et autres tombés dans l'hérésie des Iconoclastes. Leur cause fut examinée avec soin. On délibéra si on devoit les admettre simplement à la communion laïque; on les rétablit dans leur dignité. On produisit des monumens tels que le canon huitieme de Nicée, le troisieme d'Ephese, une lettre de S. Basile, deux lettres de S. Cyrille d'Alexandrie, et autres.

Le Patriarche Taraise fit observer la différence qu'il y avoit à mettre entre les chefs d'hérésie qu'on reçoit à pénitence, sans jamais leur donner place dans le Clergé, et ceux qui se sont laissé entraîner dans l'erreur, à qui on accorde l'un et l'autre. Et ce fut sur cette distinction que les Evêques pénitens furent reçus et admis. On voit qu'Isidore ne dit rien de nouveau et d'inoui jusqu'à son temps, lorsqu'il assure que les Evêques, après avoir péché, pouvoient être rétablis dans leurs fonctions. Il est bien plus aisé à nos critiques, de hausser la voix et de taxer de nouveauté tout ce que l'on trouve dans les décrétales d'Isidore, que d'en donner de solides preuves.

DES APPELLATIONS AU PAPE.

119. Pour éclaircir cette question qui a été si fort agitée, et si fort compliquée depuis environ un siècle; et pour prévenir suffisamment un théologien des plus minces, contre la lecture de notre historien, on pourroit se contenter de lui dire : il est certain dans l'Eglise Catholique que le Pape jouit, par institution divine, d'une véritable Primauté de Jurisdiction sur toute l'Eglise. Tous les Catholiques conviennent, dit Maimbourg, que Jesus-Christ a conféré à S. Pierre la Primauté de Jurisdiction, de puissance et d'autorité sur tous les Fideles et toute l'Eglise dont il l'a établi le Chef*. M. Fleury lui-même s'expri-

me ainsi dans son Catéchisme historique : *Episcopus Romanus, quem hodie appellamus Papam, semper habitus est omnium Episcoporum primus; cum habeat super alios Primatum Jurisdictionis, jure divino, sitque visibile Caput Ecclesiae, et Vicarius Jesu Christi* *. Il parle de même dans ses Institutions canoniques, ç'a été la doctrine constante de la Faculté de Paris, dont nous nous contentons de rapporter ces paroles : *Cui omnes parere teneantur* *. On peut voir à ce sujet M. Fleury, Livre 96. n. 3.

Il étoit assurément bien aisé de saisir le véritable sens de ces paroles, *Primatie de Jurisdiction*, les quelles, au sentiment de tous, même des Protestans, signifient une juridiction plus grande que celle de tous les Evêques, de tous les Primats Et comme l'appel, non seulement des canons, mais encore des loix civiles, se définit : *A minore judice ad superiorem provocatio*, tout le monde a toujours entendu, et entendra toujours qu'on puisse appeler du jugement d'un inférieur à un supérieur, dans le même genre d'autorité. Un raisonnement si simple, appuyé d'une suite constante de traditions des Peres de tous les siècles, mis en pratique dans une chaîne non interrompue de faits lumineux, clairs, connus de tout le monde, suffisoit à faire comprendre à qui que ce soit, que l'autorité du Pape, étant une fois reconnue supérieure à celle des Evêques, et celle-ci

inférieure à celle du Pape quiconque avoit été jugé par les Evêques, pouvoit de plein droit appeller au Souverain Pontife.

120. Ce n'est pas ainsi qu'a raisonné M. Fleury; rien n'égale la véhémence avec laquelle il s'explique sur ce sujet. » Une des » plus grandes plaies, dit-il, que les fausses » décrétales aient fait à la discipline de l'E- » glise, c'est d'avoir étendu à l'infini les ap- » pellationes au Pape. Il paroît que le faussaire » avoit cet article fort à coeur, par le soin » qu'il a pris de répandre par tout son ouv- » rage, la maxime que non seulement tout » Evêque, mais tout Prélat, Prêtre, et en » général toute personne qui se voit vexée, » peut en toute occasion, appeller directement » au Pape. Il a fait parler sur ce sujet, jus- » qu'à neuf Papes » *. Dans mille autres en- droits de son histoire, notre Auteur déploie toute son énergie, pour se déchaîner à cette occasion contre Isidore. Laissons à part, pour le moment, bien des choses qu'on pourroit lui opposer, et venons droit au fait.

121. Tout le crime d'Isidore est ici, selon M. Fleury, d'avoir dit qu'une personne quelconque qui se sent vexée, généralement parlant, peut dans toute occasion, en matière ecclésiastique s'entend, appeller directement au Pape. Mais si ce n'est pas Isidore qui a mis en avant cette maxime; s'il est assuré que d'autres l'ont établie avant lui; si nous la trouvons formellement exprimée dans les

monumens les plus authentiques de l'antiquité, il faudra laisser Isidore en paix, et s'en prendre à ceux qui avant lui ont étendu les appellations à l'infini. Voyons donc ce qui en est. Donnons toute notre attention aux paroles suivantes : *Si Episcopus accusatus fuerit, et judicaverint congregati Episcopi regionis ipsius, et de gradu suo cum dejecerint. Si appellaverit qui dejectus est, et confugerit ad Episcopum Romanae Ecclesiae faciet (Papa) quod sapientissimo consilio suo judicaverit* *. Écoutons ces autres paroles : *Cum aliquis Episcopus depositus fuerit eorum Episcoporum judicio qui in vicinis locis commorantur, et proclamaverit agendum sibi negotium in urbe Româ, alter Episcopus in ejusdem Cathedralâ post appellationem ejus qui videtur esse depositus, omnino non orainetur, ni causa fuerit in judicio Episcopi Romani determinata* *. Mais de qui sont les autorités que nous venons de produire ? Ce sont deux canons, le quatrième et le cinquième du fameux Concile de Sardique, en l'an 347, dont les déterminations ont été reconnues de toute l'antiquité, comme loix universelles de l'Eglise Chrétienne. Le Pape Nicolas I. répondit au schismatique Photius qui vouloit en méconnoître l'autorité : *Quod verò dicitis neque Sardicense Concilium, neque decreta alia vos habere Sanctorum Pontificum, aut recipere, non facilis nobis facultas credendi tribuitur : maxime cum Sardicense Concilium omnis recepit Ecclesia* *.

An 347

Me seroit-il permis de rappeler en passant à M. Fleury, que selon sa façon de raisonner, on devroit dire que le Pape, en se servant du terme de pluralité, écrivoit *sans doute* à plusieurs Photius. On voit qu'Isidore en disant que tout Evêque pouvoit généralement appeler au Pape, n'a fait que copier le décret du Concile de Sardique, et rendre le sentiment des huit premiers siècles. Je pourrois former une longue suite de témoignages semblables : mais ceux-ci suffisent pour la justification d'Isidore, et la confusion de M. Fleury.

122. Quant à l'expression générale pour la quelle Isidore est si maltraité, qu'une personne quelconque peut appeler à Rome d'un jugement ecclésiastique, je me bornerai à présenter ce texte : *Non reticemus autem quòd cuncta per mundum novit Ecclesia ; quoniam quorumlibet sentiis Pontificum ligata , Beati Petri Sedes jus habet resolvendi , utpotè quòd de omni ecclesiâ jus habet judicandi ; neque cuiquam de illius liceat appellare judicio. Si quidem ad illam de quâlibet mundi parte , Canones appellari voluerunt ; ab eâ autem nemo sit appellare permissus **. Ce sont les paroles du Pape S. Gelase aux Evêques de Dardanie,

An 494 l'an 494. Elles sont de nature à ôter la ressource puérile de dire que le Pape est suspect dans sa propre cause. Le Pape Vigile, au sixieme siècle, dit de même dans sa lettre à Eucher : *Omniùm appellantium Apostolicam Sedem judicia eidem Sanctae Sedi reser-*

vata esse liquet *. Il étoit sur la Chaire de S. Pierre, trois cens ans avant Isidore. Le Pape Pelage et plusieurs autres ont parlé de la même maniere. Il se présente ici une réflexion bien naturelle. Dès qu'il est bien assuré, comme nous avons vu, que le Pape peut revoir et a droit de revoir par voie d'appel un jugement contre un Evêque porté par son concile, pour quoi ne pourra-t-il pas revenir sur un jugement contre un simple prêtre prononcé par son Evêque ? Le Pape auroit-il une plus grande autorité sur un concile que sur un Evêque ?

123. Nous savons de M. Fleury lui-même, que S. Grégoire le Grand reçut l'appel d'Honorat Archidiacre de Sabine, déposé par son propre Evêque, et qu'il lui ordonna de continuer ses fonctions d'Archidiacre ; que Jean prêtre de Chalcédoine condamné d'hérésie par Jean le jeuneur Patriarche de C. P. appella au même S. Grégoire, le quel cassa le jugement des députés du Patriarche, et renvoya absous Jean de Chalcédoine. M. Fleury savoit tout cela, quand il l'écrivoit, livre 35. n. 26. 44. * : mais il ne le savoit plus, ou ne vouloit plus le savoir, quand il déclamoit contre Isidore. S. Epiphane qui vivoit dans le second siecle, dit que Marcion prêtre de Synope, excommunié par son Evêque recourut à Rome pour se faire absoudre *. Eusebe rapporte que Montan, Florian et les autres Catafriges condamnés par l'Evêque d'Ephese, appellerent à

II.
Siecle

Rome, et obtinrent par surreption un décret favorable *. Dans le troisieme siecle, on voit l'appel célèbre de Fortunat, Félicissime prêtres d'Afrique et autres quatre *, pour ne rien dire des temps qui suivirent. Dupin entraîné par la force de la vérité, ne s'en prend pas à Isidore pour les appellations multipliées à l'infini, mais aux Papes Zozime, Boniface, Célestin, Léon I., Vigile, Pélage II. et S. Grégoire le Grand *. Si M. Fleury est fidelle à ses principes, il ne peut se refuser à respecter ces Pontifes; ils sont tous des six premiers siecles *fortunés* de l'Eglise, pour lesquels il professe la plus grande vénération.

124. M. Fleury qui ne manquoit pas de lumieres avoit bien compris que ce torrent de témoignages qu'il ne pouvoit pas se dissimuler, donne un démenti solennel à sa prétendue nouveauté des appellations. Il cherche à se replier et à se mettre à couvert, dans son quatrieme Discours, numero III. * en parlant ainsi *: » Il est vrai qu'en des occasions rares d'une oppression manifeste, et » d'une injustice criante, les Evêques condamnés par leurs conciles, pouvoient avoir » recours au Pape, comme supérieur de tous » les Evêques et. conservateur des Canons » *. Mais quel est le tribunal qui devoit décider si c'étoit le cas d'une oppression manifeste, et d'une injustice criante? M. Fleury a donc dit équivalement que les Evêques condamnés pouvoient purement et simplement re-

courir au Pape. Mais il a compris qu'un tel aveu le mettoit en contradiction avec lui-même ; il a donc jugé qu'il falloit le gazer, s'entortiller, dire et ne pas dire une même chose.

125. Quoiqu'il en soit, sa doctrine sur le point qui nous occupe, est manifestement absurde et inconséquente. Nous venons de voir avec combien peu de fondement il accuse Isidore d'innovation en ce genre. Il fait valoir la triviale et unique opposition des Evêques d'Afrique, à la quelle on a répondu mille fois, et qui, quand elle seroit insoluble, auroit toujours le défaut essentiel et décisif d'être seule contre tant de Canons, seule contre tant de témoignages anciens, authentiques, seule contre tant de faits, clairs et certains des temps les plus reculés. La raison sur la quelle M. Fleury appuie si fort, que les causes doivent être traitées sur les lieux mêmes, ou ne prouve rien, ou prouve trop, en condamnant généralement toutes les appellations sans exception. Elle suppose d'ailleurs faussement que l'appel se fait avant l'examen de la cause sur les lieux.

126. On ne sait sur quoi compter avec M. Fleury ; il parle ainsi de S. Bernard : « Qu'auroit-il dit des appellations, s'il avoit su que l'usage en étoit nouveau et fondé sur de faux monumens » * ? Un peu auparavant il avoit dit que dans des occasions rares les Evêques condamnés pouvoient recourir au Pape. En vérité, n'est-ce pas là se jouer de

ies lecteurs ? O ! homme indéfinissable , parlez d'une manière à faire connoître ce que vous pensez. Les appellations sont-elles de l'invention d'Isidore ? En voit-on des exemples avant lui , en vertu du Concile de Sardique ? Les Evêques pouvoient-ils appeller , mais seulement dans des occasions rares ? Tout cela ne sauroit être vrai à la fois. Mais expliquez vous de grace sur ces *occasions rares* ; citez quelque autorité qui nous indique ce que c'est que ces occasions rares ; ou convenez que cette manière de s'exprimer ne présente aucun sens , qu'elle est absurde et ridicule. Apprenez nous encore sur quel principe vous vous fondez , pour dire : » les appellations en vertu du Concile de Sardique : permises par le Concile » de Sardique. Ce Canon de C. P. semble » ôter la faculté d'appeller au Pape , accordée par le Concile de Sardique , et retourner au droit ancien » *. Répondez, avant le Concile de Sardique , ne convenez-vous pas que le Pape avoit la Primauté de Jurisdiction de droit divin ? Ne l'avez-vous pas dit en termes formels dans votre Catéchisme historique ? N'est-il pas dès lors le Supérieur des Evêques ; et par-là même les appellations peuvent-elles être une simple concession du Concile de Sardique ? Des propos si incohérens ne montrent-ils pas que notre Auteur n'avoit pas une doctrine fixe et certaine qui le mît à l'abri de contradictions aussi palpables ?

117. J'ai laissé quelque chose à désirer à mes lecteurs sur l'opposition des Africains, au sujet d'une appellation, et je m'empresse d'y revenir. Elle fut l'effet d'un concordat, en vertu duquel on ne devoit pas admettre les appels des simples Prêtres; ce qui veut dire que le Pape pour des raisons qui ne nous sont pas connues, consentit de son plein gré, que les simples Prêtres fussent alors jugés définitivement en Afrique. Si l'on excepte ce fait unique dans l'Histoire Ecclésiastique, je ne connois d'autre opposition expresse que celle des Ariens du conciliabule de Philippopolis. Calvin l'a peut-être eue en vue, lorsqu'il a dit: *Multi saepe Romanum Pontificem appellarunt, sed semper fuit derisus* *. Lorsque le Parlement d'Angleterre, sous Henri VIII défendit les appels à Rome, et abolit l'Autorité Pontificale, il ne put alléguer aucun exemple ancien de la prohibition de ces appels. Cette prétendue découverte étoit réservée à Dupin, Fleury et Launoy. Mais les appels à Rome sont-ils dans les anciens temps, en aussi petit nombre que le prétend notre Auteur? A qui en croirons-nous, à Fleury ou à Calvin? Ce sera à ce dernier: *Multi appellarunt*. Divers Savans ont démontré que dans les temps qui précéderent le Concile de Sardique, on vit les appels de Marcion, de Montan, Florian, Blastus et autres Catafriges, de Privat, de Novat, de Fortunat, de Félicissime et autres quatre, de Basilide, de Martial, de Cécilien, de S. Atha-

nase, S. Paul, Asclépas, Lucius, Marcel ; et de plusieurs Evêques de la Thrace, de la Célésyrie, de la Phénicie, de la Palestine, ainsi que l'atteste le Pape S. Jules à qui ils appellerent *. Ces exemples des trois premiers siècles de persécution, dont il nous reste fort peu de monumens, ne forment pas un si petit nombre. Quant aux temps postérieurs au Concile de Sardique, je n'en dirai rien, puisque nous en avons des exemples beaucoup plus fréquens, très-formels, très-décisifs et très-assurés. Comment M. Fleury n'a-t-il rien vu de tout cela, pendant les trente ans qu'il a employé à composer son histoire ; et s'il l'a vu, comme il lui étoit impossible de ne pas le voir, quel nom doit-on donner à une pareille prévarication ? O ! partisans enthousiastes de ce faussaire, ouvrez les yeux, et rougissez.

128. Ce n'est pas sans peine que je me vois engagé à faire mention des raisons que M. Fleury fait valoir contre les appels, et qu'il tire de l'avantage qu'y trouvoient des scélérats, de la vexation qu'éprouvoient les Evêques, de la prolongation des procès, des brigues auprès du S. Siege, &c. Une pareille discussion ne peut qu'affliger un coeur sensible et religieux. Mais fut-il jamais, et peut-on imaginer une institution si sacrée, si sainte, dont la corruption des temps, la malice des hommes ne parviennent à abuser ? Du reste attaquer et blâmer une chose, par l'abus qu'on

en fait, est une méthode intolérable ; et à dire vrai, je ne saurois voir de sang froid l'usage que M. Fleury en fait si communément. Pour en citer un exemple en passant, il dit un mal infini des croisades *. Je n'ai garde d'entrer dans le fond de cette fameuse question, sur la quelle il est aujourd'hui du bel air de s'exalter sans mesure. Je ne croirai pas sortir de mon sujet, en observant rapidement que St. Bernard les promut avec le plus grand zèle, qu'il les autorisa par un grand nombre de miracles rapportés par M. Fleury lui-même ; qu'elles furent approuvées par deux Conciles Généraux *. Ces considérations qui ne pouvoient manquer de lui être présentes, auroient bien dû amortir sa fougé, et tempérer sa bile. C'est la maniere dont on s'y est pris pour décrier les Indulgences, le Célibat, la Messe privée, la Confession secrette, les Images, les Prières pour les morts, la Psalmodie, la Lithurgie &c. Il est bien honteux pour M. Fleury de s'être traîné sur les traces de Luther, de Calvin, et en général des ennemis les plus déchaînés contre la Religion.

129. Nous ne saurions dissimuler que dans l'usage des appellations, il ne se fût introduit des abus par la cabale des coupables qui y eurent recours bien des fois pour se mettre à couvert des châtimens qu'ils avoient mérités. Saint Bernard sut les relever avec cette mâle éloquence qu'on admire dans son ouvrage, *De Consideratione* *. M. Fleury n'a pas manqué

de se prévaloir de ce témoignage. Mais le même S. Bernard, dans les endroits cités par notre historien, dit ces paroles remarquables: *Fateor grande et generale mundo bonum esse appellationes, idque tam necessarium quam solem ipsum mortalibus* *. Je suis bien trompé si M. Fleury a fait entrer ce passage dans ses extraits. Il en étoit si éloigné qu'il n'a pu se défendre de laisser entrevoir de l'humeur contre S. Bernard, de ce qu'il s'étoit contenté de blâmer seulement les abus des appels. Ce qui aura pu l'indisposer encore plus contre ce St. Pere, c'est que S. Bernard fonde constamment le droit des appellations sur la Primauté du Souverain Pontife.

130. Ce seroit une injustice criante de soupçonner que Rome ait jamais voulu protéger les abus des appellations. Quand on les a vu prendre pied, il suffit d'ouvrir le Droit Canon, pour reconnoître combien de remèdes on a tâché d'y apporter; combien on s'est appliqué à empêcher la trop grande fréquence des appels, et à abréger l'expédition des causes ecclésiastiques. L'Eglise a toujours tenu la même conduite contre les abus de tous les genres; et si elle n'a pas réussi à les réprimer entièrement, et à les faire totalement disparaître, cela vient de ce qu'il y a toujours eu des hommes; et les hommes ont toujours été inclinés au mal depuis Adam jusqu'à nous.

131. Concluons: Isidore nous a dit et répété souvent que tout le monde pouvoit ap-

peller au Pape du jugement des Evêques ; en cela il n'a fait qu'expliquer nettement un droit essentiel à la Primauté de juridiction , et reconnu de la plus vénérable antiquité , de laquelle M. Fleury lui-même est le grand panégyriste. Tout son tort est d'avoir changé la date des sentimens de l'Eglise du troisieme , du quatrieme et du cinquieme siecle , et de les avoir mis dans la bouche des Papes du second siecle , dont il a supposé les lettres décrétales. On ne sauroit le justifier sur ce point : mais enfin il n'a pas autorisé par là M. Fleury à s'abandonner à des déclamations véhémentes , à des lamentations pleines d'amertume et de fiel contre les appellations mêmes.

132. A la question que nous venons de traiter, nous en joignons une autre dont la solution dépend des mêmes principes ; elle regarde les appels des jugemens du Pape à un autre tribunal. M. de Marca s'exprime ainsi à ce sujet : *Novam quamdam rationem vidimus in Ecclesiam invectam ab iis qui se Romanae Curiae censuris premi existimabant , scilicet appellationem à Papae decreto ad futurum Concilium ; novam dixi , quia numquam in Ecclesia admissa fuit provocatio à Papâ ad Concilium**. On peut tirer de là bien des conséquences contre M. Fleury , et plus encore contre son Continuateur. Dans toute l'histoire des treize premiers siecles de l'Eglise on ne voit certainement pas un seul exemple d'un appel du jugement du Pape. C'est un fait incontestable

que personne ne révoque et n'a jamais révoqué en doute. Au contraire dans les seuls quatre-vingts ans, depuis le premier appel de Guillaume Duplessis, en 1303, on en trouve huit autres, et une trentaine dans le siècle qui suivit.

133. Il est indubitable que dans les treize premiers siècles, les Papes avoient condamné, dans un nombre infini d'occasions, des doctrines et des personnes, et les avoient condamnées de la manière la plus expresse et la plus formelle, dans des circonstances absolument semblables à celles des siècles qui sont venus après. D'un autre côté les appellations ont été, dans tous les temps, une ressource légale, à la portée de tout le monde; elles étoient connues de tous, et pratiquées dans tous les tribunaux et séculiers et ecclésiastiques. Les personnes condamnées, pendant treize cens ans, ont été souvent en grand nombre, puissantes par leur rang et leur crédit, célèbres par leur savoir, au fait du droit et du for contentieux, très-attachées à leurs opinions; et quelquefois dans de cruelles épreuves, se voyant dans un danger éminent de tout perdre. Pour se tirer d'un si terrible embarras, plusieurs ont souvent eu recours à des moyens désespérés, dangereux, violens, et de la plus grande difficulté dans l'exécution, à des schismes, des factions, des guerres très-sanglantes: mais jamais ils n'ont imaginé de se prévaloir de la voie pacifique, facile et très-usitée des appel-

lations à un tribunal supérieur ; ils n'en connoissoient donc aucun. Je défie hardiment qu'on puisse attaquer la justesse de cette conséquence. Personne en tant de siècles n'a appelé des sentences du Pape. Voilà un fait que M. Fleury et ses partisans ne sauroient contester. Je ne sais quelle impression il fera sur les différentes classes de mes lecteurs ; quant à moi , je ne crois pouvoir l'expliquer qu'en disant que pendant treize cents ans , il n'est venu dans l'esprit à personne , qu'il existât dans l'Eglise de Dieu un tribunal qui pût réformer les décisions du Pontife Romain ; que si l'on en avoit eu la pensée , on y auroit certainement appelé en mille occasions. Qu'on prenne garde à mes expressions ; je n'ai garde de vouloir agiter la dangereuse question de la supériorité du Concile Général sur le Pape , ou du Pape sur le Concile. Je me borne à établir un fait qui est de la plus grande évidence ; et je laisse à qui voudra , de disputer sur le droit. Je me borne à observer que le droit d'appeller au futur Concile établiroit dans l'Eglise un esprit d'insubordination et d'anarchie qui en causeroit infailliblement la ruine. Que pourroit-on attendre d'une armée où chaque Officier subalterne , chaque soldat auroit droit de résister aux ordres du Commandant Général , et d'appeller au Souverain , sur-tout si ce Souverain n'existoit pas , et qu'on ne sût quand il existera ? Ce que nous allons ajouter peut répandre de nouvelles lumières sur le sujet qui nous occupe.

134. Le XXVIII. Canon du Concile Général de Chalcédoine, qui attribue la préséance au Siège de C. P. après celui de Rome, fut lu trois fois dans le Concile, parmi les acclamations de tous les Peres, et inséré dans les actes. Les Légats du Pape s'y opposerent avec force : mais les Peres, tout bien considéré, crurent pouvoir passer outre, sans rien faire contre les instructions données aux Légats par le Pape. Ils admirent le Canon, en se flattant d'en obtenir l'approbation du Souverain Pontife à qui ils écrivirent en ces termes : » Nous » avons confirmé le Canon qui regle &c. per- » suadés que vous continuerez à avoir égard au Siège de C. P. . . . » *. Ils apportent plusieurs raisons, et ajoutent les plus instantes prieres, pour engager le Pape à approuver leur Canon. Le Pontife St. Léon le Grand, après y avoir mûrement réfléchi, jugea à propos de se refuser à ce qu'on lui demandoit, sans aucun égard pour les prieres du Concile, de l'Empereur Marcien, de l'Impératrice Pulquerie, et du Patriarche Anatolius ; il réprime avec force l'ambition de ce dernier. Enfin il foudroie ce fameux Canon des Peres de Chalcédoine, par ces paroles à jamais mémorables : *In irritum mittimus, et per auctoritatem B. Petri Apostoli, generali prorsus definitione cassamus* *. Ces terribles expressions ont paru si accablantes à M. Fleury, qu'il n'a osé en faire mention, en rapportant la lettre même de S. Léon. M. Dupin n'a pas été plus courageux

que lui, et les a passées de même sous silence.

Ce qui est digne de la plus grande attention, c'est que personne ne forma la moindre opposition à une intimation aussi claire et aussi absolue; qu'au rapport du Pape S. Gelase, l'Empereur n'ayant pu rien obtenir pour l'élévation du Siege de C. P. combla de louanges le Grand S. Léon.... Anatolius pour se disculper, dit que cette entreprise venoit plutôt du Clergé et du Peuple de C. P. que de lui; et que le Pape étoit le maître de faire ce qu'il jugeroit bon. Les Peres de Chalcédoine se proposoient dans leur Canon XXVIII. de confirmer le Canon III. du premier Concile de C. P. conçu en ces termes: *Constantinopolitanus Episcopus habeat honoris primatum post Romanum Episcopum, propterea quod urbs ipsa sit junior Roma* *. Il ne fut point reconnu par les Papes: mais comme les Grecs l'avoient déjà inséré dans leurs cahiers, Denis le petit le rapporte dans le recueil des Canons qu'il a compilés et traduits en latin sur les cahiers qui étoient en usage chez les Grecs: mais il ne trouva certainement pas le Canon XXVIII. du Concile de Chalcédoine, dans les collections grecques, où il n'est pas en effet; aussi ne l'a-t-il pas rapporté dans sa collection. M. de Marca observe que ce Canon *ob Leonis reprobationem numquam in Canonum censum adscriptus est, etiam apud Orientales, ut patet ex Dionysio* *.

135. Si l'on réfléchit sur le caractère recalcitrant et sophistique des Grecs, sur la facilité qu'ils auroient eu de lutter contre St. Léon, sous le prétexte spécieux de la déposition de Dioscore du Siege d'Alexandrie, pour ses scandales, et spécialement sur la protection de la Cour qui s'étoit fort déclarée en leur faveur; sur le babil qu'ils ont montré même contre la Foi Catholique, dans d'autres occasions, lorsqu'ils se sont vus soutenus de leurs Princes; enfin sur la résolution et l'engagement qu'ils avoient pris d'employer tous les moyens possibles, pour parvenir à obtenir la Primatie si fort désirée de la ville de C. P. on sera étonnement étonné que lors du refus de S. Léon, ils soient tous restés dans une entière inaction; que personne n'ait parlé; que dans la suite ils n'aient fait aucune mention d'un Canon auquel ils prenoient un si grand intérêt; que malgré leur habitude de falsifier les originaux, et l'habileté qu'ils avoient en cela, ils n'aient jamais eu la hardiesse d'insérer ce Canon, dans leurs cahiers. Si M. Fleury s'étoit trouvé parmi les Peres de Chalcédoine, il n'auroit pas manqué de repliquer au Pape qu'il ne pouvoit pas refuser d'admettre les Canons d'un Concile Général, qu'il pouvoit encore moins les casser par son autorité. Mais parmi les Peres du Concile, il ne s'en vit pas un seul à qui il vint dans l'esprit de faire une pareille réplique. De six cens Evêques rassemblés de toutes les parties du Monde chrétien, il ne

s'en trouva pas un seul qui eût la façon de penser de M. Fleury.

136. La persuasion de l'irrévocabilité des jugemens du Pape, a été si constante, si universelle et si invariable pendant treize cens ans, que Guillaume Duplessis, l'an 1303, dans son fameux appel, n'eut l'idée d'opposer au Pape l'autorité du Concile futur, que de la manière la plus bizarre. Sa formule que Mr. Fleury s'est bien gardé de rapporter, est si singulière qu'elle mérite de trouver place ici: *Ad Concilium, et Sanctam Sedem Apostolicam, et ad illum, et ad illos, ad quem et ad quos, de jure melius potest et debet **; en protestant cependant religieusement de vouloir ne donner aucune atteinte, en tout et par-tout, aux droits et aux prérogatives du S. Siege Apostolique. On voit qu'il étoit bien éloigné de compter avec confiance sur l'autorité du Concile pour réformer les décrets du Souverain Pontife, et qu'il ne savoit à proprement parler, à qui il falloit s'adresser, pour trouver un Tribunal supérieur au Chef de l'Eglise.

Deux ans après, Gautier Evêque de Poitiers, appella de la Sentence du Pape au Tribunal de Dieu, ou au futur Concile. L'an 1307 quelques freres mineurs appellerent du Pape au Pape mieux informé. Peu après, le Schismatique Michel de Cesene appella du Pape qu'il déclara hérétique, à l'Eglise Catholique. En 1313, Louis de Baviere appella au S. Siege, et non au Concile Général, L'an

1324, il appella au Concile Général, au vrai et légitime Pontife futur, à la Sainte Mere Eglise, au Siege Apostolique, *et ad alium, vel alios, ad quem, vel quos fuerit appellandum* *. Ici il ne manque que le Tribunal de Dieu de Gautier. L'an 1329, les Chanoines de Maïence appellerent vaguement, sans dire à qui ils dirigeoient leur appel. L'an 1391, le Pape ayant imposé une dixme sur le Clergé de France, plusieurs Evêques firent afficher leur acte d'appel aux portes du palais du Pape : mais inutilement à l'ordinaire ; et la dixme fut payée. On me demandera peut-être ici ce que je pense de pareilles impositions dans un pays d'une domination étrangere : je réponds qu'il ne fut jamais de question plus oiseuse, attendu que dans les temps où nous sommes, très-certainement et très-indubitablement, il ne sauroit venir en pensée au Souverain Pontife de tenter une telle démarche. Revenons ; telles sont les formules qu'en quatre-vingts ans employèrent cette foule d'appellans. On voit qu'ils n'avoient aucune idée distincte du Tribunal supérieur au Pape, auprès du quel ils prétendoient se pourvoir, pour autoriser ce genre de résistance inoui et inconnu à tous les siècles précédens.

137. Nous avons prouvé que les altérations qu'Isidore s'est permis sur la discipline des premiers temps, se réduisent à très-peu de chose : nous devons ajouter que Blascus a fait toucher au doigt, par l'examen de tout le système de

ses Décrétales, que dans ses falsifications, il avoit particulièrement à cœur de favoriser les droits des Evêques au préjudice de ceux du Pape, qu'il diminue dans cette vue. On voit dès-lors combien M. Fleury étoit peu fondé à prétendre que l'autorité du S. Siège s'étoit excessivement accrue à cette occasion.

DES PÉNITENCES CANONIQUES.

138. **N**ous nous sommes principalement occupés jusqu'ici des imputations faites à Isidore par M. Fleury, dont le contre-coup retomboit manifestement sur l'Eglise elle-même. Après tout ce que nous avons dit, il sera aisé de se former une juste idée de la confiance que mérite notre Auteur au sujet du *Droit Nouveau*; qu'il combat par tout dans son histoire, comme introduit par le fabricant des fausses Décrétales, et qui a été adopté de l'Eglise Latine, selon lui, par une erreur de fait. Ces fausses Décrétales sont le prétexte perpétuel de ses censures dans ses Institutions Canoniques, M. Fleury qui se dit plein de respect pour les six premiers siècles de l'Eglise, auroit saisi d'horreur ses lecteurs, s'il s'étoit permis de combattre directement et ouvertement les maximes qui avoient lieu dans les temps reculés pour les quels il affecte de montrer une si grande vénération. De là, tant qu'Isidore n'eut pas introduit ces mêmes maximes dans sa collection, nous voyons notre

historien procéder avec retenue et circonspection, ne pas oser les attaquer de front, et se contenter de les défigurer ou de les passer sous silence. Mais à peine les fausses Décrétales paroissent, comme si Isidore en y insérant ces maximes, avoit fait par un art magique, qu'elles devinssent étrangères à toute l'antiquité, M. Fleury ne garde plus aucune mesure; il se déchaîne contr'elles; il les combat avec acharnement, et est tout occupé à établir les principes qui y sont diamétralement opposés; elles sont, selon lui, de l'invention d'Isidore; et les premiers siècles ne les ont jamais connues. Si, comme il n'est que trop à craindre, Isidore n'est qu'un masque, sous le quel notre historien se cache pour attaquer des sentimens qui sont bien sûrement des six premiers siècles, on pourra dire que le système des Protestans est plus conséquent. Ils ne se dissimulent pas que leurs opinions sont désavouées par la maniere de penser des premiers siècles: mais ils ne balancent pas à s'élever contre les autorités les plus anciennes et les plus respectables. M. Fleury; dans le fond, ne les respecte pas plus; il use, il est vrai, de plus de ménagement: mais, malgré ses détours, il est aisé de le pénétrer. Ces observations méritent d'être prises en considération: elles ne contribueront pas peu à faire connoître de plus en plus l'esprit qui dirige la plume de notre Auteur.

139. Il est temps d'entrer dans notre sujet. Nous ne voyons pas aujourd'hui dans l'Eglise

des pénitences publiques imposées à quelque pécheur ; et l'usage des Pénitences appelées, *Canoniques*, est entièrement abrogé. Elles étoient prescrites par des Canons, et consistoient dans de certaines pratiques extérieures, déterminées et publiques, enjointes aux pénitens pour un temps fixe, et en particulier pendant que les fideles étoient assemblés pour la célébration des Saints Mysteres. Or ce changement tel quel de discipline, est-il si important, est-il fondé en raison, a-t-il contribué à augmenter la corruption des mœurs dans les siècles suivans ? C'est ce qu'il conviendra d'examiner. Suivons pas à pas M. Fleury, il nous sera ensuite permis de prononcer sur cette question. Si nous l'écoutons, nous le verrons s'abandonner à des gémissemens, à des plaintes ameres sur la disgrâce des temps qui sont privés de l'avantage inestimable des pénitences canoniques. » Ah ! les beaux jours de l'Eglise sont passés, s'écrie-t-il Les pénitences étoient en vigueur à la fin du onzieme siecle... » et loin que quelqu'un s'en plaignît, comme » si elles étoient excessives, on trouvoit à » redire à certains nouveaux Canons sans autorité, qui en avoient diminué notablement » la rigueur. . . . » *. Sa douleur l'emporte ; il n'est plus maître de lui-même, et il se livre à des critiques et des censures qu'on est étrangement surpris de voir sortir de la plume de quelqu'un qui se donne pour Catholique.

» En même temps , dit-il, s'introduisit l'usage de donner l'absolution aussitôt après la Confession et la satisfaction imposée et acceptée ; ce qui ne se pratiquoit point dans l'antiquité. On se fonde sur ce qu'on ne doit pas refuser l'absolution extérieure à celui qui l'a déjà reçue de Dieu par la contrition » *. Il continue à blâmer et à combattre ce changement , et peu après il ajoute : » Il est vrai que la multitude des Indulgences , et la facilité de les gagner étoit un grand obstacle au zèle des Confesseurs les plus éclairés Il étoit difficile de persuader des jeûnes et des disciplines à un pécheur qui pouvoit les racheter par une légère aumône, ou la visite d'une église » *. En poursuivant du même ton, il déclame sur la manière actuelle d'administrer la Pénitence, sur la doctrine des Scholastiques , les exercices des Moines , l'usage des Confesseurs , et spécialement les Croisades , et les Indulgences aux quelles il attribue le relâchement de la Morale Chrétienne et la perversion des mœurs. Luther , dans ses premiers écarts , ne tenoit pas d'autre langage.

140. Pour faire sentir à M. Fleury jusqu'à quel point il s'égare, il me suffit d'assurer que depuis treize cens ans dans l'Eglise Grecque , et depuis au moins douze cens ans dans l'Eglise Latine, on a retenu généralement l'usage présent d'administrer la Pénitence , et de prémettre ordinairement l'absolution aux

œuvres satisfactoires. Or prétendre en cela accuser l'Eglise, dit M. Tournely, *Temeritatis est audaciae non ferendae, cujus soli haeretici hostes infensi, rei esse possunt* *. J'ajouterai une autorité d'un plus grand poids, c'est celle de S. Augustin. Voici ses paroles : *Si quid Universa per Orbem frequentat Ecclesia, quin ita faciendum sit disputare, intolerantissimae insaniae est* *. Mais ce qui est encore plus décisif pour un vrai Catholique, c'est que cette proposition : *Poenitentes non sunt absolvendi, nisi peractâ prius poenitentia eis injunctâ*, a été condamnée par le Pape Sixte IV. ; que ce sentiment à été de même condamné par Alexandre VIII. et Clément XI. M. Fleury auroit besoin de se rappeler ce que l'Esprit Saint nous dit en mille endroits : *Impietas impii non nocebit ei in quâcumque die conversus fuerit ab impietate sua*. Le sentiment de l'Eglise nous est exprimé par S. Léon en ces paroles : *Misericordiae Dei nec mensuras possumus ponere, nec tempora definire, apud quem nullas patitur moras vera conversio* *.

141. L'assistance promise par Jésus-Christ à son Eglise, n'est pas renfermée dans les six premiers siècles. Le Fils de Dieu l'a assurée qu'il seroit avec elle, jusqu'à la consommation des siècles ; qu'il la dirigeroit dans le choix des moyens les plus propres à procurer la gloire de Dieu, et le salut éternel de ses fideles : or la discipline extérieure est précisément un des moyens les plus généraux et les

plus sensibles, pour conduire à cette double fin. Il est donc du devoir de tout Catholique de regarder en tout temps, comme la meilleure Discipline, celle qui est admise et préférée par l'Eglise, selon la variété des temps et l'exigence des circonstances. Nous ne saurions rappeler plus à propos les paroles mémorables de S. Augustin : *Quae sunt contra Fidem et bonos mores, Ecclesia non approbat, nec tacet, nec facit* *. Que penser maintenant de la hardiesse avec la quelle M. Fleury s'élève contre les plus saintes pratiques garanties par toute l'autorité de l'Eglise? On a beau s'étudier à se cacher et à se déguiser; quand on se livre habituellement à son humeur et à ses préjugés, tôt ou tard on s'oublie, on laisse tomber le masque, et l'on se montre tel qu'on est.

142. Notre Auteur nous a un peu retardés dans notre marche; nous voici enfin arrivés au fond de la question. Nous avons fixé, en commençant, d'une manière succincte et précise, l'idée qu'on devoit se former des Pénitences Canoniques; et le lecteur ne sauroit être trop attentif à ne pas la perdre de vue, pour ne pas s'exposer à des méprises qui répandroient la confusion dans les détails où nous allons entrer. Il est bien facile de recueillir sur douze siècles et plus où l'on a pratiqué de telles pénitences, un nombre prodigieux de Canons pénitenciaux, très-variés, extrêmement différens entr'eux, pour le temps, pour

la qualité des péchés ; canons de divers âges, de diverse autorité, d'une origine fort différente, souvent obscure et incertaine. Il sera aisé de tirer d'un tel mélange, une pénitence canonique, assignée à presque tous les péchés ; ce qui a entraîné bien des savans dans l'erreur. Mais aurons-nous par cette voie une connoissance assurée de la Discipline constante et universelle de l'Eglise ? Si, selon le sentiment des Peres, et en particulier de S. Augustin, on ne doit regarder comme faisant partie de la Discipline ecclésiastique, que les choses, *quae consuetudine Universae Ecclesiae roboratae sunt* *, pourrons-nous nous flatter de retrouver la Discipline de l'Eglise, sur-tout celle des premiers siècles, dans un recueil de Canons tirés de divers Auteurs, de divers conciles particuliers, et de divers temps, divers entr'eux, et la plupart d'une date fort basse et douteuse ? Pour fixer d'une manière juste et solide, la Discipline de l'Eglise Universelle, pour un temps déterminé, par exemple, pour le quatrième siècle, il faudroit la chercher dans des Canons, tous de ce temps, tous conformes, et reçus de toutes les églises. Mais c'est ce qu'on tenteroit vainement ; et pourtant, c'est là le point décisif. Car enfin une lettre canonique de quelque Evêque, des Canons de quelque concile particulier peuvent bien nous faire connoître la discipline de quelque église, mais non celle de l'Eglise Universelle. Or il y a une différence du tout au tout, de l'une à l'autre ; et celle-ci mérite bien d'autres égards que celle-là.

143. Pour s'assurer de la Discipline générale de l'Eglise, dans les premiers siècles, qui sont ceux aux quels M. Fleury en appelle de préférence, le moyen le plus naturel et le plus certain seroit de consulter les premiers Conciles Œcuméniques : mais ces mêmes Conciles ne nous présentent aucunes lumières à cet égard. Je trouve dans le Concile de Chalcédoine plusieurs Canons qui infligent des peines pour différens délits, contre les Simoniaques, contre les Clercs qui trafiquent, contre les vagabonds et séditeux, les Clercs qui conspirent contre leur Evêque, &c. J'y trouve des peines ecclésiastiques d'anathême, de déposition, de suspension ; mais dans tous les Canons de ce Concile Général, il n'est fait aucune mention de la *Pénitence Canonique*. Je lis dans le Concile Œcuménique d'Ephèse, des Canons de discipline contre les auteurs de Nestorius : mais pour les pénitences canoniques, on y garde par-tout un profond silence. Il n'en est pas non plus parlé, dans le premier Concile Général de C. P. quoiqu'on y prescrive de recevoir les hérétiques qui reviennent à l'Eglise ; ce qui mérite d'être bien remarqué. Le Concile de Sardique fit beaucoup de Canons de discipline, et ne dit pas un mot des pénitences canoniques.

144. Le premier Concile de Nicée est l'unique parmi les Conciles Généraux qui ait fait trois Canons pénitenciaux, mais qui n'assujétissent à la pénitence publique, que ceux

qui étoient tombés dans l'idolatrie. Or si l'Eglise Catholique avoit une discipline constante pour assujétir certains péchés, outre l'idolatrie, à la pénitence publique, seroit-il possible que dans tous les Conciles Généraux, elle n'en eût fait aucune mention; qu'elle n'eût jamais prescrit aucune regle pour ce sujet, en des temps où plusieurs églises particulieres se voyoient dans l'incertitude, pour la conduite qu'elles avoient à tenir sur ce point, touchant le quel il s'élevoit tant de questions dans les conciles provinciaux? Comment pourroit-il se faire que, dans tous les Conciles Généraux où l'on inflige des peines à un si grand nombre de péchés divers, on n'en trouvât aucune de relative à la pénitence canonique? Le P. Morin et autres qui ont traité sàvamment cette matiere *, sont obligés d'avouer et démontrent même positivement, que pendant le cours des trois premiers siècles de l'Eglise, on n'a nullement été dans l'usage d'assujétir les pécheurs à la pénitence publique, avec ces stations que nous commençons à voir prescrites dans le quatrième siècle et les siècles suivans. Quant aux temps Apostoliques nous montrerons avant de finir, qu'on n'y voyoit rien de semblable à ce qui s'est pratiqué en ce genre quelques siècles après. Lorsque ces pénitences eurent été mises en usage, elles furent différentes selon les circonstances; dans tous les Canons pénitenciaux, on s'en remet à la volonté des Evêques pour en abrégier la durée, en proportion

des marques d'amendement que donnoient les pénitens. Et ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que nous trouvons à la vérité une infinité de Canons qui déterminent les années de la pénitence canonique : mais en douze siècles, on ne trouve pas un seul monument, par lequel il conste qu'il y ait eu un seul pénitent qui ait terminé le temps ainsi fixé.

145. Dans le bas âge, l'usage et la multiplication de ces pénitences furent portés à une sorte d'excès. Quelques Evêques et même quelques conciles particuliers allèrent jusqu'à vouloir qu'on refusât l'absolution à certains pécheurs même à l'article de la mort. Ils ignoroient que le premier Concile de Nicée, avoit condamné une rigueur si outrée ; et le Concile de Trente ne veut absolument pas qu'il y ait aucune réserve pour le moment de la mort * ; ce qui, ajoute-t il, *in Ecclesiâ Dei semper custoditum fuit*. Paroles remarquables, et très-propres à nous montrer que l'usage de quelque église particulière, ne suffit pas pour nous faire connoître la pratique de l'Eglise Universelle. On a imprudemment recueilli certains Canons du bas âge, pour donner une idée de la Discipline ecclésiastique sur les pénitences. Je serois curieux de savoir ce qu'en pensent les personnes sensées et éclairées. Un de ces Canons prescrit dix ans de pénitence à celui qui tue un Prêtre *armis contra se irruentem*. Un second impose la pénitence à celui qui en tue un autre sans le vouloir, *volens ...* * :

Dans de pareilles loix, on ne reconnoît en aucune maniere la Discipline universelle de l'Eglise, rien de ce qui se pratiquoit dans les premiers siecles. Nous rappellerons à ce sujet, cette pensée de S. Augustin: *Usque adeo peccatum voluntarium est malum, ut nullo modo sit peccatum, si non sit voluntarium* *.

146. Ce qu'il y a de bien assuré, et que personne ne sauroit raisonnablement révoquer en doute, c'est que les péchés occultes n'ont jamais été assujétis à la pénitence canonique par une loi universelle de l'Eglise. Par péchés occultes on doit entendre ceux dont on n'a pas une connoissance authentique et légale; nous tirerons bientôt de là une conséquence propre à adoucir les regrets de M. Fleury, et à faire cesser ses gémissemens sur le relâchement de la discipline, quant aux pénitences. Notre Auteur observe lui-même que le Pape S. Innocent I. dit que l'Eglise ne punit point les péchés occultes: *Non habent luentia peccata vindictam* *. S. Optat de Mileve s'excuse de n'avoir pas soumis à la pénitence publique un homicide, en disant que personne ne l'avoit accusé, et *procedere accusatore silente non licuit* *peccatum erat damnare eum quem nemo est ausus arguere* *. S. Paulin s'exprime très-clairement sur ce point *. S. Ambroise se régloit sur ce même principe *. On a aussi, dans plusieurs endroits, le témoignage de S. Augustin *. On a celui de S. Césaire d'Arles &c*.

Qui ne voit d'ailleurs les graves inconvéniens qu'il y auroit à obliger quelqu'un à manifester lui-même ses propres délits, en présence de toute l'Eglise ? Les canons imposent des pénitences différentes suivant la qualité des péchés ; et l'on voit à quelles conséquences auroit conduit en ce cas une pareille conduite. On a répondu vainement qu'il se mêloit parmi les pénitens publics, des personnes qui par un pur esprit de dévotion se soumettoient aux mêmes peines satisfactoires ; ce qui pouvoit mettre à couvert les vrais coupables. On n'a pas fait attention à la différente conduite que l'église tenoit envers ces deux sortes de pénitens. Les pénitens purement volontaires avoient la liberté de pratiquer, d'interrompre, de laisser, quand ils jugeoient à propos, les Stations canoniques, tantôt de se placer parmi les auditeurs, et tantôt de se joindre aux fideles. Rien de tout cela n'étoit permis à ceux qui étoient assujétis à la pénitence par les canons. Les premiers pouvoient communiquer avec les fideles ; les seconds ne le pouvoient en aucune maniere. L'église recevoit les offrandes et les aumônes de ceux-là ; elle rejettoit celles des derniers. Comme l'on voit la manifestation du pécheur occulte étoit inévitable, chose la plus monstrueuse qu'on puisse imaginer dans une législation quelconque. Combien une pareille idée est éloignée de l'esprit de S. Cyprien qui dit : *Cor scrutari et mentem percipere non possumus ;*

*de his judicat occultorum scrutator et cognitor **.
Ainsi la raison, les faits et l'autorité nous prouvent invinciblement que la Discipline de l'Eglise de Dieu n'a jamais imposé de pénitence publique pour des péchés occultes.

147. Ils est donc hors de doute que les seuls pécheurs publics étoient assujétis à la pénitence canonique. Mais tous les pécheurs publics y étoient-ils soumis ? Sur ce que nous avons dit plus haut, il semble qu'on pourroit s'appuyer spécialement de l'autorité du premier Concile de Nicée, pour assurer que la pénitence canonique, en rigueur ne regardoit que les apostats publics de la Religion Chrétienne. Mais quand il s'agit d'établir des principes qui doivent tirer à conséquence contre M. Fleury, je n'ai garde d'adopter un sentiment, au quel on pourroit opposer quelque objection plausible. Je conviendrai donc avec le commun des savans les plus éclairés, que l'ont peut dire que l'Eglise a soumis à la pénitence publique, non seulement les apostats, mais encore les homicides et les adulteres ; ce qui forme les trois especes de péchés qu'on appelle *canoniques*. Dans le vrai, cette opinion est étayée de bien solides fondemens.

148. Mais que les autres pécheurs, bien que publics, aient jamais été compris par l'Eglise, dans les pénitences canoniques, spécialement dans les premiers siècles, sur lesquels M. Fleury prétend se fonder, c'est ce qu'on n'a jamais montré, et qu'on ne mon-

trera jamais. L'opinion que nous combattons ici a encore moins de partisans que celle des péchés occultes; toutes les deux du reste sont également fausses et également mal fondées.

M. Tournély s'exprime ainsi sur ce sujet :

Neque veteres scriptores qui tertio saeculo floruerunt, neque concilia quae initio quarti saeculi celebrata sunt, alia peccata, praeter tria gravissima, idololatriam, homicidium et adulterium publicae paenitentiae addicunt *.

Nous pouvons encore citer l'autorité de S. Cyprien en plusieurs endroits *, des conciles d'Elvire, de Néocésarée, de Laodicée, de Toledé, de S.

An 314 Grégoire de Nysse, de Tertullien, de S. Augustin fréquemment, de S. Léon, des Canons Apostoliques où l'on trouve la Discipline des quatre premiers siècles *. Il résulte manifestement de ce que nous avons dit, que la Discipline de l'Eglise des premiers siècles, que M. Fleury regrette si fort pour les avantages inestimables de la pénitence canonique, y a soumis uniquement les apostats, les homicides et les adulteres. Il ne faut point perdre de vue que nous ne parlons pas ici des siècles du bas âge, dans les quels nous convenons que les pénitences canoniques s'étendirent à plusieurs autres especes de péchés.

149. Rappelons nous à présent tant de choses précieuses qu'a mis en avant M. Fleury, et les desirs enflammés qu'il a manifestés en tant d'endroits pour le retour de la discipline des premiers temps sur ce point. Figu-

rons nous un moment que le monde entier adopte les sentimens de notre auteur ; que touché de ses lamentations, il se résout à régler sa conduite sur sa façon de penser. Or sus , que l'on conduise les péritens aux stations canoniques , dans les vestibules de nos églises ; qu'on y mène les idolâtres , qu'on recherche les homicides notoires, les adulteres publics. Quant à ceux qui sont tombés dans l'idolatrie, je ne sais s'il sera aisé de les trouver. Pour ce qui est des homicides , nous ne sommes plus dans les temps barbares où ils rachetoient leurs crimes avec de l'argent , et par d'autres voies qui leur fournissoient des moyens pour éluder les loix. La sagesse des Magistrats leur impose une peine bien plus grave que celle de la pénitence canonique , à la quelle il est de toute impossibilité de les soumettre. Et que dirons-nous des adulteres publics ? De quelle maniere constatera-t-on leurs délits au point de pouvoir les assujétir à la pénitence canonique ? Car il ne s'agit de rien moins que d'une conviction légale.

150. Mais fermons un moment les yeux sur toutes ces considérations , qui , comme l'on voit , sont du plus grand poids , et absolument décisives. Entrons un instant dans la pensée de M. Fleury ; faisons revivre les Canons de la pénitence primitive ; rassemblons les idolâtres publics , les homicides impunis , et les adulteres manifestes. Imaginons qu'ils sont mis en pénitence par l'Eglise, après avoir

bouleversé, pour y parvenir, toute la discipline de nos jours. A un spectacle aussi étrange et aussi risible, il n'est personne qui ne s'écriât avec indignation : C'étoit bien la peine que M. Fleury et ses partisans fissent des discours si véhémens, apportassent tant de raisons apparentes, formassent des plaintes si ameres, fissent tant de bruit pour nous procurer une scene aussi ridicule. Voilà à quoi se réduit tout le désavantage de la discipline actuelle à cet égard, sur celle des premiers siècles. Tant il est vrai que quand on a la hardiesse de censurer *quod Universa per Orbem frequentat Ecclesia*, on peut bien faire des sophismes spécieux, propres à séduire les petits esprits et les lecteurs superficiels, mais on ne sauroit manquer de donner dans des écarts désavoués de la raison, comme de la Religion.

DES MOEURS DES DIFFÉRENS SIECLES.

151. Un autre point principal qui figure d'une maniere bien marquée dans l'histoire de notre auteur, c'est l'afféctation de gémir à tout moment sur la décadence et la conduite de l'Eglise, sur le relâchement de la Discipline et de la Morale &c. Il a en cela pour précurseurs les Protestans, qui n'ont pas manqué de déprimer les usages, les moeurs de

l'Eglise présente , et d'exalter dans les termes les plus pompeux , ceux de l'Eglise passée. Ces novateurs avoient le plus grand intérêt à combler d'éloges l'ancienne Eglise , qui ne pouvoit plus leur nuire , pour avilir l'Eglise actuelle , qu'ils voyoient armée pour les condamner. M. Fleury à chaque pas s'abandonne à des déclamations larmoyantes sur les mœurs des temps modernes. Je ne veux pas disconvenir que les derniers temps ne nous offrent de grands désordres , ni que les premiers siècles du Christianisme n'aient à cet égard quelque avantage sur les nôtres : mais je suis bien éloigné de croire, quoiqu'en pense notre historien , que le changement de discipline , spécialement quant à la pénitence canonique , ait été la cause de la dissolution des mœurs de nos jours. Si l'usage des pénitences canoniques étoit un moyen assuré pour remédier à cette corruption générale , il s'en suivroit , contre la foi de toutes les histoires , que les siècles du moyen âge auroient été les plus purs et les plus irréprochables en ce point ; puisque ce fut dans ce temps-là qu'on multiplia si fort les canons pénitenciaux , qu'on peut dire qu'il n'y avoit aucun péché extérieur , qui n'y fût compris. Quelques uns s'aviserent ensuite d'opiner que le nombre des années de pénitence , devoit être dans une exacte proportion avec le nombre des péchés ; c'est M. Fleury qui en fait l'observation *. D'où il résulteroit que quelqu'un

pouvoit se trouver condamné à quelques milliers d'années de pénitence. Or ce sont ces faux docteurs, qui furent, à mon avis, les vrais destructeurs des pénitences canoniques, sans qu'il soit besoin que M. Fleury s'en prenne aux Scholastiques. Une expérience constante nous apprend que si l'on veut qu'une loi ne s'observe plus, il suffit d'en rendre l'exécution excessivement difficile. Mais pour trancher la question par un fait décisif, cette quantité énorme de pénitences canoniques, fut en vigueur jusqu'au douzième siècle; M. Fleury lui-même le démontre *. Avec tout cela les mauvais Chrétiens, dans ce siècle et dans les trois ou quatre précédens, ont certainement été en plus grand nombre que dans tout autre temps de l'Eglise. Donc la suppression des pénitences canoniques n'a pas introduit le désordre dans les mœurs.

152. Quant aux fideles des premiers temps, on ne peut se dissimuler, qu'ils eurent de grands avantages pour être meilleurs que nous, quoique les pénitences canoniques ne fussent pas alors en usage. Après l'Ascension de notre Divin Maître, nous voyons un nombre choisi de Thaumaturges, qui pleins de l'Esprit Saint se disposent avec une ferveur extraordinaire, à la prédication de l'Evangile. Ce fut alors que se vérifia ce que Jesus-Christ avoit prédit, que ses disciples feroient des prodiges encore plus grands que ceux qu'il avoit opérés lui-même; les démons furent chassés *, les maladies de

toutes les sortes guéries; la mort même obéit à leur voix. Les prophéties, les visions, le don des langues, et les autres miracles les plus surprenans se perpétuerent dans l'Eglise pendant deux siècles entiers, au point qu'ils paroissent comme un effet ordinaire de l'imposition des mains dans la Confirmation. S. Irénée qui vivoit encore au commencement du troisieme siècle, montre la fausseté de la secte des Valentiniens, en disant qu'elle n'avoit pas le don des miracles comme l'Eglise Catholique; le saint martyr s'exprime ainsi :
 » Ils n'ont pas le pouvoir de rendre la vue
 » aux aveugles, l'ouïe aux sourds, de chas-
 » ser tous les démons. Ils n'ont pas la vertu
 » de rendre la santé aux infirmes, aux boi-
 » teux, aux paralytiques loin de ressu-
 » sciter les morts, comme il arrive souvent
 » parmi les Catholiques. Nous avons vu des
 » morts rendus à la vie, et vivre ensuite
 » plusieurs années au milieu de nous »*. Cette multitude de prodiges étoit assurément bien propre à entretenir la vivacité de la Foi des fideles; et cette Foi unie avec la charité devoit en faire des Chrétiens parfaits. La Religion une fois suffisamment établie, des miracles aussi fréquens devinrent moins nécessaires, comme l'observe S. Augustin.

153. Un autre avantage qu'eurent sur nous les premiers fideles, ce furent les persécutions*. On en compte dix principales, dans les seuls trois premiers siècles. Lorsque le Seigneur

se complaisoit d'écouter les gémissemens de son peuple, et de lui rendre la paix, les membres dispersés se réunissoient sous leur Pasteur. Vous auriez vu une Eglise en quelque sorte toute nouvelle, toute belle aux yeux de Dieu. Un autre effet que produisoient les persécutions, et qu'on ne sauroit assez apprécier, c'est qu'elles ranimoient et excitoient la charité fraternelle parmi les fideles. Qui ne sait combien le sentiment de nos propres maux, dispose le cœur en faveur de ceux qui les éprouvent comme nous? Enfin nous ajouterons avec S. Justin *, que les persécutions sont une faux tranchante propre à détruire toutes les attaches aux choses de la terre. Or qui ne s'attendra à trouver dans l'Eglise de ces temps, un nombre de Chrétiens qui n'étoient plus des hommes, mais des Séraphins élevés au dessus des foiblesses de la nature? Mais ces mêmes temps jusqu'à quel point furent ils exempts des desordres et des scandales qui déshonorent les derniers siècles?

154. Pour l'édification des foibles, il est essentiel de commencer par observer qu'à l'Eglise de Jesus-Christ a toujours appartenu et appartient invariablement le caractère de *Sainte*; mais que cette sainteté, qui est propre et particuliere à l'Eglise Catholique, et qui consiste spécialement dans la sainteté de ses dogmes et de sa morale, dans la sainteté de ceux qui la fonderent, dans un certain nombre de ceux qui la professent, dans la gloire

des miracles opérés pour la confirmer ; qu'une telle sainteté de l'Eglise , ne résulte pas de la sainteté de tous ceux qui la composent. C'est une vieille querelle des hérétiques , qui étoit déjà familière aux Manichéens , aux Lucifériens , aux Donatistes , de reprocher à l'Eglise des désordres de mœurs quelle désapprouve et qu'elle condamne dans ses enfans. Les Protestans ont eu la petitesse d'imiter ces anciens hérétiques : et les uns et les autres ont en cela servi de modele aux incrédules de nos jours. L'Eglise militante de Jesus-Christ est un filet qui contient toute sorte de poissons ; et selon la pensée de S. Augustin , quand on dit que l'Eglise est sans tache et sans ride , cela ne doit pas s'entendre du temps présent , mais de celui où elle aura été élevée dans la gloire*. Ainsi se sont toujours expliqués les Saints Peres , et les Auteurs même sacrés.

Après une pareille observation , nous ne craignons pas de dire que , là où il s'agit des mœurs , ce seroit être bien peu versé dans les antiquités ecclésiastiques que de s'attendre à ne point trouver de désordres dans ces premiers temps. S. Paul nous apprend que les fideles de Corinthe opéroient des prodiges étonnans ; cependant l'Apôtre leur écrit ainsi : » J'ai entendu , mes freres , qu'il y a des » discordes parmi vous Puisqu'il y a » des jalousies et des disputes parmi vous , » n'est-il pas vrai que vous êtes charnels et » que vous marchez dans les voies de l'hom-

» me ? » Il les reprend de ce qu'ils se glorifioient des dons célestes, et des miracles qu'ils opéroient, jusqu'à en prendre occasion de faire moins de cas des Apôtres de Jesus-Christ. Il les blâme de ce qu'ils portent des causes civiles au tribunal des gentils ; de ce que dans les repas des églises, les uns sont ivres, et les autres souffrent de la faim. Il ajoute : Je crains d'avoir à gémir *super multos ex his qui peccaverunt, et non egerunt poenitentiam super immunditiâ et fornicatione et impudiciâ quam egerunt* *.

155. Il n'est pas douteux que les prodiges et les miracles ne fussent aussi communs parmi les Galates que dans les autres églises ; étoient-ils tous pour cela remplis de l'esprit de Jesus-Christ ? Ecoutez comment leur parle S. Paul : *O ! insensati Galatae, quis vos fascinavit non obedire veritati ? ... stulti estis, ut cum spiritu coeperitis, nunc carne consumimini. Nunc autem cum cognoveritis Deum ..., quomodo convertimini iterum ad infirmam ? Currebatis bene, quis vos impedivit non obedire ?* Le même Apôtre promet aux fideles de Philippe, de leur envoyer Timothée, n'en ayant point d'autre qui fût animé d'une sincère charité Il ajoute : *Omnes enim quae sua sunt quaeque, non quae Jesu Christi ... Multi enim ambulanti, quos saepe dicebam vobis, nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi. Quorum finis interitus, quorum Deus venter est* *. S. Paul fut obligé de laisser Timo-

thée à Ephese , pour s'opposer à des doctrines contraires à l'Evangile ; il lui écrit en ces termes : Vous savez , ô Timothée, *quod aversi sunt a me omnes qui sunt in Asia* *. S. Jean dans une de ses lettres dit : *Multi seductores exierunt in mundum, qui non confitentur Jesum Christum venisse in carnem* *. S. Jacques, dans sa Lettre Catholique s'exprime ainsi : *Unde bella et lites in vobis ? nonne hinc ex concupiscentiis vestris ? occiditis et zelatis litigatis et belligeratis adulteri , nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei* * ? Rien de plus connu que les reproches de S. Jean, dans son Apocalypse, aux Eglises d'Asie *.

156. Quant au second siècle, sur le quel il nous reste très-peu de monumens, nous n'avons pas des motifs de croire que les désordres aient été moindres qu'au siècle des Apôtres. Si nous lisons la première lettre du Pape S. Clément, écrite vers l'an 100 de l'Ere Chrétienne, nous voyons que ceux de Corinthe, par un esprit d'ambition et d'envie de dominer, avoient chassé les Evêques et les Prêtres que les Apôtres et leurs Successeurs y avoient établis *. L'Eglise de Sinope nous offre dans Marcien, après l'an 141, un Prêtre excommunié pour une fornication publique, qui se joint à l'hérésiarque Cerdon, et qui devint ensuite lui-même chef d'hérésie *. De l'Eglise d'Ephese, nous trouvons dans Eusebe, que Montan, Florian, Blastus y répandirent des hérésies honteuses *. On peut voir dans S.

Irénée qui fleurit vers la fin de ce second siècle, ce qu'il dit des Valentiniens, des Ménandriens, des Simonien, des Nicolaïtes, des Marcionites, et autres Hérétiques qui professoient des erreurs abominables et monstrueuses*. Tatien chef des Encratites eut pour disciple le célèbre Théodotien*; on vit dans un même siècle Aquila et Symmaque; le premier chassé de l'Eglise Chrétienne, se fit Juif; le second changea quatre fois de religion. Théodoret parle des erreurs de Cérinthe et d'Ebion contre la divinité de Jesus-Christ*; elles furent adoptées par Théodote de Bysance.

157. Les abus des agapes, ou des repas pris dans les églises, qui étoient si fort enracinés dans les siècles suivans, avoient déjà lieu sur la fin du second siècle. Ils méritèrent d'être proscrits par le concile de Laodicée, par S. Ambroise, S. Augustin*. Les ennemis de la Religion Chrétienne lui faisoient un crime de la multitude des hérétiques qui dominoient en ces temps-là; tels que les Encratiques, les Docites, les Cajanistes, les Valentiniens, les Marcionites, les Basilidiens, les Frigiens, les Eutichistes, les Offiens, les Simonien*.

158. Un désordre des plus honteux de ce siècle étoient les Jeux Lupercales, rites institués par les gentils; dont le Cardinal Lambertini dit: *Nudi homines concursabant caprinis pellibus foeminarum ventres verberantes**. L'Eglise ne réussit à extirper ces jeux infames qu'au cinquième siècle, que le Pape S. Gelase en

fit une défense rigoureuse à tous les Chrétiens.
 » Vous m'objecterez, dit le S. Pontife, que
 » dès le commencement du Christianisme, on
 » a souffert les Lupercals : on a aussi toléré
 » pour quelque-temps les sacrifices ; s'en suit-il
 » de là qu'on ne dût pas les abolir dans la
 » suite ? Je satisferai à ma conscience ; je ne
 » doute pas que mes prédécesseurs n'en aient
 » fait autant : mais ils n'ont pas été écoutés *.

159. L'abus de la fabrique des idoles avoit toujours été hautement condamné : mais il n'avoit pas encore été réformé dans l'Eglise, sur la fin de ce siècle. Tertullien parloit ainsi à ce sujet : *Totâ die ad hanc partem zelus Fidei peroravit ingemens, Christianos ab idolis ad Ecclesiam venire ; de adversariâ officinâ ad domum Dei ; attollere ad Deum Patrem manus matres idolorum* *. Voilà ce que les Saints Peres, et les Souverains Pontifes nous ont transmis sur les moeurs du second siècle. Ceux qui souhaiteront de plus amples informations, peuvent lire les ouvrages de Tertullien, *Des Prescriptions, des Spectacles, et sur les parures des femmes, mal bien invétéré, de cultu foeminarum* *. On ne tariroit pas aisément sur ce ce sujet.

160. Si nous voulions entrer dans le détail de ce qui regarde les moeurs du troisieme siècle, il s'offriroit à nous une si ample matière qu'elle pourroit remplir un volume. Bornons nous à donner un coup d'œil rapide à la florissante église d'Afrique. La cruelle per-

sécution de Dece paroissoit plutôt ralentie que cessée, lorsque S. Cyprien écrivit sa cinquième lettre à son Clergé. En parlant des Confesseurs mêmes, qui avec les cicatrices récentes des tourmens qu'ils avoient enduré pour la Foi, venoient de sortir de l'horreur des cachots : *Doleo*, disoit-il, *quando audio quosdam improbè et insolenter discurrere, et ad ineptias, vel ad discordias vacare; Christi membra, et jam Christum confessa, per concubitus illicitos inquinari, nec a Diaconis aut Presbyteris regi posse **. Et leur écrivant à eux-mêmes sa sixième lettre : *Cum quanto nominis vestri pudore delinquitur, quando aliquis temulentus et lascivius demoratur; alius.... inflari aliquos et timere.... Cognovimus non deesse, qui Dei templa post confessionem sanctificata, et illustrata membra, turpi et infami concubitu suo plus maculent.... Illorum scandalo in aliorum ruinas exempla nascuntur: contentiones quoque et emulationes &c. **. Avec quelle énergie et quelle liberté, le même S. Cyprien ne parle-t-il pas, dans son livre adressé aux vierges sacrées. *Ecclesiastici germinis, illustrior portio gregis Christi.... quibus dum hominibus placere gestiunt, Deum offendunt.... Tu te sumptuosius comas, et per publicum notabiliter incedas; oculos in te juventutis illicias; suspiria adolescentium post te trahas, concupiscendi libidinem nutrias.... Oculos circumducto nigrore fucare, et genas mendacio ruboris inficere, et adulterinis coloribus crinem, et expugnare om-*

nem oris et capitis veritatem. . . . Quasdam non pudet nubentibus interesse, et in illâ lascivientium libertate sermonum, colloquia incesta miscere; observari et esse praesentes inter verba turpia et remulenta convivia, quibus. . . . Quid verò quoddam promiscua balnea adeunt.* Abus que nous voyons ensuite continué, comme on le lit dans S. Epiphane : *Quae libidinem curiosis pudori et pudicitiae corpora dicata prostituunt...**. Nous omettons ce qui suit. S. Cyprien conclut ainsi : *Sic ergo frequenter Ecclesia virgines suas plangit; sic ad infames earum, ac detestabiles fabulas ingemiscit, . . . sic dum ornari cultius, dum liberius evagari virgines volunt, esse virgines desinunt, non mariti, sed Christi adulterae; quam fuerant praemiis ingentibus virgines destinatae, tam magna supplicia pro amissâ virginitate sensurae.*

Ce qui ne causera pas moins d'étonnement, nous voyons dans Tertullien que cette folle manie d'orner son corps étoit portée par les hommes mêmes, *voluntate placendi foeminis*, à un excès déshonorant. Il les reprend de ce qu'ils s'étudioient à, *Barbam acrius cadere, intervellere, circumdare capillum, disponere, etiam colorare canitiem, primam quamque subducere totius corporis lanuginem, pigmento quoque muliebri distinguere, caetera pulveris cujusdam asperitudine laevigare, tum speculum omni occasione consulere, anxie inspicere** Que fait de plus le Ganymede le plus recherché de nos jours ? M. Fleury après cela a

ne grace de venir nous dire que dans les temps anciens, les Chrétiens étoient exempts des péchés publics ! Je n'ai pas épuisé cette triste matière. Je pourrois parler en particulier de la lettre de S. Cyprien à Pomponius, *De Virginibus* * : mais il est plus convenable que je la passe sous silence, en laissant la liberté à qui voudra, et à qui croira pouvoir le faire sans danger, de s'en procurer la lecture.

161. Le même Saint donnant une idée générale de l'état de l'église de Carthage, avant l'an 250, s'exprime ainsi : » Chacun s'appli-
 » quant à accroître son patrimoine, et avec
 » une cupidité insatiable, ils étoient tout oc-
 » cupés à augmenter leurs possessions. Une
 » piété solide ne se voyoit pas parmi les Pré-
 » tres ; on ne retrouvoit plus l'esprit de cha-
 » rité dans les oeuvres, plus de règle dans
 » les mœurs. On remarquoit dans les femmes
 » une beauté artificielle, les yeux et les che-
 » veux peints. On usoit de fraudes pour en
 » imposer aux simples. On trompoit ses fre-
 » res par des promesses perfides. On osoit
 » contracter des mariages avec les infideles, et
 » prostituer à des gentils les membres de Je-
 » sus-Christ. Non seulement on juroit témé-
 » rairement, mais on se parjuroit. On mépri-
 » soit avec une hauteur orgueilleuse les Supé-
 » rieurs. On se maudissoit soi-même avec une
 » bouche envenimée ; la discorde faisoit naître
 » des haines obstinées. Beaucoup d'Evêques
 » avilissant leur divin ministère se faisoient

» administrateurs de choses temporelles ; lais-
 » sant leur siege , abandonnant leur peuple ,
 » ils s'en alloient en vagabonds, dans des pro-
 » vines étrangères, chercher à faire des pro-
 » fits par le commerce ; et tandis que les fide-
 » les étoient exposés aux rigueurs de la faim,
 » dans leurs églises , ils s'attachoient à ramas-
 » ser de grandes sommes d'argent , à s'empa-
 » rer des biens-fonds à force d'artifices, à mul-
 » tiplier leurs richesses par la voie de l'usure * .

162. S. Cyprien parle ensuite de la foule des Chrétiens qui volontairement s'étoit offerte d'elle-même à sacrifier aux idoles ; en parlant de la persécution de Dece, il se plaint qu'une très-grande partie de son troupeau , et une portion du Clergé ont apostasié. Il s'exprime ailleurs de la maniere suivante : *Ad prima statim verba minantis inimici , maximum fratrum numerum Fidem suam prodidisse Non expectaverunt saltem ut interrogati negarent , ut ascenderent apprehensi. Ante aciem multi victi... ultro ad forum currere &c. ** Et il ajoute : *Dissimulanda , Fratres dilectissimi, veritas non est , nec vulneris nostri materia et causa reticenda ** ; et cependant, il s'étoit à peine écoulé trente ans depuis la mort de Tertullien , sous le quel les églises d'Afrique avoient été purifiées par la persécution de Sévere.

Dans le Livre , *des Spectacles* de Tertullien , ou qui du moins est sans aucun doute très-ancien , et exprime bien certainement les sentimens de ce Pere , on lit ce qui suit : » La

discipline ecclésiastique est tellement affoiblie ;
 » et le relâchement va tellement en empirant ,
 » que les vices eux-mêmes , non seulement
 » trouvent une excuse , mais qu'ils sont mê-
 » me autorisés. Des fideles n'ont pas honte
 » d'appuyer par les Saintes Ecritures les vaines
 » superstitions des gentils , et de s'en servir
 » pour justifier l'idolatrie. *Per meretricum
 nuda corpora , per publicam libidinem , per vul-
 garem lasciviam , per communem omnium con-
 sumeliam ausus Sanctum in lupanar du-
 cere , si potuisset , qui festinans ad spectaculum ,
 dimissus à Dominico , et adhuc gerens secum ,
 ut assolet , Eucharistiam , inter corpora obscœna
 meretricum , Christi sanctum corpus infidelis iste
 circumtulit , plus damnationis meritis de itinere
 quàm de spectaculi voluptate ** Dans un au-
 tre ouvrage que quelques uns attribuent à S.
 Cyprien , on lit ces paroles : *Temulentia aded
 communis est Africae nostrae , ut propemodum
 non habeatur pro crimine **. On ne s'étonnera pas ,
 et l'on ne pourra qu'être édifié que je me sois
 abstenu de traduire en François , les peintures
 dangereuses que j'ai été obligé de tracer.

163. Il est bien assuré que du vivant de ce
 S. Martyr , la coutume de différer le baptême
 jusqu'à l'âge le plus avancé , et même jusqu'à
 la fin de la vie , étoit déjà en vigueur ; nous
 voyons que cet usage avoit lieu dans les sie-
 cles suivans *. Quelques modernes ont voulu
 le justifier , en l'attribuant à un profond res-
 pect pour ce Sacrement , Mais la Sainte Eu-

charistie est un Sacrement certainement encore plus vénérable ; et les fideles de ces mêmes temps la recevoient tous les jours. Du reste les Ss. Peres et les Conciles condamnoient un tel abus *. Et pour conclure, je citerai le sentiment de Benoît XIV. : *Non aliud ferè spectabans plerique ex iis qui baptisari differebant, quàm ut interea peccandi libertatem non amitterent* *. Ce sentiment est d'autant plus plausible, que tant qu'on étoit cathécumene, on n'étoit pas soumis aux pratiques laborieuses de la pénitence canonique.

164. Je ne m'étendrai pas d'avantage sur le troisieme siecle et sur les églises d'Afrique ; j'entrerois vainement dans de plus grands détails en faveur de ceux à qui ce que j'ai dit, paroîtroit insuffisant. Du reste j'ai choisi de préférence l'Afrique parmi toutes les provinces de l'Eglise Chrétienne, parce que, si les maximes de M. Fleury étoient vraies, les fideles devoient y être moins imparfaits que par-tout ailleurs. Aucune église ne nous présente dans aucun temps des conciles aussi fréquens ; elle nous offre des élections canoniques des ministres sacrés selon le goût de notre auteur, des délais à recevoir ceux qui étoient tombés ; une attention particuliere à veiller sur la juridiction ecclésiastique des conciles provinciaux et des Evêques.

165. Si quelqu'un étoit curieux de se procurer des instructions sur les autres parties du monde catholique de ces temps, il peut en

trouver un essai dans l'Homélie X. sur la Genese d'Origene , dans la XII. sur l'Exode, et la XIII. sur Ezéchiel *. Il pourroit ajouter le commencement du huitieme livre de l'histoire d'Eusebe * .

166. Quant au quatrieme siecle et les suivans , il est inutile d'en parler puisque tout le monde convient que les choses allerent ensuite en empirant. La seule histoire de l'Arianisme, et les homélies de S. Jean Chrysostome pourroient saisir d'effroi. Du reste dans ces temps mêmes l'Eglise renfermoit dans son sein un grand nombre de Chrétiens fervens et parfaits , qui répondirent fidèlement aux dons célestes de la grace , et surent mettre à profit les mérites de Jesus-Christ. *Les mœurs des premiers Chrétiens* par M. Fleury et par le Pere Mamachi suffisent pour en faire foi ; les lettres de S. Ignace martyr , celles de S. Polycarpe , les apologies de Tertullien, d'Anathégoras , de S. Justin , la fameuse lettre de Pline , et autres précieux monumens de la véritable antiquité , nous attestent que les divines maximes de l'Evangile furent toujours mises en pratique par un grand nombre de Chrétiens.

167. Mais les Hérétiques modernes sont-ils fondés à dire avec un air de triomphe , que l'Eglise du dernier âge est privée de ces avantages ? Les Actes des Saints des Bollandistes renferment cinquante gros volumes *in folio* ; il suffit d'ouvrir un tome au hasard , pour y

trouver des centaines de personnes, même des siècles inférieurs, qui se sont élevées à une sainteté éminente, et qui sont devenues célèbres par l'éclat de leurs miracles. La force et le courage pour souffrir les tourmens et la mort pour l'amour de Jesus-Christ, les Chrétiens ne les ont-ils pas montrés dans tous les temps, et dans toutes les occasions ? Et pour dire quelque chose de plus précis, qu'on lise l'Histoire de l'église du Japon, dans les Peres Crasset et Charlevoix *, et l'on verra que les Chrétiens de ces derniers temps, ont renouvelé tout l'héroïsme des trois premiers siècles, au milieu des tourmens les plus horribles dont la cruauté avoit échappé aux Empereurs Romains. Que si nous étions dans le cas de donner aujourd'hui notre sang et notre vie pour la Foi de nos Peres, manqueroit-il des ames fidelles qui seroient disposées à en faire le sacrifice ? Ce qui vient de se passer sous nos yeux, fournit une réponse des plus consolantes, et des plus glorieuses pour l'Eglise de nos jours.

168. Le Pape Benoit XIV. * cite avec les plus grands éloges, une belle pensée du Pere Ribéira, qui vient parfaitement à notre sujet: *Si quis putat in magnâ hominum multitudine, mortificationem et humilitatem et pacem, concordiamque animorum conservari posse diu, id putat quod neque in hanc diem usque factum est, neque fiet. Quid est, inquit Salomon, quod fuit? ipsum quod futurum est. Quid est quod factum est? ipsum quod faciendum est. Pauci qui per-*

*fecti essent, aut qui ex animo ad perfectionem properarent, omni tempore inventi sunt Senex est jam mundus, non mutabit mores, opinor Quod pretiosum est, rarum semper fuit; et stultorum infinitus est numerus **. Nous ajouterons avec S. Augustin, *Merito, ait Seneca, omnes odit qui malos odit **.

169. Dans la vérité, toute la suite de l'Histoire nous annonce, de la manière la plus éloquente, que depuis le péché d'Adam, les hommes ont toujours été quant au fond, les mêmes. Qu'on parcoure les Mémoires de tous les siècles; qu'on examine les monumens sacrés et profanes de tous les temps, on trouvera que les désordres des mœurs ont toujours dominé. On remarquera seulement que les différens vices ont été assujétis à la mode, au ton des temps divers; que tel péché a été plus ou moins commun, dans tel pays, dans telle nation, dans telles circonstances. On peut observer en plusieurs endroits des ouvrages de M. Fleury, qu'il ne s'est certainement pas occupé à étudier les divers rapports des personnes, des climats, des temps, des courumens. Dans tout ce qu'il a écrit, et spécialement dans ses Institutions Canoniques, on le voit constamment dominé par le préjugé absurde, que tout ce qui est ancien est bon, et qu'il n'y a rien de bon de tout ce qui est nouveau. Sans les prostrations canoniques, on ne peut, selon lui, réparer le scandale donné par le péché. On ne peut instruire un procès

en règle sans les conciles provinciaux, sans les anciennes formules. On ne peut pratiquer la mortification chrétienne, si l'on ne dine après les vêpres. Les Moines ne peuvent être exemplaires, s'ils ne s'appliquent à des travaux manuels jusqu'à la nuit. Il ne fait pas attention, que la Foi est toujours la même; mais que la discipline varie, et doit nécessairement varier souvent; et que celle que l'Eglise approuve, est évidemment la meilleure aux yeux de ceux qui savent en respecter l'autorité. Concluons par la pensée d'un ancien Sage: *Vitio malignitatis humanae, vetera semper in laude, praesentia in fastidio sunt* *.

DE L'AUTORITÉ PERSONNELLE DU PAPE.

170. Les Souverains Pontifes ont été dans l'usage de ne traiter aucune affaire importante de l'Eglise, sans consulter leur propre Clergé, ou un Concile composé des Evêques d'Italie appelés pour cela. Un si sage règlement se retrouve aujourd'hui dans les assemblées des Cardinaux qui représentent le Clergé de Rome; elles ont toujours donné un certain caractère extérieur de maturité aux délibérations du Pape, et peuvent être regardées comme un de ces moyens humains que la prudence suggère à celui-même qui compte sur une assistance particulière de l'Esprit Saint. Nous voyons quelque chose de semblable dans les sages gouver-

nemens des Princes de la terre, dans les quels ceux qui sont revêtus d'une autorité indépendante et souveraine, ne veulent rien résoudre sur des matieres importantes, sans prendre l'avis de leur Conseil, et des Magistrats les plus éclairés de leur Cour. Mais peut-on soupçonner quelque ombre de mystere dans une pratique aussi prudente? Il paroît que M. Fleury veut y en appercevoir beaucoup. Si le Pape écrit quelque lettre, dans les premiers siecles, où l'on voit quelque acte remarquable de jurisdiction dans une église éloignée; lorsqu'il n'a pas pu la supprimer, ou l'affoiblir par une traduction infidelle, il s'étudie au moins, quand il le peut, à avertir avec soin le lecteur, que cette lettre est le résultat d'un concile, qu'elle est écrite dans un concile &c. Lorsqu'il arrive que quelque église éloignée implore l'autorité du Souverain Pontife, s'il y apperçoit quelque terme de pluralité, voilà que notre historien s'empresse de remarquer que cette lettre n'est pas écrite au Pape seul, mais encore à d'autres qui forment le Concile Romain. En lisant avec attention son histoire, on trouvera très-fréquemment des observations pareilles. Nous avons vu la supercherie indigne dont il a usé, au sujet de la lettre de S. Jean Chrysostome au Pape S. Innocent. Pour moi je ne saurois revenir de mon étonnement, en voyant M. Fleury acharné si obstinément et si constamment à faire remarquer ces termes de pluralité, qui dans le fond ne signifient absolument

rien de ce que notre Auteur veut leur faire signifier, tels que ceux de S. Chrysostome, de M. Bossuet écrivant au Souverain Pontife. Seroit-il possible qu'il se fût mis dans l'esprit, de brouiller tellement les idées, que l'on vînt à douter si l'autorité qu'on implore ou qu'on exerce dans de telles lettres, doit s'attribuer au Pape, ou au Concile ? Une prétention aussi absurde seroit seule capable de le déshonorer. Si le Concile de Rome avoit jamais eu la pensée de vouloir partager l'autorité du Chef de l'Eglise, on pourroit lui appliquer les paroles de Tertullien : Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Qui vous a envoyé ? De qui tenez-vous le droit que vous prétendez avoir de prononcer ? Jesus-Christ, à Césarée de Philippe, vous a-t-il donné un tel pouvoir ? Quel est le Pape qui s'est dépouillé de son caractère pour vous en revêtir, ou pour le partager avec vous ? Quel est le Concile Œcuménique qui vous a chargé de commander aux églises particulières ?

171. Il étoit réservé à M.^{rs} Launoy, Dupin et Fleury de mettre en avant un paradoxe si étrange, qu'il pourroit étonner dans Luther et Calvin, s'ils avoient eu assez peu d'esprit pour l'insérer dans leurs ouvrages. Je demanderois volontiers à M. Fleury, si un Monarque qui puise des lumières dans son Conseil, entend lui céder une portion de sa Souveraineté ; si en usant de termes de pluralité dans ses Edits, il annonce qu'il n'a pas

été seul, lorsqu'il a parlé en maître; si ceux qui s'adressent à un Roi, par la voie de ses ministres, croient que ces subalternes ont en propre une partie de son autorité Le Concile, ou pour parler plus exactement, le Conseil du Pape, n'a jamais eu l'idée de s'arroger le droit de faire des loix, ou de porter des jugemens définitifs. En 465, le Synode de Rome, au sujet d'un abus criant, ne crut pas avoir le pouvoir d'y remédier; il se borna à donner au Pape S. Hilaire ce conseil remarquable : *Auctoritate vestra resistite huic rei, per Apostolatam vestrum . . . Ordinatio Apostolica illibata servetur* *. M. Fleury n'a eu garde d'insérer ces paroles, dans son histoire où il parle de ce Synode; elles étoient trop contraires à ses vues. Mais le principal motif qui l'a engagé à les supprimer, pourroit bien être, qu'en vertu de sa logique chérie, les termes de pluralité qu'on y voit, prouveroient qu'il y avoit alors plusieurs Papes Hilaires. Il n'avoit ici aucun moyen de tergiverser, et il étoit forcé de reconnoître que ces paroles étoient adressées au Pape et à nul autre. Il a senti le piège; il a été assez avisé pour s'épargner un pareil ridicule. Il ne lui en a coûté qu'une omission infidelle; il n'est pas novice en ce genre.

172. Finissons par un trait d'ignorance dont on aura de la peine à croire notre historien capable. Il dit sans hésiter, dans ses Institutions Canoniques, que les décrets des Con-

grégations Romaines, n'ont pas force de loi, parce qu'elles sont composées d'hommes qui n'ont point de juridiction. C'est bien mal connoître la nature de ces Congrégations; elles ont une juridiction très-réelle qu'elles tiennent du Pape. Pour en être assuré, il suffit de ne pas ignorer les premiers principes, les bulles qui les établissent, la manière dont elles procèdent : *Coram Sanctissimo; ex audientiâ; relatione factâ* &c. Il n'y a pas de doute sur ce point. Quand le sentiment des tribunaux séculiers est adopté par le Législateur, et qu'il est sanctionné, M. Fleury dira-t-il qu'il n'a pas force de loi ?

DE LA DISTINCTION DU PAPE ET DU SAINT SIEGE.

173. La question dont nous allons nous occuper, a beaucoup d'analogie avec celle que nous venons de traiter. La célèbre distinction du Pape, et du S. Siege, si l'on veut y regarder de près, se réduit à savoir si l'autorité du Pape est toute concentrée dans sa propre personne, ou si elle n'a de force, qu'autant qu'il prononce et qu'il agit de concert avec son Clergé ou son Concile. Le fameux appel de Guillaume Duplessis sous Philippe le bel, An 1303 est terminé par cette clause : *Jure, honore et statu Sanctae Sedis Apostolicae; in omnibus semper salvis* *. Cette formule a été imitée par des esprits dyscoles, qui frappés des censures

du Chef de l'Eglise, ont vomi contre lui mille injures grossières, en ajoutant : sauf pourtant l'honneur et le respect du S. Siege. C'est ainsi que les hommes sont ingénieux à se fabriquer des Supérieurs, ou morts, ou inactifs, ou intelligibles.

Lorsque les Peres de l'Eglise nous assurent qu'il faut être uni de communion et de croyance avec le Pape, chacun comprend tout de suite le sens de ces paroles dont la clarté ne peut laisser lieu à aucune sorte de doute. Mais les partisans de la distinction du Pape et du S. Siege, tiennent un langage où l'on ne sauroit rien comprendre, et où ils ne comprennent certainement rien eux-mêmes. Ils ne nous disent nulle part ce qu'ils entendent par le S. Siege ; ils ne nous expliquent point quand est-ce que le S. Siege parle, qu'il enseigne, qu'il condamne, qu'il intime des ordres, sans ou avec la participation du Pape, et avec une autorité supérieure à la sienne. Que les lecteurs s'efforcent de se former une idée claire et raisonnable de ce Tribunal qu'on se garde bien de définir, et qui est en effet indéfinissable. On parviendrait à se faire comprendre, si l'on disoit sans détour que le Pape n'a d'autorité qu'autant qu'il agit conjointement à son Clergé ; c'est le sens que nous avons attaché à cette fameuse distinction ; et si c'est véritablement là ce qu'on prétend dire, nous n'avons rien à ajouter aux réflexions que nous avons faites, dans l'article précédent. Mais

nous presserions inutilement nos adversaires ; de s'expliquer ; ils s'obstinent à s'en tenir à ces paroles vagues : Le Pape et le S. Siege ; le S. Siege et le Pape. Une petite parodie de leur langage en fera sentir toute l'absurdité et tout le ridicule.

174. Quelle idée vous formeriez-vous de quelqu'un qui raisonneroit ainsi : le Roi a donné une déclaration, un édit pour établir une nouvelle loi : mais j'en appelle du Roi à son Trône, à sa couronne, à son sceptre, à l'autorité royale. J'appelle de son pouvoir personnel à la puissance législative. On m'oppose vainement qu'il n'y a point d'autre autorité que la sienne ; je prétends qu'il y a une distinction à mettre entre le Roi et le Siege qu'il occupe. On aura beau se récrier ; on ne parviendra jamais à faire sentir le défaut du parallele des deux manieres de raisonner ; elles sont aussi vuides de sens l'une que l'autre. Les Catholiques diront toujours au Pape, comme S. Pierre Damien à Alexandre II. *Vos Apostolica Sedes, vos Romana estis Ecclesia* *. Qui sait si M. Fleury ne voudroit pas trouver, dans ces termes de pluralité, un nouveau sujet de triomphe ? Il y trouvera tout au plus qu'il y avoit plusieurs Papes Alexandres II.

175. On demandera peut-être quel rapport cet article peut avoir avec l'histoire de M. Fleury. Au sujet de la lettre de S. Jean Chrysostome au Pape S. Innocent, nous avons relevé une supercherie de M. Fleury, qui ten-

doit à accréditer la distinction du Pape et du S. Siege ; nous avons promis de revenir sur un point d'une aussi grande conséquence , et nous venons d'acquitter notre promesse.

DE L'INFALLIBILITÉ DU PAPE.

176. **Le Pape** est-il infallible ? Le Pape ne l'est-il pas ? C'est une question absolument étrangere au but que je me suis proposé. Je dois ne pas oublier que j'ai annoncé à mes lecteurs des *Réflexions* sur l'histoire ecclésiastique de M. l'Abbé Fleury ; et c'est une loi pour moi de m'interdire tout ce qui n'est pas relatif à cet objet. Pour ne point sortir de mon plan , je me bornerai donc à tracer un tableau fidelle de la maniere dont on pensoit dans les premiers siècles de l'Eglise sur l'infallibilité du Pape, et de la maniere dont M. Fleury a rendu dans son histoire , les sentimens de ces temps reculés , à cet égard. Comme notre Auteur ne tarit point sur les éloges pompeux qu'il fait de la sainteté et de la pureté de la doctrine de ces siècles fortunés , il ne trouvera pas mauvais que je les choisse de préférence , pour apprécier le degré d'exactitude avec lequel il nous rend les pensées de l'antiquité.

Le lecteur seroit sans doute curieux de savoir quels sont mes propres principes sur une question qui est débattue avec tant de chaleur , et sur la quelle les avis sont si opposés : mais cette forte opposition d'opinions me

fait juger que je commettrai une souveraine imprudence, si je me laissois pénétrer; je serois infailliblement assuré de mécontenter l'un des deux partis, qui ne manqueroit pas de me regarder comme un homme prévenu dont les préjugés et la partialité ne permettent pas qu'on se donne la peine de l'entendre. Je reviens à observer que ma manière de penser n'a rien de commun avec l'objet dont je dois m'occuper uniquement, savoir avec les réflexions que j'ai annoncées sur l'histoire ecclésiastique de M. Fleury. Ce que je puis promettre solennellement, sur les loix sacrées de l'honneur, c'est que dans la discussion où je vais entrer, je me ferai un devoir rigoureux de ne pas me départir un instant de cette indifférence, soit réelle, soit méthodique, qui peut seule me laisser la liberté de n'écouter que la voix de la justice et de la vérité.

177. C'est une chose également belle et rare, dans les disputes, de savoir au juste de quoi il s'agit; et les différens littéraires et religieux ne s'éternisent souvent que par des malentendus. Il n'est peut-être pas de matière où il soit plus essentiel de définir exactement l'état de la question, que celle dont nous allons nous occuper. J'ai vécu longues années, dans divers pays partagés sur ce point; et j'ai eu occasion de me convaincre de quelle importance il est de se former une idée claire et précise de ce qu'entendent par le mot d'*Infalibilité du Pape*, ceux qui en sont les parti-

sans. J'ai eu de fréquens entretiens avec ceux d'entr'eux qui jouissoient de la considération la mieux méritée ; et je crois pouvoir m'assurer de rendre fidèlement leur façon de penser. Tout ce qu'il y a parmi eux d'hommes les plus éclairés et les plus savans dans la Polémique, et le Droit Canon, reconnoissent hautement qu'il y a une différence immense entre un sentiment particulier du Souverain Pontife, et une décision solennelle, en matiere de Dogme et de Morale, proposée dans des Lettres Décrétales, et dirigée à l'Eglise Universelle, comme une vérité de Foi, que l'on est obligé de croire ; ce qu'ils appellent, parler *ex cathedra*. Il n'est personne parmi eux, qui pense que le Pape, par là même qu'il est élevé à la dignité de Vicaire de Jesus-Christ, perde sa qualité d'homme qui l'assujétit à des préjugés, de fausses façons de voir, à des méprises, des écarts, au danger de méconnoître la vérité ; en un mot que dans ses idées personnelles, son rang lui assure l'assistance divine, au point de lui donner à cet égard, un caractère d'infalibilité. Et c'est ce que l'on ne doit jamais perdre de vue, dans les discussions où nous allons nous engager.

An 171 178. M. Fleury parvenu au second siecle de son histoire, s'est essayé à répandre des nuages sur la sûreté des décisions du Souverain Pontife. Il a cru en trouver l'occasion dans les écrits de Tertullien ; voici comment il s'exprime : » Les Hérétiques avoient obtenu du

» Pape, des lettres par les quelles voulant
 » rendre la paix aux églises d'Asie et de Phry-
 » gie, ils reconnoissoit les prophéties de Mon-
 » tan. Mais Praxeas qui avoit quitté sa secte,
 » lui fit connoître ses erreurs; et l'ayant mieux
 » informé, l'obligea à révoquer les lettres de
 » paix qu'il leur avoit déjà envoyées » *. Il
 cite à la marge Tertullien, dans le quel on
 lit les paroles suivantes: *Praxeas tum Roma-
 num Episcopum agnoscentem jam prophetias
 Montani, et ex eâ cognitione pacem ecclesiis
 Asiae et Phrygiae inferentem, coëgit et litteras
 pacis revocare &c.* *. Mais si M. Fleury n'avoit
 pas cherché à en imposer à ses lecteurs, il se
 seroit fait un devoir de les avertir que lors-
 que Tertullien parloit ainsi, il avoit déjà em-
 brassé la secte des Montanistes. Dès ce temps
 là les hérétiques étoient fort empressés à ap-
 puyer leurs erreurs du suffrage du Souverain
 Pontife. Dans le cas que les Montanistes eus-
 sent inventé une pareille anecdote, ils n'au-
 roient fait qu'imiter divers sectaires de ce sie-
 cle qui ambitionnoient de se procurer la com-
 munion du S. Siege. C'est là le caractere con-
 stant de l'hérésie; la mauvaise foi des Nova-
 teurs de nos temps, nous en fournit une nou-
 velle preuve. Quand même on supposeroit as-
 sez de probité et de sincérité à Tertullien,
 malgré son apostasie, pour n'avoir pas voulu
 fabriquer une pareille imposture, on seroit
 toujours autorisé à penser qu'il a pu être sur-
 pris et induit en erreur par les autres disciples

de Montan. Du reste que Tertullien fût déjà Montaniste lui-même, lorsqu'il parloit ainsi, outre que la chose est assurée d'ailleurs, on peut le conclure de sa maniere de s'exprimer. Ces paroles, *ex eâ cognitione*, l'indiquent manifestement. Si Tertullien avoit encore été Catholique, il auroit dit : *ex eâ praejudicatâ opinione*, et non, *ex eâ cognitione* ; et c'est à quoi M. Fleury auroit dû faire attention, en supposant même, qu'il n'eût pas connu d'ailleurs la défection de cet homme célèbre. Mais quand on a un intérêt à voir les choses sous un certain jour, on n'y regarde pas de si près. Du reste ce n'est pas là le seul tort de M. Fleury. Si l'on examine attentivement le passage de Tertullien, on voit qu'il se réduit à dire que le Pape reconnoissant enfin les prophéties de Montan, s'étoit décidé en conséquence à donner la paix aux églises d'Asie et de Phrygie ; et M. Fleury lui fait dire que le Pape avoit accordé des lettres par lesquelles il reconnoissoit les prophéties de Montan ; ce qui assurément est bien différent. Une pareille infidélité n'est pas le simple effet d'une distraction passagere ; on ne peut s'empêcher d'y reconnoître de la mauvaise foi. La surprise au reste faite au Pape Eleuthere n'a rien qui doive étonner. Les Evêques des Gaules lui avoient écrit en faveur des Montanistes, de même que les Martyrs des Eglises de Lyon dont les lettres lui furent portées en personne par S. Irénée. Malgré tout cela le Pape s'abstint de dé-

clarer qu'il reconnoissoit pour vraies les prophéties en question ; il se borne dans les lettres de paix dont parle Tertullien , à imposer silence sur les disputes qui avoient lieu à ce sujet * . Ceux qui sont versés dans la Polémique et le Droit Canon , les Ultramontains comme les autres , comme nous avons dit , mettent une très-grande différence entre un sentiment particulier du Souverain Pontife , et une décision en fait de Dogme ou de Morale , dirigée à l'Eglise Universelle , avec les formalités ordinaires. On va dire que je m'annonce en débutant pour un homme vendu à l'esprit de partialité : mais je puis assurer qu'il n'en est rien , et que si je mets quelque énergie dans mes expressions , c'est la perfidie soutenue de M. Fleury qui m'engage à charger de temps en temps les couleurs de mon pinceau.

179. Le Pape Zosime régnoit au commencement du cinquieme siecle. Après la condamnation des Pélagiens, il écrivit aux Evêques d'Afrique une lettre dont nous allons donner l'extrait :
 » La tradition des Peres a donné une si grande
 » autorité au Siege Apostolique , qu'il n'y a
 » eu personne qui osât former des difficultés
 » contre ses jugemens , *ut de ejus judicio di-*
 » *sceptare nullus auderet* * ; et que cela s'est
 » toujours observé dans les Canons et les au-
 » tres réglemens. Les fondemens de ce
 » Siege sont tels qu'ils n'ont jamais été ébran-
 » lés par aucun mouvement. L'Eglise Romaine
 » ne tient sa solidité des loix humaines, comme

» des loix divines. Nous sommes à la tête
 » de cette Eglise; et notre dignité nous don-
 » ne une si grande autorité, que personne ne
 » peut réformer nos jugemens, *ut nullus pos-*
» sit de nostrâ retractare sententiâ »*. Assuré-
 ment de pareilles assertions ne pouvoient être
 goûtées de M. Fleury; elles étoient trop dia-
 métralement opposées à ses principes. Il auroit
 eu bien envie de pouvoir dire que c'est le Pape
 Zosime qui parle ainsi, et qu'on ne doit pas
 se mettre en peine de ce qu'il dit dans sa
 propre cause; il n'a pas osé franchir le pas.
 Il a fait réflexion que le Pape s'exprimoit de
 la sorte à la face du monde entier; que ce
 qu'il disoit, il le donnoit comme un fait ga-
 ranti par une constante tradition, sans rencon-
 trer aucun obstacle, sans faire naître des dou-
 tes, sans exciter des oppositions, quelque ja-
 lous que les hommes aient toujours été de l'é-
 lévation des autres; qu'il parloit à des pas-
 teurs qui pouvoient être intéressés à le con-
 tredire; et qu'enfin la lettre du Pape n'a ja-
 mais été blâmée ni combattue dans tous les
 siècles postérieurs. Ces observations que
 nous avons déjà placées ailleurs, et qu'il
 est bon de rappeler de temps en temps, ont
 arrêté M. Fleury, qui certainement auroit
 parlé bien haut, s'il avoit cru pouvoir le faire
 avec sûreté. Mais enfin, quel parti prendra-t-il?
 car il donne dans son histoire, un extrait de
 la lettre du Pape Zosime. Le voici: il se con-
 tente de dire que le Pape écrivit aux Evêques

d'Afrique, et à toutes les églises du monde ; et que tous les Evêques Catholiques y souscrivirent, suivant l'ordre qu'il en avoit donné, Ce qui, comme l'on voit, donne le plus grand poids à ce que nous avons rapporté, et que M. Fleury a eu grand soin d'omettre en entier *. Ce grand poids lui a paru bien au dessus de sa force et de sa sincérité : mais s'il avoit été plus adroit et plus prévoyant, il n'auroit pas manqué de supprimer aussi ce suffrage, et cette souscription de tous les Evêques du monde. Une réticence, une infidélité de plus étoit une bien petite affaire pour lui ; et il y avoit le plus grand intérêt ; car enfin il devoit s'attendre que tôt ou tard il se trouveroit quelqu'un à qui son aveu donneroit envie de lire la lettre du Pape Zosime.

180. Nous voyons quatre ans après le Pape Boniface I. écrivant à Ruffus de Thessalonique et aux Evêques d'Illyrie, tenir absolument le même langage que le Pape Zosime ; voici ses paroles : *De nostro non esse judicio retractandum. Numquam enim licuit de eo rursus quod semel statutum est ab Apostolicâ Sede tractari** ; et dans une autre lettre : *Nemo unquam Apostolico culmini, de cujus judicio non licet retractari, manus obvias audacter intulit ; nemo in hoc rebellis extitit, nisi qui de se voluit judicari**. Les Evêques d'Illyrie à qui il écrivoit, étoient ses contradicteurs actuels, et ils étoient Grecs. M. Fleury à qui ces deux passages ne plaisoient pas plus que celui du

Pape Zosime, les supprime tout uniment dans le rapport qu'il fait des lettres du Pape Boniface *. J'avoue que cette façon de se tirer d'embarras est fort expéditive : mais est-elle bien compatible avec les principes de la droiture, de la probité et de l'honneur ?

181. Dans une lettre synodale de 47 Evêques de France, écrite au Pape S. Léon, en réponse à une lettre décrétale dogmatique contre Eutychès, l'endroit qui semble le plus remarquable, est précisément celui que M. Fleury a passé sous silence * dans l'extrait qu'il a donné de la Synodale ; le voici : *Quæ Apostolatus vestri scripta, ita ut Symbolum Fidei, quisquis redemptionis Sacramenta non negligit, tabulis cordis adscripsit, et tenaci, quo ad confundendos Haereticos paratior sit, memoria commendavit* *. Un si beau témoignage de la vénération que les Evêques de France avoient, au cinquième siècle, pour les décisions du Pape S. Léon, devoit nécessairement disparaître sous la plume de M. Fleury. Et comment peut-on mériter quelque confiance, quand on montre une antipathie invincible pour tout ce qui paroît concourir à inspirer du respect pour l'autorité du Chef de l'Eglise ?

182. M. Fleury rapporte la XIV. lettre du Pape An 496 S. Gelase, mais il a soin d'omettre les paroles suivantes qui s'y trouvent : *Sanctum Petrum qui Romae requiescit, Romanae Sedi istud praestitisse, ut a portis inferi numquam pro Domini promissione vincatur* *. C'est ainsi qu'écri-

voit S. Gelase dans le cinquieme siecle : mais comme M. Fleury prétend qu'on ne parla de l'Infallibilité du Pape dans les Ecoles qu'après le X. V. siecle , il ne pouvoit faire mention d'un témoignage qui l'établissoit plus de neuf-cens ans auparavant.

183 Nous nous occuperons un peu longuement d'un des monumens les plus importans et les plus respectables des premiers siecles , qui mérite à bien juste titre une place distinguée dans l'Histoire de l'Eglise. C'est M. Fleury lui-même qui nous en fournit l'occasion , et qui nous donne un juste motif de nous y arrêter. Ce fut au commencement du sixieme siecle que se fit la réunion de l'Eglise de C An 513 P. avec Rome , dont elle étoit séparée depuis 34 ans , par le schisme d'Acace. L'Empereur Justin donna avis de son élévation au Pape Hormisdas , le priant de concourir aux desirs de Jean de C. P. et des autres Evêques pour la réunion , et d'envoyer des Evêques capables de la procurer. Le Pape envoya des Légats à C. P. et les chargea d'une instruction ; il leur ordonna de recevoir à leur communion les Evêques qui souscriroient le Formulaire dont ils étoient porteurs. Ce Formulaire mérite la plus grande attention ; et avant d'aller plus loin , nous jugeons qu'il est nécessaire de le mettre sous les yeux du lecteur.

Prima salus est, rectae Fidei regulam custodire, et a Patrum traditione nullatenus deviare; quia non potest Domini nostri Jesu Christi

praefermitti sententia : Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam. Haec quae dicta sunt , rerum probantur effectibus ; quia in Sede Apostolicâ inviolabilis semper custoditur Religio. De hac igitur fide non cadere cupientes , et Patrum sequentes in omnibus constituta , anathematisamus &c. Quapropter sequentes in omnibus Sedem Apostolicam , et praedicamus omnia quae ab ipsâ decreta sunt ; et propterea spero in unâ communionem vobiscum quam Apostolica Sedes praedicat , me futurum ; in quâ est integra Religionis et perfecta soliditas ; promittentes in sequenti tempore , sequestratos à communionem Ecclesiae Catholicae , id est , in omnibus non consentientes Sedi Apostolicae , eorum nomine inter sacra non recitanda esse mysteria Huic verò professioni subscripsi meâ manu , et direxi per scripta , tibi Hormisdæ Sancto , et Beatissimo Fratri et Papae Magnae Romae * .

184. M. Bossuet s'exprime ainsi , au sujet de ce Formulaire : *Formulam in totâ Ecclesiâ Catholicâ comprobata , ecclesiasque omnes sub-signatâ formulâ professas Sedis Apostolicae et Ecclesiae Romanae fidem integrâ et perfectâ soliditate constare , ac ne unquam deficiat , certâ Domini pollicitatione firmatam*. En parlant de la doctrine de cette formule de Foi , il la qualifie ainsi : *Ubique diffusae , omnibus saeculis propagatae , ab Œcumenico Concilio consecratae* ; il finit par ces mots : *Quis respiciat Christianus* * ? M. de Fenelon ne s'exprime pas

avec moins de force. Il dit qu'il se traite dans ce Formulaire, des promesses de Dieu faites à S. Pierre, qui se vérifient journellement par les effets; parce que dans le Siege Apostolique la Religion Catholique se conserve toujours inviolable; que cette Eglise est toujours vierge; que Pierre parlera toujours dans sa Chaire; que la Foi Romaine est la Foi de l'Eglise *. Voilà des suffrages bien propres à inspirer de la vénération pour le Formulaire envoyé par le Pape Hormisdas. Les Légats étant arrivés à C. P. les Evêques ne tarderent pas d'être assemblés; les Légats dirent: Le Pape Hormisdas ne nous a pas ordonné de venir à la dispute: mais il nous a remis un Formulaire reçu de tous les Evêques qui ont voulu se réconcilier avec le S. Siege; ordonnez qu'on en fasse la lecture. Le Formulaire fut lu et souscrit par les Evêques d'Orient. L'Empereur envoya des lettres sur cette réunion dans toutes les Provinces. Le Pape ayant reçu ces heureuses nouvelles, écrivit aux Evêques d'Espagne; il leur envoya la copie du Formulaire de réunion, afin qu'ils sussent à quelle condition ils devoient admettre à leur communion les Orientaux. Dans toute cette affaire, on ne voit pas un seul Evêque, un seul Abbé qui ait réclamé contre le contenu du Formulaire.

185. Mais ce qui lui donne une autorité encore plus grande, c'est l'admission qu'en a fait un Concile Général, selon le témoignage de M. Bossuet. Il est temps de revenir à M.

Fleury. Voilà une pièce qui est bien cruelle pour un homme qui est éternellement déchaîné contre tout ce qui paroît avoir quelque rapport avantageux à l'autorité du Souverain Pontife. Cependant dans une Histoire Générale de l'Eglise, on ne peut sans indécence dérober aux yeux des lecteurs un Monument aussi intéressant, et aussi essentiel ; on ne sauroit même se dispenser de le rapporter fidèlement avec tous ses détails. M. Fleury a vu tout cela sans doute : mais ce Formulaire étoit pour lui de la mort aux rats ; il ne pouvoit se résoudre à y toucher. Que fera-t-il ? Il rode, il tourne, il flaire son sujet ; il étoit capable de le faire tomber en pamoison. Il se remet, il s'excite, il se dispose à franchir le pas. Il annonce le Formulaire ; il le fait présenter à l'Assemblée ; il n'en dissimule pas la souscription. Il sent que cela ne suffit pas, qu'il faut quelque chose de plus. Enfin il fait un généreux effort dont le fruit merveilleux est la traduction des sept premiers mots du Formulaire : *Le commencement du salut, est de garder la règle de la Foi* *. Ici ses forces l'abandonnent ; son sang se glace ; la plume lui tombe des mains ; tout est dit ; *Parturiens montes, nasceitur ridiculus mus*. Quand on se voit réduit à de pareilles extrémités, par la fausseté des principes qu'on a adoptés, ne devoit-on pas penser à revenir sur ses pas ? M. Fleury étoit et trop aguerri et trop entêté pour faire aisément un quart de conversion.

Mais ce qu'on ne pouvoit espérer de lui, on peut l'attendre avec quelque confiance de plusieurs de ceux qui se sont imprudemment attachés à son char de triomphe, et qui n'ont à se reprocher qu'une malheureuse prévention. Un fond de droiture et de bonne foi leur ouvrira les yeux, et les fera rougir de s'être mis si légèrement à la suite d'un homme, qui pendant trente ans, dans vingt volumes *in 4.^o* a constamment marché sur la même ligne d'artifice, de supercherie et de perfidie.

186. Etienne de Dore, vers l'an 645, An 645 pressé par le Patriarche Sophronius de se rendre à Rome, *ubi orthodoxorum dogmatum fundamenta existunt*, pour se pourvoir contre les Monothélites, présenta au Pape Etienne une supplique où il lui dit que: *Solus meruit Petrus immutabilem fidem **; et que Jesus-Christ donna aux Successeurs Romains de cet Apôtre, un pouvoir sacerdotal sur tous les fideles. M. Fleury ne fait aucune mention de tout cela.

187. Dans toutes les occasions où quelque lettre d'un Souverain Pontife a été lue et reçue dans un Concile Général ou particulier, si on lui a donné de grands éloges, M. Fleury se presse d'avertir que cette lettre a été examinée dans le concile, qu'on y a observé si elle étoit conforme à l'Ecriture, à la Tradition, aux Canons. Rien de plus connu que la Lettre dogmatique du Pape S. Léon contre Eutychès. On sait ce qu'en dit le Con-

cile Général de Chalcédoine, et de quel poids est un pareil témoignage. *Emerserunt*, dirent les Peres, *quae ad Eutychetem pertinent, et super his forma data est à Sanctissimo Archiepiscopo Romanae Urbis; et sequimur eam, et epistolae omnes subscripsimus. Ita omnes dicimus; sufficiunt quae exposita sunt* *. La lettre à peine lue dans la Session publique, sans qu'on voie dans les Actes aucune expression qui insinue qu'elle ait été examinée par le Concile, on y trouve ces paroles remarquables : *Anathema qui non ita credit. Petrus per Leonem ita locutus est* *. Et dans la sixieme Session, ils ajouterent : *Qui non sentit epistolae Sanctissimi Leonis, haereticus est* *. M. Fleury n'a pu s'empêcher de voir que dans tout ce détail, il n'y a rien qui pût l'autoriser à dire qu'avant les acclamations la lettre de S. Léon fut examinée par le Concile, aussi s'abstient-il de l'assurer ici. Mais dans un autre endroit, il remarque que les Evêques de l'Illyrie et de la Palestine firent quelque difficulté sur trois passages; ce qui veut naturellement dire qu'ils souhaitoient les mieux entendre dans leur véritable sens qu'on leur expliqua avec des passages semblables des Peres Grecs. Cependant un peu après, M. Fleury, en parlant d'une Constitution du Pape Vigile, s'exprime ainsi : » Dans cette Constitution le Pape Vigile reconnoît, comme le cinquieme Concile, que » la lettre de S. Léon n'a été approuvée au » Concile de Chalcédoine, qu'après avoir été

» été examinée et trouvée conforme à la Foi
 » des trois Conciles précédens ; et cet aveu ,
 » ajoute-t-il , est plus important dans la bou-
 » che d'un Pape » *.

188. Quant à l'examen de la lettre de S. Léon , on voit par les Actes du Concile de Chalcédoine , qu'il ne fut fait qu'à la fin de la seconde Action. *Dubitantibus Illyricianis et Palaestinis, ut qui dubitabant, docerentur* * ; et non qu'on jugéât indifférent de douter, d'accorder ou de refuser son consentement. M. Fleury n'a eu garde de faire mention de cette clause. Il a de plus interverti l'ordre des faits, mettant les difficultés proposées avant l'approbation de la lettre , et l'approbation de la lettre après les difficultés proposées ; sans doute pour faire entendre qu'elle fut d'abord examinée et ensuite reçue ; tandis que c'est tout le contraire. Les partisans de l'Infallibilité du Pape se plaignent ici du peu de droiture de M. Fleury. Tout ce qui touche à ce point , qui lui tient si fort au coeur , est une terrible épreuve pour sa délicatesse ; que dis-je, délicatesse ? y a-t-il là quelque vestige de probité ?

189. M. Fleury , livre 40 , n. 22 en parlant du sixieme Concile Général , rapporte An 681
 un passage mémorable, au quel il n'a pas cru nécessaire d'ajouter aucun commentaire ; il est si précis , de la maniere dont il le rend, qu'il l'a jugé plus que suffisant pour satisfaire sa haine contre l'autorité du S. Siege ; il est conçu en ces termes dans notre Auteur ; » Nous

» croyons devoir chasser de l'Eglise et ana-
 » thématiser Honorius jadis Pape de l'ancienne
 » Rome, parce que nous avons trouvé dans
 » sa lettre à Sergius, qu'il suit en tout son
 » erreur, et autorise sa doctrine impie » *.
 Devons-nous ici accuser d'ignorance ou de
 mauvaise Foi M. Fleury ? C'est ce que je
 laisse à décider au lecteur, après qu'il aura lu
 les réflexions suivantes. Le Cardinal Bellarmin,
 très-versé, comme l'on sait, dans les matie-
 res des Conciles, dans son Traité du Pontife
 Romain liv. 4 chap. 11 déclare hautement
sine dubio Honorii nomen, inter eos qui da-
mnantur à Sextâ Synodo, insertum esse ab
aemulis Romanae Ecclesiae, et similiter quid-
quid aliud ibi dicitur contra Honorium *. Il se
 fonde sur plusieurs raisons décisives.

190. 1.^o Cette imposture est attestée par
 Anasthase le Bibliothécaire dans son histoire *.
 2.^o C'étoit la coutume presque commune des
 Grecs de corrompre les livres; au point que
 dans le sixieme Concile même, on découvrit
 des altérations faites au cinquieme Concile.
 Les Grecs altérèrent la lettre du Pape Léon
 à Flavien, de son vivant même, comme le
 Pape lui-même l'assure. Ils avoient corrompu
 le Concile de Chalcédoine; et il y a des soup-
 çons qu'ils en avoient fait autant de celui d'E-
 phese. Mais ce qui rend sur-tout incontestable
 l'altération du sixieme Concile, pour ce
 qui regarde Honorius, c'est la lettre du Pape
 Agathon à l'Empereur, qui fut lue dans ce

même Concile, et tellement applaudie, que les Peres dirent que c'étoit moins Agathon qui avoit parlé, que S. Pierre par Agathon. Nous en avons déjà fait mention, au numéro 19, page 22; il sera bon d'en prendre une nouvelle lecture. Or cette lettre détruit absolument ce que M. Fleury rapporte d'Honorius. Car elle déclare que la Foi n'a jamais manqué dans le Siege de Pierre, qu'elle ne peut y manquer; que le Souverain Pontife ne peut rien décréter contre la Foi; que tous les prédécesseurs d'Agathon (parmi les quels étoit Honorius) ont toujours résisté aux hérésies. Enfin après avoir parlé des hérétiques Monothélites, elle finit ainsi: *Eximenda ac summi conatibus liberanda est Sancta Dei Ecclesia de talium doctorum erroribus, ut Evangelicam atque Apostolicam Fidei rectitudinem, quae fundata est supra firmam petram hujus Beati Petri Apostolorum Principis Ecclesiae, quae ejus gratiâ atque praesidio, ab omni errore illibata permanet, omnis Praesulum numerus, Cleri, ac populorum nobiscum confiteatur ac praedicet* *. Ici il se présente des réflexions toutes plus accablantes pour M. Fleury. Le Pape écrit à un Empereur; sa lettre est applaudie par un Concile Général; il assure de la maniere la plus expresse que les Souverains Pontifes ses prédécesseurs n'ont jamais donné, et n'ont jamais pu donner dans aucune erreur; et notre Auteur travestit cette assertion en prétention d'un étudiant qui est encore assis sur les bancs

de l'école. M. Fleury auteur d'une histoire ecclésiastique n'a-t-il pas dû se rendre familières les fameuses Controverses de Bellarmin? S'il ne l'a pas fait, quelle ignorance! S'il l'a fait, quelle scélératesse! Comment a-t-il pu se roidir à ce point contre le cri de sa conscience?

Notre historien rend ainsi la chute du Pape Libere: » Il approuva la profession de » Foi de Sirmium, c'est-à-dire suivant l'opinion la plus probable, la première, qui » pouvoit être défendue, comme elle l'a été » par S. Hilaire; il l'a souscrivit comme Catholique; il renonça à la communion de S. Athanase, et embrassa celle des Orientaux, » c'est-à-dire, celle des Ariens » *. Si M. Fleury avoit voulu donner, dans cette occasion, des preuves de cette esprit d'impartialité qu'il avoit annoncé en commençant, il auroit ajouté ce qui suit: Des hommes très-versés dans l'antiquité, après un mûr examen des écrits du temps, déclarent décidément que la chute de Libere est certainement douteuse. M. Fleury n'a pas su ou n'a pas voulu douter; il appuie son récit sur les *Fragmens de S. Hilaire* qu'il cite à la marge: mais des écrivains du plus grand poids ont fait voir, combien il y a de choses douteuses et supposées dans ces *Fragmens*, et le peu de cas qu'on doit en faire; on peut voir sur-tout ce qu'en dit Michel de Macéda*. Les autres Auteurs de ce temps-là ne paroissent pas avoir ajouté foi à la chute de

Libere ; quoiqu'elle puisse paroître probable ; sur ce que disent S. Athanase, S. Hilaire, S. Jérôme et Sozomene. Enfin tout le monde convient que la conduite de Libere, quelle quelle puisse être, a été l'effet de la violence et de la crainte S. Athanase en parle de cette maniere : *Liberius minis mortis perterritus subscripsit Quae tormentorum vi eliciuntur , ea non reformidantium, sed vexantium sunt placita* *. M. Bossuet dit : *Cùm certum sit ipso facto eum nonnisi manifestae violentiae cecidisse* ... et plus bas : *Scitur omnem actum qui vi extorqueatur, ex quolibet jure nullum esse* *. D'où il résulte que le fait de Libere, dans tous les cas, ne donne aucune atteinte à l'autorité du S. Siege, et à la sûreté de ses jugemens. On ne trouve aucun vestige de tout cela dans M. Fleury. Mais nous n'avons pas encore fini sur cet article. Libere souscrivit la premiere profession de Foi de Sirmium, selon l'opinion la plus probable, dit notre historien. Quelles étoient les lumieres de son temps sur ce point, c'est ce que je n'entreprends pas de décider : ce qui n'est pas douteux, c'est qu'aujourd'hui cette simple probabilité est devenue une certitude absolue, au point que les adversaires mêmes du S. Siege n'ont aucune difficulté à en convenir. Tournély démontre expressément que toutes les erreurs qu'on attribue à Libere, à Honorius, et à quelque autre Pape que ce soit, sont toutes des exemples d'erreurs personnelles, qui n'ont rien de commun avec les

erreurs en matière de définitions de Foi, qui sont les seules dont entendent parler les défenseurs de l'Infallibilité du Pape.

191. S. Bernard vivoit trois cens ans, avant
 XII. l'époque où M. Fleury place la naissance de
 Siecle l'opinion de l'Infallibilité du Pape. En parlant du Traité du S. Abbé contre les erreurs d'Abailard, adressé au Pape Innocent II. notre historien garde un profond silence sur ces paroles: *Oportet ad Vestrum referre Apostolatum pericula quaeque et scandala emergentia in Regno Dei, et praecipue quae de Fide contingunt. Dignum namque arbitror ibi potissimum resarciri damna Fidei, ubi non possit Fides sentire defectum. Haec quidem hujus praerogativa Sedis. Cui enim alteri aliquando dictum est: Ego rogavi, Petre, ut non deficiat Fides tua: quod ergo sequitur, a Petri Successore exigitur: et tu aliquando conversus confirma Fratres tuos* *. Il est beau de louer S. Bernard, comme le fait M. Fleury, mais plus beau de l'imiter, et de profiter des leçons qu'il nous donne.

192. Nous terminerons cette question par un témoignage frappant de Luther, conçu en ces termes: » Je remercie Jesus-Christ de ce » qu'il conserve sur la terre cette Eglise, uni- » que par un grand miracle, qui seul suffit » pour faire voir que notre Foi est véritable. » ne s'étant jamais écartée, par aucun dé- » cret, de notre Foi ». *Variations de Bossuet.*

193. Quesnel a dit expressément que lorsque le Pape parle *ex Cathedra*, le seul consentement tacite des Evêques, suffit pour donner à ses décisions, un caractère d'Infallibilité qui oblige les Fideles.

194. Au sujet des Trois Chapitres, M. Fleury parle ainsi : » Le Pape Vigile d't, dans le » cinquieme Concile Général : ayant mieux » examiné l'affaire des trois chapitres, nous » les trouvons condamnables; nous cassons par » cet écrit, tout ce qui a été fait par nous » ou par d'autres pour la défense des trois » Chapitres » *. Il laisse le lecteur dans l'incertitude du véritable objet de la rétractation du Pape Vigile, et lui laisse par là-même la liberté de penser qu'il reconnoît s'être trompé dans une décision qui regarde le Dogme ou les Moeurs; il lui auroit été cependant aisé de l'éclairer sur un point aussi important. Il n'étoit nullement question dans cette controverse, des intérêts de la Foi, puisque S. Grégoire le Grand assure : *De quibusdam solummodò personis ventilatum fuisse, et nihil aliud quàm de personis fuisse disceptatum* *. Le Pape Pélage II. l'assure de même; et Pélage I. écrivit au Roi Childebert que cette question ne regardoit point la Foi. Or que les Papes puissent se tromper sur des faits qui regardent les personnes, en les condamnant ou les justifiant mal à propos, c'est ce que les défenseurs de leur infallibilité sont éloignés de contester. Il l'a font consister à dire que le Pape

ne peut proposer à l'Eglise Universelle, comme une vérité de Foi, une erreur sur le Dogme ou la Morale ; qu'il ne sauroit par conséquent se tromper, en condamnant solennellement un livre ou une proposition, comme hétérodoxe ; puisque ce seroit proposer une fausseté comme un objet de notre croyance. On attribue encore au Pape Vigile, d'avoir prononcé anathème, dans une lettre à l'Impératrice Théodore, contre ceux qui reconnoîtroient deux natures en Jesus-Christ. Outre que la chose n'est pas entièrement certaine, on répond que lorsque Vigile a écrit cette lettre, il n'étoit point Pape légitime, attendu que le vrai Pape S. Sylvere étoit encore vivant. Supposé que M. Fleury ait fait mention de cette accusation, on a droit d'attendre qu'il n'aura pas laissé ignorer la réponse péremptoire qu'on y fait ; c'est ce que je n'ai pas eu lieu de vérifier ; en attendant, la prudence ne paroît pas me permettre de me faire garant qu'il soit en règle à cet égard.

195. Je crois pouvoir maintenant m'expliquer sur ma façon de penser, sans offenser personne, ou en offensant tout le monde, et mécontentant tous les partis. Je ne crains pas de dire que les vives et éternelles disputes dont on est étourdi tous les jours sur l'Infaillibilité du Pape, doivent être impitoyablement rangées par tous les Catholiques, dans la classe des paroles oiseuses dont on rendra compte au jugement de Dieu ; et voici ma raison.

Tous sans exception conviennent que les décisions des Papes, non contredites par les Evêques, forment une règle de Foi, à la quelle nous sommes obligés de nous soumettre : mais depuis S. Pierre jusqu'à Pie VII. il est sans exemple que les Evêques aient réclamé contre une seule décision du S. Siege ; attendons donc que le Pape et les Evêques soient en opposition de sentimens pour nous occuper de cette grave question qui est de la plus grande inutilité pour les temps où nous vivons. En bonne foi, quelle idée faudroit-il avoir d'un Docteur qui en bonnet quarré et en grand manteau discuterait avec dignité, si, dans le cas d'une guerre intestine entre les différentes parties du corps humain, il faudroit donner gain de cause, aux mains, aux pieds, au foie, à la rate, ou à la tête ? Qu'on ne croie pas que je cherche à m'égayer ; ces deux questions sont tout aussi importantes l'une que l'autre, et donnent à ceux qui s'en occuperoient sérieusement, un droit égal à être placés dans les petites maisons. Jusqu'ici nous avons un principe infaillible pour fixer notre croyance ; jouissons en paix de ce bienfait inestimable, sans nous perdre dans des songes creux qui n'auront jamais de réalité. Que si l'on revient encore sur la possibilité du fait, je donnerai pour dernier conseil de renvoyer à nos arrières neveux les plus reculés une discussion qui n'est pour nous d'aucun intérêt.

196. Pour ne rien laisser à désirer au lecteur sur le sujet que nous venons de traiter, nous l'invitons à revoir les belles paroles de S. Augustin, N.^o 11 et N.^o 80.; la réponse du Concile de Rome, N.^o 18.; le texte du Pape S. Agathon, N.^o 19.; celui de S. Cyprien, N.^o 32.; la réponse du Concile de Palme, N.^o 43.; les paroles de Sergius de Chypre, N.^o 52.; celles des Evêques d'Afrique, N.^o 53.; d'Enée de Paris, N.^o 55.; du Patriarche de C. P. N.^o 58.; à revenir sur les appels du Pape, N.^{os} 132. 136.

DES SOURCES OU A PUISÉ M. FLEURY.

197. Nous l'avons dit avec M. Bossuet, et nous nous permettons de le répéter, un grand homme devient un fort petit homme, quand il est prévenu. Malheureusement M. Fleury l'étoit à l'excès, lorsqu'il a commencé son histoire; et il a conservé ses préjugés jusqu'à la fin de sa carrière. Pour peu qu'on soit attentif en le lisant, on voit d'abord qu'il est fortement attaché à des opinions si étranges, qu'elles lui font oublier les égards qu'on doit attendre, je ne dirai pas seulement d'un homme de lettres, mais d'un homme d'honneur. Faire main basse sur tout ce qui se trouve dans l'Histoire de plus authentique, quand il est opposé à ses maximes; donner par une démangeaison incurable de répandre ses principes, dans les faussetés les plus mani-

festes , dans les absurdités les plus palpables et les plus honteuses , telle est la marche soutenue de M. Fleury ; elle fait bien voir combien une forte préoccupation est capable d'ofusquer l'esprit , et de pervertir même la volonté. Il n'est pas aisé de se former une idée des ravages immenses qu'a fait dans cette histoire , une aversion envenimée et furieuse pour tout ce qui pouvoit être à l'avantage du Chef de l'Eglise. A travers le sang froid et la tranquillité étudiée de notre Auteur , on aperçoit un écrivain qui se tient en embuscade , pour percer de ses traits lancés avec adresse , tout ce qui porte l'empreinte du Vicaire de Jesus-Christ. Il suffit d'ouvrir un volume au hasard , pour y découvrir par centaines , les réflexions les plus menues , les plus recherchées qui tendent toutes à cette fin. Vous croiriez voir un Astronome avide de découvertes , qui l'oeil continuellement appliqué à sa lunette , à la moindre étincelle crie , c'est un astre ; au moindre météore , c'est une comète ; au moindre feu volant , c'est une planète ; au moindre nuage , c'est une tache dans le soleil ; en un mot , un homme qui croit voir tout ce qu'il voudroit qui fût. On ne sauroit assez gémir sur les funestes effets que produit l'ouvrage de M. Fleury , en voyant combien il continue à enraciner dans le coeur des lecteurs , ce caractère de censure , de mépris , d'aigreur contre les Souverains Pontifes , qui se répand de nos jours avec tant de rapidité ,

et j'ose dire, de fanatisme parmi les esprits superficiels.

198. Ceux d'entr'eux qui sont encore capables de quelque réflexion, ne seront pas peu étonnés, à la vue de la partialité déshonorante que M. Fleury a montré dans le choix des auteurs où il a pris les matériaux de son histoire. Ce que nous avons à dire est si étrange, que nous avons cru qu'il étoit nécessaire de disposer le lecteur à l'entendre. Si nous voulions épuiser un sujet aussi vaste et aussi important, il ne nous seroit pas aisé de finir; mais il n'est pas toujours nécessaire de tout dire. En nous contentant d'indiquer en particulier quelques auteurs que M. Fleury prend aveuglément pour ses guides, contre toutes les regles de la critique, nous aurons assez fait pour mettre dans tout son jour le peu de confiance qu'on doit avoir aux mémoires sur lesquels il a travaillé.

199. Puisqu'un écrivain qui probablement n'étoit pas sans lumieres, a appelé M. Fleury, le *Matthieu Paris* de nos jours; ce sera par *Matthieu Paris* que nous commencerons. Ce Moine Anglois a écrit une espece d'histoire d'Angleterre, depuis l'an 1066 jusqu'en 1259. Elle étoit restée ensévelie dans les ténèbres, jusqu'au seizieme siecle. Ce fut alors que les Protestans, qui étoient comme l'on sait, dans ces commencemens, livrés aux plus furieux transports contre les Pontifes Romains, découvrirent une copie de l'ouvrage de Paris. Voyant

un livre qui contenoit peut-être plus d'invec-
tives contre Rome, qu'eux-mêmes n'en avoient
osé vomir, ils crurent y trouver un sujet de
triomphe, et se hâterent de le publier par la
voie de l'impression. Il vit d'abord le jour en
Angleterre, en 1571; huit ans après, ceux
de Zurich en firent une seconde édition. Les
Catholiques, à la vue d'une production aussi
infame, saisis d'horreur, et ne pouvant se
persuader qu'avant Luther et Calvin, il eût
pu se trouver un chrétien qui eût écrit tant
de calomnies contre les Successeurs de Saint
Pierre, crurent naturellement que tout l'ouv-
rage avoit été fabriqué par les Protestans, et
qu'ils l'avoient faussement attribué à un Auteur
plus ancien. Les plus modérés, tels que le
Cardinal Baronius, soupçonnerent que les édi-
teurs y avoient inséré des imputations de leur
façon *. Mais dans le vrai, tout le venin
qu'on y voit, ne peut être attribué aux addi-
tions, puisque le contexte, le système, les
faits entassés par Paris, le montrent un écrivain
médisant, léger, ignorant de son fond. Le Pere
Alexandre qui ne doit pas être trop suspect,
dit de lui, qu'il est *Romanis Pontificibus
minùs æquus* *; il l'appelle ailleurs un insig-
ne calomniateur, *insignis calumniator*; et dans
un autre endroit, il dit, pour les choses qui
regardent Rome: *nullius hac in parte vir ju-
dicii sed insignis calumniator Parisius effuit* *.
Il n'y eut jamais homme qui ajoutât plus
de foi aux bruits qui courent dans les rues,

plus crédule pour adopter toutes les fables qui se débitent par le peuple, que Matthieu Paris. Un seul trait le caractérisera de tout point.

200. Il insere, à l'an 1228 de son histoire, comme un monument respectable, un récit fait en Angleterre par un Evêque Arménien, le quel tenoit les auditeurs dans l'admiration, en leur racontant par le moyen d'un interprete, qu'il avoit donné des diners à un certain Cartafile qui fut anciennement portier du Président Pilate, et qui depuis douze siecles, vivoit encore plein de santé. Rien de plus curieux que toutes les circonstances les plus menues de la vie de Cartafile, que Paris a recueillies avec grand soin. Il fut baptisé par Ananias, et prit le nom de Joseph. Arrivé à l'âge de cent ans, il fut attaqué d'une grave maladie, ravi en extase; et revenu à soi, il se retrouva à l'âge de trente ans, tel qu'il étoit au temps de la Passion de Jesus-Christ. Tous les cent ans, il éprouve le même renouvellement; il est rendu à sa premiere jeunesse; et il vivra jusqu'à la fin du monde. C'est un homme pieux, de sainte vie, qui parle peu, et seulement pour répondre aux demandes qu'on lui fait sur les temps passés; il répandit beaucoup de larmes dans les entretiens que l'Evêque eut avec lui &c. On croiroit que je m'égaie aux dépens du pauvre Paris: mais je n'invente rien, et j'ai pour garant M. Fleury qui rapporte cette histoire, au livre 79 num. 46*, où il cite Matthieu Pa-

fis. Un Auteur qui se met à raconter sérieusement de pareilles folies, mérite-t-il ensuite d'être suivi et cru aveuglément par un critique moderne, dans tout ce qu'il avance sans preuves, sans témoignages ? L'équité, le bon sens, le permettent-ils ? Si le Moine Paris s'avise de conter des miracles, des révélations, on saura bien lui rendre justice, et montrer le peu de cas qu'on fait de son autorité : mais quand il sera question d'injurier les Papes, il sera cru sur sa parole par M. Fleury.

201. A la mort d'Innocent IV. Matthieu Paris fait d'un ton grave, un conte que le Pere Alexandre qualifie de *Putidius mendacium* * ; il dit qu'il fut révélé à un Cardinal, comment le Pape avoit été présenté au Tribunal de Dieu, dans une figure épouvantable, et là irrévocablement condamné aux flammes. M. Fleury, pour ne pas décréditer son historien chéri, ne dit rien de cette fable honteuse : mais quelque peu porté qu'il soit à croire aux visions, il ne laisse pas d'en rapporter une sur le compte d'Innocent III. » Sainte Lut-
 » garde, dit-il, racontoit qu'incontinent après
 » la mort du Pape, elle l'avoit vu environné
 » d'une grande flamme, et que lui ayant de-
 » mandé pourquoi il étoit ainsi tourmenté, il
 » répondit : c'est pour trois causes qui m'au-
 » roient fait même condamner au feu éternel,
 » si je ne m'étois repenti à l'extrémité de
 » ma vie, par l'intercession de la Mere de
 » Dieu, à la quelle j'ai fondé un monastere :

» mais je serai cruellement tourmenté jusqu'au
 » jour du jugement. Thomas de Cantinpré ,
 » qui cite ce fait , ajoute qu'il avoit appris
 » de Lutgarde les trois causes des souffrances
 » de ce Pape ; mais que par respect pour lui ,
 » il n'avoit pas voulu les rapporter. Or quoi-
 » qu'il en soit de la vision, . . . * » J'avoue
 que la force d'esprit dont se pique M. Fleury ,
 se trouve étrangement en défaut ici. Est-il à
 présumer que Sainte Lutgarde eût voulu dif-
 famer en pure perte un Souverain Pontife, au
 scandale des Fideles, sans qu'on sache les gra-
 ves motifs, qui seuls auroient pu l'y autoriser,
 et qu'elle étoit en devoir de faire connoître ?
 Thomas de Cantinpré se donne ici pour un
 homme dont la conscience est plus délicate
 et plus réservée que celle de la Sainte. Tout
 cela échappe à M. Fleury : mais je m'en éton-
 ne peu ; il s'agit d'un Pape , et à mon avis ,
 cela explique tout. Admirez avec quel art, et
 avec quelle malice , il tire parti d'une révéla-
 tion à laquelle il croit si peu , pour aller à
 son but favori. » Quoiqu'il en soit de la vi-
 » sion , dit-il , ce récit montre que des per-
 » sonnes de grande vertu étoient persuadées
 » qu'Innocent III. avoit fait de grandes fautes » * .
 Mais si la vision n'est pas réelle , Lutgarde
 est dans l'illusion , ou Cantinpré est un fri-
 pon. Et que peut-on conclure de cette alter-
 native contre l'honneur du Pape ?

202. Continuons à entendre M. Fleury sur
 le Pape Innocent. » Il faut juger de ses

» mœurs par ses actions, plutôt que par les
 » discours des Auteurs du temps. Un d'eux
 » dit que c'étoit un homme d'un grand cou-
 » rage et d'une grande sagesse, qui n'avoit
 » point de pareil en son temps. Un autre dit
 » qu'en plusieurs affaires, il parut attaché à
 » une rigueur excessive, et que par cette rai-
 » son sa mort causa plus de joie que de tris-
 » tesse à ceux qui lui étoient soumis. Matthieu
 » Paris dit que Jean Roi d'Angleterre con-
 » noissoit ce Pape pour le plus ambitieux, et
 » le plus superbe de tous les hommes ; qu'il
 » étoit insatiable d'argent, et capable de tous
 » les crimes pour en avoir » *. Peut-on con-
 cevoir un portrait plus hideux, et oser le pro-
 duire sur la foi d'un Matthieu Paris ? Je ne
 ne sais qui m'inspire plus d'horreur, de l'au-
 teur ou du copiste.

203. Ce qu'il y a de plus étrange dans
 l'histoire de Paris, c'est le calcul détaillé qu'il
 y fait, de l'argent payé à Rome, pour ob-
 tenir quelque grace. On diroit que l'auteur qui
 écrivoit en Angleterre, tenoit à Rome un
 computiste très-exact de la simonie qu'on y
 exerçoit, qui lui transmettoit outre mer la
 liste de ce qu'on donnoit et de ce qu'on re-
 cevoit. Paris ne sait pas rapporter une bulle, un
 bref, un rescrit, qu'il ne le dise extorqué à
 force d'argent, ou dicté par l'expectative d'un
 numéraire comptant. Il assigne quelquefois la
 quantité de la somme, les personnes qui y
 eurent la main ; et le plus souvent il avoue

candidement qu'il avoit oui dire tout cela ; ce qui ne doit pas étonner , puisqu'il se faisoit une regle de placer tout de suite dans son histoire, tout ce qui se disoit par qui que ce fût.

Matthieu Paris étoit dans le Monastere de S. Alban d'Angleterre , lorsque l'an 1225, ce Monastere dut payer une taxe pour les expéditions de Terre Sainte , dont les dépenses furent prises sur les biens ecclésiastiques, mais qui n'entroient en aucune maniere dans la bourse du Pape. Or à l'occasion de cette taxe , dit Tomassin qui parle toujours les monumens à la main , Paris s'aigrit : *Hinc illud fel , illos aculeos accepit, quibus historiam suam aspersit* *. Qu'on consulte ce Savant, les raisons , les faits , les pieces qu'il apporte contre les fréquentes imputations de ce religieux indigne. Mais peut-on revenir de son étonnement , de voir M. Fleury insérer dans son histoire , comme autant de pierres précieuses dans l'or , ces misérables rapsodies dénuées de preuves , d'un moine crédule, ignorant, éloigné , extrêmement passionné , sans se mettre en peine de savoir comment et de qui il les a apprises ?

204. On peut faire ici une remarque des plus singulieres ; ouvrez l'histoire de M. Fleury , là où finit le livre quatre-vingt-quatrième : C'est à cette époque que se termine l'ouvrage de Matthieu Paris. En entrant dans le livre suivant , vous vous trouverez comme transporté dans un monde nouveau. Paris ne four-

nit plus de matériaux à notre auteur; on voit presque cesser, pour quelque temps, tant de vives peintures de l'avarice de la Cour de Rome, et de la simonie qu'on y exerçoit ouvertement; on n'y trouve plus à chaque pas tant de calculs de deniers, tant d'énumérations de concussions: et cependant c'est la même Cour, le même siècle, les mêmes maximes, la même discipline, et presque les mêmes personnes. Matthieu Paris a sans doute eu seul, par une révélation particulière, connoissance des extorsions qu'on commettoit à Rome. Il a fallu que tous les autres historiens qui sont venus après lui, les aient ignorées. Je n'ai pas la simplicité de croire que la cupidité n'ait point quelquefois produit des abus, dans la Capitale même du Monde Chrétien. Mais l'unique chose que je demande, c'est qu'on m'accorde selon les loix d'une sage critique, que ces abus comme tous les autres faits, ont besoin de preuves, d'être appuyés d'un caractère de vérité, pour être crus prudemment, et bien plus encore, pour pouvoir trouver place dans une histoire telle que celle de M. Fleury. Ce qui doit fortifier les présomptions contre la sincérité de Paris, c'est qu'il écrivoit dans un temps de discord entre Rome et l'Angleterre; Paris ne manqua pas d'épouser la querelle de sa patrie. Pour achever de le faire connoître, nous détacherons de son histoire, en l'an 1202, le trait An 1202 suivant: *Eodem anno, cum Innocentius Papa,*

*ad expeditionem Terræ Sanctæ, ut dixit ad occultandam suam avaritiam, infinitam pecuniam ab Ordine Cisterciensi proposuisset extorquere, à Beatâ Virgine correptus, ab exactione cessavit, timore percussus **.

205. On trouvera, si l'on en est curieux, de plus grands détails, dans Rinaldi, Baronius, Tiraboschi *. Quant à moi, je ne saurois m'engager à réfuter tous les mensonges ridicules de Matthieu Paris; il me faudroit plus de patience que je n'en ai. J'ai de la peine à rendre le sentiment dont je suis affecté, en considérant qu'un auteur aussi méprisable, si peu digne de foi, soit précisément celui pour le quel M. Fleury montre plus de propension et de confiance. Je me fais un devoir d'avertir les amis de la vérité, que tout ce qui dans les vingt-quatre livres de notre historien, depuis le soixante-unième jusqu'au quatre-vingt-cinquième, a un caractère de médisance, et qui est tiré de Matthieu Paris, tout doit être suspect, et n'être point cru sur la parole d'un écrivain aussi menteur et aussi passionné. M. Fleury a donc été bien mal avisé de l'en croire si souvent, non seulement sans preuves, mais souvent encore contre les preuves mêmes.

On voit les justes motifs qui nous ont engagés à nous étendre sur le compte de Matthieu Paris. Pour ne pas lasser la patience du lecteur, nous abrègerons ce qu'il nous reste à dire de quelques autres auteurs.

206. Les prétendus actes du concile, ou plutôt du conciliabule de Rheims, de l'an 991, sont un recueil rempli des plus sanglantes satyres, et des plus grosses injures contre le Souverain Pontife. Cela a suffi pour que M. Fleury les insérât précisément dans neuf numéros entiers de son histoire *. Mais voyons quelle foi peut mériter un pareil monument. Ces actes sont une relation du concile, écrite sans autorité, après la tenue du concile, par un certain Moine nommé Gerbert, qui dans ce même synode, avoit été élu Archevêque de Rheims à la place d'Arnolfe, le quel y avoit été déposé. Voilà donc Gerbert qui écrit la relation d'un concile qui l'avoit fait Archevêque sur les ruines d'un autre. Le Pape Jean XV. ayant appris le fait, cassa la déposition d'Arnolfe et l'élection de Gerbert, et interdit tous les Evêques qui y avoient eu part. Le Moine tint bon, et refusa hautement d'obéir; il écrivit différentes lettres contre le le Pape, qu'il suffit de lire pour voir combien il y montre de passion. Ce ne fut que sous le Pontificat suivant que l'on vint à bout de chasser Gerbert du Siege de Rheims qui fut restitué à Arnolfe. Que l'on juge après cela du cas que l'on doit faire de la relation du concile qu'il a fabriquée. Mais donnons y un coup d'oeil. Quelle en est la doctrine? C'est que les Papes depuis long-temps étoient vicieux; que les Papes vicieux ne jouissent pas des prérogatives de la Primauté Aposto-

lique ; qu'en conséquence , sans continuer de s'adresser à eux, il suffisoit de consulter quelque bon Evêque d'Allemagne , et avoir égard aux loix , aux canons , et non au Pape. Telle en est la substance, dont les Donatistes, les Acéphales, les Protestans ne se feront pas une peine de se contenter , et spécialement les Wicléfistes et les Vaudois, de qui il est dit dans le concile de Constance, qu'ils prétendoient qu'un Prêtre en péché *non poterat ecclesiastica conficere Sacramenta* * ,

Il y a plus, le récit de Gerbert est contredit des autres écrivains contemporains d'une autorité plus grave, et sur-tout qui n'avoient aucun intérêt à altérer la vérité. Le P. Alexandre s'exprime ainsi à ce sujet : *In causae istius historiâ fidem omnino adhibendam non esse prioris concilii Rhemensis a Gerberto interpolatis, multisque contra Summum Pontificem conviciis scatentibus* *. M. Fleury connoissoit les écrivains du temps , qui convainquoient de mensonge la relation injurieuse de Gerbert ; et cependant il a voulu la faire entrer toute entière dans son histoire. Ce n'est pas tout, il a consacré un numéro entier à faire l'apologie de cette infame relation *. Cependant il cite simplement quelques uns des auteurs qui la contredisent : mais il prétend qu'elle doit avoir plus de poids sur l'esprit des lecteurs , attendu , dit-il , que Gerbert étant devenu Pape, on ne trouve pas qu'il ait jamais rien rétracté. M. Fleury se donne ici pour un

homme qui croit qu'un Pape, par là même qu'il est Pape, est incapable de manquer à ce qu'exigent de lui les loix rigoureuses de la charité et de la justice. Combien il s'en faut qu'il montre par tout une pareille maniere de penser ! Nous avons vu, il y a peu, comment il fait parler Thomas de Cantinpré. Mais un écrivain si obligé de s'instruire, avant d'établir des faits aussi graves, ne devoit-il pas avoir lu dans l'Appendice d'Aimoin, que Gerbert fut convaincu par l'Abbé Léon, dans le Monastere de S. Boniface ; qu'il confessa lui-même d'avoir tort ; qu'il donna des signes de repentir, et que s'étant ainsi reconnu et rétracté, il fut accueilli avec une bonté paternelle par le Pape Grégoire V. *.

207. Je puis faire le caractere de deux autres auteurs Luitprand et Pétrarque, que notre écrivain a suivis, en m'appuyant sur le sentiment d'un auteur que M. Fleury ne seroit pas tenté de récuser ; c'est M. Fleury lui-même. Voici comment il parle du premier : » Le » style de Luitprand montre plus d'esprit et » d'érudition que de jugement.... Il se fait » connoître par tout extrêmement passionné, » chargeant les uns d'injures, comblant les » autres de louanges, de flatteries. Il fait quelquefois le plaisant et le bouffon, au dépens » même de la pudeur » *. Et cependant vous ne trouverez aucune médisance de Luitprand contre les personnes ecclésiastiques que notre historien n'ait avidement recueillies et insérées dans son histoire *.

Quant à Pétrarque ; voici le jugement qu'il en porte : » Il est important de le connoître » pour juger de quel poids doit être son témoignage touchant les Papes de son temps » et la Cour de Rome. Ce qui montre le » plus son peu de sens , et la légèreté de ses » pensées , c'est qu'il se déclara hautement » pour Nicolas Laurent, cet extravagant, qui » sous le titre de Tribun du Peuple, fit révolter Rome en 1347 Peut-on prendre davantage de ses déclamations vagues contre la Cour de Rome . pour dire comme lui, qu'Avignon étoit Babylone, et l'Eglise qui y résidoit, la prostituée de l'Apocalypse » se » ? Je demande maintenant si l'on peut sagement, après s'être ainsi exprimé sur Pétrarque, le citer comme un auteur grave, dans tant de faits désavantageux à la Cour Romaine, comme le fait M. Fleury. Du reste laissant à part les préjugés de Pétrarque contre les Souverains Pontifes, nous dirons avec M. l'Abbé Tiraboschi, que M. Fleury en général s'étoit formé une idée bien peu juste et bien étrange de ce fameux poète. En ce cas même son inconséquence demeure dans tout son entier.

208. Nous avons dit que dans les affaires de controverse, notre historien est dans l'usage de s'en tenir toujours aux personnes du parti opposé au S. Siege, quoique mal informées, quoique intéressées, pourvu qu'elles soient médisantes. Il y eut, au douzième siècle, un

différent entre le Patriarche de Jérusalem et les Chevaliers, qui fut discuté en présence du Pape à qui le P. C. s'étoit adressé : mais le plaignant s'en retourna chargé de confusion *. C'est un vieux mal, que le plaideur qui succombe dans un jugement, se déchaîne contre son juge. Or de qui M. Fleury tire le récit de cette querelle ? De Guillaume Tirius, suffragant et créature du P. C. *, Syrien de nation, éloigné du lieu où s'étoit passé le fait, et qui devoit n'en savoir que ce que lui raconterent à leur triste retour le P. C. et ses partisans. Il ne faut pas s'attendre que notre auteur forme quelque difficulté, quelque soupçon contre la sincérité de Guillaume et du P. C.

209. Le fils de l'Empereur Henri, se révolta contre lui, l'an 1105. » Ce jeune Prince, » dit M. Fleury, y fut excité artificieusement » par les lettres du Pape Paschal, qui l'exhortoit à secourir l'Eglise de Dieu ; c'est ainsi » qu'en parle un Moine du temps » *. Mais quel étoit le Moine auteur de cette calomnie ? C'étoit un Moine schismatique ; et c'est ce que notre historien nous laisse ignorer, pour ne pas affaiblir son témoignage.

210. Et l'histoire de la funeste division entre le Pape Adrien IV, et l'Empereur Frédéric Barberousse, d'où M. Fleury l'a-t-il tirée *, Toute d'Auteurs Allemands du parti schismatique, et spécialement de Radevic Chanoine de Frisingue, très-attaché à Barberousse. On

peut voir combien ce Chanoine étoit flatteur, dans M. Fleury même, combien il étoit inconsequent, au point de présenter un amas de contradictions qui marquent la plus grande ignorance. Ceci doit servir de règle générale pour toutes les histoires des schismes, qui dans les bas siècles, affligèrent l'Eglise de Dieu; et qui sont rapportées d'une manière très-infidèle par notre auteur. Les lecteurs pourront par eux-mêmes observer la très-grande partialité qu'il montre dans ces récits. Tous les monumens, toutes les raisons, tous les prétextes, toutes les injures contre le S. Siege, tout est accueilli avec le plus grand soin, dans M. Fleury; tout passe impunément, et fournit des matériaux au récit de ces différens. Quant à ce que disent de leur côté les adhérens à l'Eglise Romaine, les autorités, les faits, qui pourroient lui être favorables; tout est entièrement supprimé, ou défiguré, ou rapporté seulement pour le réfuter pied à pied, ou pour le contredire bien ou mal. Telle est la conduite soutenue de notre historien.

211. Le Moine Glaber dont M. Fleury travaille constamment à relever et à faire valoir l'autorité par des observations placées à dessein *; ce Moine est convaincu de mensonge dans toutes les circonstances qu'il peut rendre défavorables au Pape, par M. de Marca *, par le P. Alexandre *; nous n'ajouterons rien à ce que nous en avons dit ailleurs.

212. Matthieu Villani et Thierry de Niem très-connus par la méchanceté de leur plume, font une figure remarquable dans l'histoire de M. Fleury, lors même qu'une sage critique oblige à reconnoître le mensonge de leurs calomnies. On ne peut rien voir de plus flétrissant que le portrait que nous présente M. Fleury, des moeurs de Clément VI. qu'il nous dépeint comme un scandaleux effeminé *. Je n'ose rapporter les désordres honteux qu'il lui impute; il finit par dire : » Ce portrait de Clément VI. est tiré mot pour mot de Matthieu Villani » *. Mais on doit observer que Villani est le seul qui ait écrit de pareilles infamies de Clément VI., qu'il ne cite aucun témoin, qu'il n'allegue aucun fait prouvé, pour garant de ses vagues accusations; que Stévant dit que ce Pape est loué par tous les écrivains même contemporains, comme pieux, excellent, vertueux, de la plus grande édification sur l'honnêteté des moeurs, comme un très-digne Pasteur du Peuple Romain; que Rinaldi nous apprend que sous son Pontificat, il se fit un grand nombre d'entreprises glorieuses, dignes de louanges, et pleines du plus grand zèle apostolique; que Cantacusene dit qu'il montra un très-grand désir de faire finir le schisme des Grecs, ce qui lui attira de grandes louanges *; qu'il combla de bienfaits un ennemi qui lui avoit fait les plus grandes injures; que Pétrarque même que M. Fleury reconnoît pour ennemi déclaré des Papes d'A-

vignon, fit ce bel éloge de Clément VI. : *Nulli major inest clementia, nomina ab ipsis dignum rebus habet &c.* * Un homme livré à la débauche, ne connoît point une si précieuse et si aimable vertu ; c'est le sentiment de Rousseau de Geneve. Mais tous ces témoignages aux quels on pourroit en ajouter d'autres, ne sont d'aucun poids, au prix de celui de Villani ; lui seul mérite d'être cru ; seul il savoit et écrivoit la pure vérité, parce qu'il noircit, et que tous les autres comblent d'éloges le Pontife Romain. Auprès de M. Fleury, un seul qui dit tout le mal qu'il peut imaginer, vaut plus que cent amis et même ennemis qui rendent hommage à la vérité et à la vertu du Chef de l'Eglise.

213. On peut mettre à côté de Villani, le médisant Thierri que notre historien prend toujours pour son maître, et spécialement au quatre-vingt-huitième livre, dans tout le récit des différens d'Urbain VI, au quatre-vingt-dix-neuvième, pour dénigrer brutalement les actions de Boniface IX. &c. Aux yeux de M. Fleury, il n'importe que Thierri lui-même confesse qu'il est passionné pour le Cardinal de Sangre contre Urbain VI. jusqu'à le défendre par un mensonge honteux, raconté par lui-même, et rapporté par notre Auteur *. Il importe aussi peu que Thierri soit partie intéressée dans un autre récit, où par une ignorance grossière, il ne sait pas reconnoître la différence qu'il y a entre un Prince Souve-

rain qui peut quelquefois ordonner justement la mort d'un coupable, et un simple particulier qui commet un injuste homicide. M. Fleury suit toujours Thierri, et lui applaudit même dans de tels endroits. Thierri n'est pas moins absurde, lorsqu'il veut rendre odieuse la condamnation des Colonnes faite par Boniface IX. l'an 1400, pour une conjuration qu'ils avoient tramée dans Rome. Sur la foi de Thierri, M. Fleury représente ce Pape, comme un homme cruel et sanguinaire, même dans l'exercice des droits les plus sacrés de la Souveraineté *. Boniface IX. ne pouvoit pas donner des preuves plus décisives d'un caractère tout opposé *. Il est assuré que l'année suivante 1401, il accorda avec bonté le pardon à Nicolas et Jean Colonne criminels de leze-Majesté, aussitôt qu'ils rentrés dans le devoir; ils vinrent se présenter au Siege Apostolique *. Il se signala par un autre acte d'une douceur héroïque envers Giacomelli fils du Comte de Fondi, qu'il défit par la voie des armes, et qu'il lui auroit été aisé de détruire entièrement, comme criminel de leze-Majesté. Aussitôt que Giacomelli se soumit au Pape, il fut embrassé paternellement; et remis en possession de ses biens.

214. Nous finirons par une réflexion qui mérite toute l'attention des lecteurs. Que dans quatorze siècles de l'Eglise, dont M. Fleury a prétendu nous donner l'histoire, il se soit trouvé une poignée d'écrivains dominés par un carac-

tere de malignité, qui par un esprit de légèreté et d'aigreur aient débité les calomnies les plus injurieuses et les plus frivoles contre les Vicaires de Jesus-Christ sur la terre, c'est une chose qui ne doit causer aucune surprise. Mais ce qui ne sauroit trop étonner, c'est qu'il ait existé un auteur qui se disoit catholique, qui ait recueilli avidement toutes les absurdités, toutes les infamies de ces imposteurs, pour les insérer, de gaieté de coeur, avec un air de triomphe, sans choix, sans critique, sans examen, dans un ouvrage au quel il donne le nom d'Histoire Ecclésiastique; comme si la médisance étoit la soeur inséparable de la vérité; et que ceux-là seuls ne méritassent aucune foi, qui écrivent d'une manière favorable des affaires de Rome. Et ce que j'admire plus encore, c'est que dans des temps aussi cultivés que les nôtres, un historien qui se fait un système constant de suivre une pareille méthode, passe parmi une foule de prétendus érudits de nos jours, pour un écrivain le plus impartial et le moins passionné. L'esprit d'impiété et d'indépendance qui fait tant de ravages dans notre siècle, est seul capable de rendre raison d'un paradoxe aussi étrange. Qu'il me soit permis de rappeler ici une funeste vérité, consignée dans une pensée de Tacite : *Obrectatio et livor pronis auribus excipiuntur, quia malignitati falsa species libertatis inest* *.

215. Il y a un siècle que l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury commença à voir le jour. Cette histoire qui est aujourd'hui si célèbre, et qui est devenue si commune, n'a pas toujours eu un crédit égal et constant parmi les Savans. On ne sauroit croire combien les jugemens qu'on en a portés, ont été différens. Quant aux Protestans, ils en eurent et en ont certainement la plus haute idée; ils l'ont comblée des plus grands éloges; et il n'y a pas, que je sache, parmi eux à cet égard, une différence marquée dans la façon de penser. Le Protestant Basnage auteur de la Bibliothèque Raisonnée, en parle ainsi : « Il suffit de nommer l'Abbé Fleury, pour donner une idée de la plus haute réputation de sincérité, qu'aucun auteur ait jamais méritée; » et quel Journaliste Catholique ou Protestant, ou François, ou même Italien, a pu refuser de justes éloges à son histoire ecclésiastique » * 1. Et ailleurs il dit : « Sa doctrine porte certainement à conséquence; ou plutôt on ne peut nier que ces conséquences ne portent un coup terrible à l'Eglise Romaine » *. Il assure d'un ton prophétique que Fleury ne seroit jamais lu publiquement, non seulement en Italie, ou en Espagne, mais même en France; il ajoute qu'il est persuadé qu'il n'y a pas un seul Catholique qui n'en

ait été scandalisé ; que ce qu'il dit est si vrai, qu'à Paris même, l'histoire de Fleury a tellement indisposé les esprits, que ce n'a été qu'à force de feuilles réimprimées qu'à la fin le libraire a eu la permission de débiter une bonne partie des exemplaires. En effet les oppositions que ce fameux ouvrage éprouva, purent causer le retard de sa publication ; le dernier volume n'a paru qu'au bout de trente ans, en 1720.

216. Les Sectaires de Hollande goûterent si fort l'histoire de Fleury, et spécialement tout ce qu'il avoit dit contre les Pontifes Romains, qu'ils s'empresserent de recueillir dans les vingt volumes, tout ce qu'on y lisoit de désavantageux à la Cour de Rome ; ils le réunirent dans un seul tome, qu'il firent imprimer en la langue du Pays, l'an 1724, pour que l'on pût voir d'un seul coup d'oeil, les avantages que les églises de Hollande retiroient des précieuses fatigues de notre auteur. Le Luthérien Gruber en fait un grand éloge : « Il est plein, » dit-il, de bons sentimens ; car il parle de la » Primauté du Pape, d'une manière si équivoque, qu'il semble la détruire plutôt que » l'établir. Il n'y a pas de doute que les nôtres doivent le compter parmi les témoins » les plus insignes de la vérité qui aient vécu » de nos jours ». Tel fut le jugement que portèrent de notre auteur, ceux qui séparés de nous de Foi et de communion, saisissent avidement tout ce qui peut contribuer à com-

battre le Catholicisme et la croyance de l'Eglise Romaine.

217. Mais les Catholiques que penserent-ils de l'ouvrage de M. Fleury, et qu'en pensent-ils encore aujourd'hui ? On ne peut guere nier généralement parlant, que dans les commencemens cette histoire ne fut guere accueillie parmi eux. Le Pere le Courrayeur lui-même avoue qu'il fut convaincu qu'il y avoit des bévues; il entreprit de les relever : mais ayant mis la main à l'oeuvre, il en abandonna la difficile exécution, comme il est arrivé à d'autres. On ne sauroit se dissimuler qu'on s'éleva avec force contre M. Fleury. Stévant censeur des livres en parle en ces termes : » Les vingt » volumes de M. l'Abbé Fleury, au jugement » de tous les Théologiens orthodoxes, sont » très-mauvais, pernicious, pleins d'injures, de » blasphêmes, que les hérétiques les plus fureux ont vomi contre l'Eglise Romaine, le » S. Siege, et presque tous les Souverains » Pontifes de plusieurs siècles. Livres capables » de faire perdre aux Fideles, la Foi, le respect et la soumission qu'ils ont eu jusqu'à » présent pour les Papes, les Evêques et leurs » décisions; qui décréditent les miracles, les » reliques, les indulgences, renversent l'immunité et la juridiction ecclésiastique; livres qui ne sont accrédités qu'auprès des » amateurs de nouveauté, et de quelques esprits ignorans et superficiels »*.

L'Auteur du Jansénisme démolî parlé ainsi à ces Sectaires : » M. Fleury l'historien, l'ami » le plus zélé de votre parti, semble n'avoir » pris la plume, que pour servir le parti mé- » me, selon ses faux et malins préjugés; il » ne fut jamais ni des vôtres ni de l'Eglise » *. Il auroit dû, je pense, dire, qui fut des vôtres, mais qui n'osa jamais se montrer tel ouvertement. Du reste Stévant a achevé le portrait de notre historien, et l'a peint trait pour trait, en ajoutant : » Fleury, le Matthieu » Paris de nos jours » *; nous avons vu ce que c'est que ce Matthieu Paris.

218. Les premiers qui s'armèrent de leur plume pour combattre M. Fleury, en dirent tout le mal possible. Un d'eux semble ne pas trouver des termes, pour exprimer toute son indignation contre son ouvrage qu'il appelle en finissant, le triomphe du tolérantisme, de l'hérésie et du libertinage. Il ne sait assez s'étonner qu'un auteur catholique ait pu écrire tant de blasphêmes, de satyres sanglantes. Il parut en 1734, un ouvrage intitulé : » La » mauvaise foi de M. l'Abbé Fleury, prou- » vée par plusieurs passages des Saints Peres... » qu'il a omis, tronqués, ou infidèlement » traduits dans son histoire &c. ». L'exécution n'a pas répondu à une annonce aussi intéressante. Nous osons espérer d'avoir rempli ce titre avec plus de succès. Il faut convenir que le Pere Lantéaume Jésuite, dans deux volumes *in quarto*, sous le nom d'Observations

Théologiques &c. nous a donné ce qu'il y a de mieux sur ce sujet. Je liai connu à Avignon dans mes jeunes ans. C'étoit un homme très-savant : mais outre que ses observations n'embrassent que la moindre partie de l'ouvrage de M. Fleury, le style peu correct et peu agréable a nuï au débit des copies. Comme le fond en est très-intéressant, on en a donné une seconde édition à Bruxelles en 1746.

219. Si l'on demande maintenant quelle idée on a de nos jours de l'histoire de M. Fleury, dans un temps où la corruption des mœurs, le libertinage de tous les genres, l'esprit d'indépendance et d'insubordination contre toutes les sortes d'autorités, sont portés aux plus grands excès, on ne devra pas s'étonner d'entendre que ce fameux ouvrage s'est accrédité de la manière la plus extraordinaire. Dans ces dernières trente années, il s'en est fait plus d'éditions qu'il n'en avoit paru dans les soixante-dix ans qui s'étoient écoulés, depuis qu'il avoit vu la lumière. Il n'y a pas aujourd'hui d'homme appliqué à l'étude, qui ne l'ait entre les mains. Cet engouement a pris pied, dans le pays même qu'on en auroit le moins soupçonné, je veux dire, l'Italie. Mais sommes-nous plus éclairés qu'on ne l'étoit, il y a cinquante ans ? Assurément les nouvelles découvertes qu'on a faites depuis lors, ne servent qu'à mettre dans un plus grand jour, et à rendre plus saillans les défauts essentiels de cette histoire. Et cependant, à en juger

par le ton du moment, on diroit que ces défauts ont disparu; même ceux dont convenoient les premiers partisans de notre auteur. C'est aujourd'hui provoquer l'humeur de bien des gens, que de se permettre la moindre critique de notre historien. A les entendre, vous diriez que c'est un homme inspiré et incapable de se tromper. Malheur à qui prétendrait toucher le moins du monde à M. Fleury, y trouver la moindre chose à corriger; il passeroit bientôt pour un Scholastique vététaire, à vieille étiquette, qui ennemi de la doctrine dominante, s'efforce de faire surnager ses préjugés surannés. Un Savant respectable qui m'est bien connu, parle ainsi à ce sujet: » Je sais » que quelques érudits à la mode, se sont » tellement aigris, sur ce qu'ils ont eu vent » que je me disposois à réfuter M. Fleury, » que s'entretenant avec quelques uns de mes » amis, ils ne savoient pas trouver des expressions assez grossières et assez populaires, » pour me charger d'injures, et peindre à leur façon toute la grièveté de mes torts »*.

DU CONTINUATEUR DE L'HISTOIRE
DE M. FLEURY.

220. Ce Continuateur n'est certainement pas un homme qui puisse mériter l'attention des gens de lettres, comme a pu le faire M. Fleury. Tous les écrivains n'exigent pas les mêmes égards; et je puis dire hardiment que

celui dont nous parlons, n'en exige d'aucune sorte. En effet quelque diligence que j'aie faite, pour découvrir quelque auteur accrédité qui se soit donné la peine d'en parler, et de porter son jugement en bien ou en mal sur cet historien, je n'ai pu en trouver aucun. Toutes les personnes sensées l'ont peut-être négligé comme il le mérite, sans vouloir perdre leur temps sur un écrivain aussi inepte. Dans deux siècles seuls de sa massive compilation, il emploie seize tomes plus volumineux que les vingt, où M. Fleury décrit l'histoire de quatorze-cens ans; ce qui forme d'abord une incohérence. Mais comme le mérite d'un livre ne se mesure pas sur des dimensions, nous pardonnerions sans peine à l'auteur de s'être départi du plan de son prédécesseur, s'il avoit su remplir de choses utiles cette pile énorme de papier. Il a oublié qu'il écrivoit les Fastes de l'Eglise Universelle, et a inséré d'une manière fastidieuse, dans son ouvrage, une histoire détaillée des guerres et des affaires civiles de la France, lors même qu'elles n'ont aucune connexion avec l'histoire ecclésiastique. Qui est-ce qui aura la patience de lire dans cette informe production, les six, les dix, les quatorze pages employées très-souvent à décrire d'une manière chétive, la position d'une armée, le siège d'une place, les articles de la capitulation, les fourrages, les ruses de guerre, les faits d'armes, les traités de paix, les négociations d'un mariage, ou d'une alliance,

ou semblables matières qui n'ont aucun rapport avec son sujet ? Mais ce n'est là que le moindre défaut de cet historien.

221. Un reproche tout autrement essentiel, qu'il mérite à si juste titre, c'est de s'être mis en tête de bouleverser avec une hardiesse imperturbable toutes les idées communément reçues ; de dénaturer le caractère des personnes, des maximes, des faits, de les présenter sous un jour tout opposé à celui sous le quel on les a vus avant lui ; de blâmer les choses qui avoient été universellement louées jusqu'à lui, et au contraire d'applaudir d'une manière révoltante à celles qui avoient toujours été l'objet du mépris public. Rien de tout cela ne coûte à notre auteur ; il entasse de simples paroles ; et avec une négative toute nue, ou une assertion tranchante, il affronte hardiment le sentiment raisonné des hommes du plus grand mérite, et fronde d'un ton absolu les preuves authentiques du fait le mieux établi ; se contentant de répliquer simplement : *cela n'est pas vrai* ; et même plus fréquemment, il est dans l'usage de charger de grossières injures, ceux qu'il trouve opposés à quelqu'un de ses préjugés.

222. Pour ne pas m'engager dans une mer sans bornes et sans fond, je ne m'arrêterai point à indiquer les traductions altérées des plus célèbres endroits des monumens authentiques qu'il s'arroge de faire parler, comme il lui semble plus commode. A entendre notre

auteur, les personnes les plus cultivées, les plus savantes, les plus prudentes, les plus respectables, sont celles qu'on voit combattre le parti catholique; et au contraire les Catholiques qui leur sont opposés, sont les hommes les plus ignorant, les plus indiscrets et les plus perfides. On peut en citer un exemple dans les Wiclef, les Jean Hus, les Baïus, et dans les Docteurs orthodoxes qui les ont combattus. Cela se remarque spécialement dans les conférences de Luther avec le Cardinal Gaëtan; la plus légère attention fait appercevoir une vraie partialité en faveur du premier. Tout ce qui se raconte au désavantage de Luther, est mis parmi les contes obscurs du peuple, et notamment ce qu'on dit qu'il est accusé d'avoir combattu dix ans contre sa conscience, et d'avoir finalement obtenu de ne plus en sentir les remords. Cependant il suffit de lire la préface du livre furieux de cet hérésiaque, *De abrogandâ missâ privapâ*, pour voir aussitôt que cette accusation prétendue populaire est un fait réel que Luther lui-même nous a appris. Après avoir décrit les efforts qu'il faisait contre sa conscience, il conclut ainsi: *Tandem confirmavit me Christus verbis suis, ut jam nec tremar, nec palpitet, sed insultet eorum cum his papisticis argumentis, non aliter ac nullissimum: virtus minaces ac tumidas procellas ridet*.

233. Dans le rapport diffus qu'il fait des fameuses discordes de Religion qui agiterent

si fort la France, au seizième siècle, vous trouverez transformés en autant de héros, les chefs du parti Huguenot; l'Amiral, le Prince de Condé &c. sont comblés des plus grands éloges. Il n'y a que le Roi de Navarre dont le mérite s'éclipse entièrement, quand il est passé dans le parti catholique. D'un autre côté les chefs de la ligue, et spécialement les Guise sont toujours maltraités sans aucun ménagement; sans parler des personnes ecclésiastiques engagées dans ces querelles, pour qui il se en- core beaucoup moins de réserve.

223. Notre Continuateur montre une grande propension pour la personne et la doctrine de Baius. Il explique favorablement ces paroles de cet hétérodoxe: » La concupiscence des Saints est une désobéissance à la loi divine » *, et après les avoir expliquées, il les approuve. Ailleurs il parle de manière à faire paroître que la persécution excitée contre Baius, vint de ce qu'il avoit défendu une excellente cause. Mais ce qui mérite particulièrement d'être remarqué, c'est sa traduction de la Bulle qui condamne la doctrine de Baius. Le Saint Pere s'exprime ainsi: *Quamquam nonnullæ (propositiones) aliquo pacto susineri possunt: in rigore et proprio verborum sensu ab assertoribus intento, hæreticas, erroneas. . . . damnamus* *. Notre auteur traduit ainsi: » Quoique quelques unes puissent en quelque façon être soutenues, en les prenant à la rigueur, et dans le sens propre des termes, qu'ont eu en vue

» ceux qui les ont avancées ; nous les condamnons &c. » *. C'est ainsi qu'en substituant une virgule aux deux points , et plus bas, un point et une virgule à la virgule , il fait dire au Souverain Pontife tout le contraire de ce qu'il dit, et le fait même parler d'une manière inconséquente et absurde. Cette ponctuation altérée avoit été employée par les disciples obstinés de Baïus, et démentie par le Pape Urbain VIII. , et c'est ce que notre continuateur ne doit pas avoir ignoré. Cette supercherie étonnera moins, quand on saura que dans différens endroits , il défend les propositions de Baïus , dans le sens qu'il croit que les entend cet auteur. Nous ne nous étendrons pas davantage sur la doctrine ; il ne nous seroit pas aisé de finir ; si nous voulions épuiser la matière.

224. L'an 1438, dans l'assemblée de Bourges, sous le Roi Charles VII. fut rédigée la fameuse *Pragmatique Sanction*, devenue si célèbre dans l'Histoire de l'Eglise de France. Elle contient vingt-trois articles. Le premier regarde l'autorité des Conciles Généraux. Le second dit qu'ils sont supérieurs au Pape. Le troisième regarde les élections ; il permet au Pape de casser celles qui seroient préjudiciables à l'Eglise, à la patrie, et au bien public ; le continuateur ajoute, de les casser par l'avis des Cardinaux. Le quatrième abolit les réserves. Le cinquième traite de la collation des bénéfices, et abolit les expectatives. Le sixième

me regarde les causes, et porte qu'elles seront terminées dans les provinces éloignées de la Cour de Rome, excepté les majeures exprimées dans le Droit. Le dixieme supprime les annates. Il sont ainsi rapportés par le continuateur, qui ajoute que le sixieme article règle qu'on n'appellera à aucun, pas même au Pape, en omettant l'Ordinaire; et que s'il est jugé qu'il faille y aller, le Pape donnera des juges *in partibus*. Ce dernier me paroît bien étonnant: et je me réserve de le vérifier.

Le Pape demanda aussitôt la révocation de cette Pragmatique. Pie II. en 1469 se plaignit avec force d'un règlement qu'il appella l'acte le plus injurieux à l'Autorité Pontificale, qui se soit jamais fait. Le continuateur dit que les Ambassadeurs François répondirent au Pape que cette Pragmatique avoit été reçue et approuvée par lui-même, au Concile de Basle; deux mensonges en deux lignes; les Ambassadeurs ne répondirent rien de pareil; la Pragmatique ne fut nullement approuvée à Basle; tant qu'il s'y conserva un ombre de Concile. Le Roi Louis XI. l'abolit en 1461, apportant pour raison de cette abolition, » que cette » loi avoit été faite durant le schisme, au » préjudice du S. Siege, et formée par des » Prélats inférieurs au Pape, les quels avoient fabriqué dans son Royaume un temple » de licence » *. La Pragmatique fut enfin supprimée sans retour par le Concordat entre le Pape Léon X. et le Roi François I. au cin-

quieme Concile Général de Latran qui donna son approbation. Entendons maintenant notre continuateur.

» Louis XI., dit-il, avoit promis, et même fait voeu depuis long-temps, que dès qu'il » seroit Roi, il aboliroit cette Pragmatique, » seulement, disent quelques auteurs, parce » que son Pere l'avoit reçue » *. Voilà qui s'appelle donner insolemment un démenti à un grand Roi qui déclare lui-même les vrais motifs de sa conduite. Il applaudit hardiment à l'opposition que quelques François formerent contre le Concordat, garanti par les deux Puissances, et par un Concile Général; il ose ajouter avec un esprit de révolte, qu'il auroit été à désirer que les opposans ne se fussent laissé abattre par aucune menace. Il a le front d'assurer, » qu'en établissant la Pragmatique, » on n'avoit eu d'autre dessein que de main- » tenir l'ancienne discipline de l'Eglise de France, » tirée des premiers conciles; et que la Cour » de Rome qui avoit substitué les décrets des » Papes à la place des anciens Canons, ne » pouvoit souffrir qu'on eût borné en France, » l'usage de sa juridiction, lorsqu'elle étoit » absolue dans la plupart des Etats de l'Eu- » rope » *. Il reconnoît sans s'en appercevoir que la Pragmatique étoit opposée à ce qui se pratiquoit dans le reste de l'Eglise Universelle. Il insulte à François I. en disant qu'il eut la foiblesse de céder. Il maltraite d'une manière indigne le Chancelier Du Prat chargé par le

Roi de traiter pour l'affaire du Concordat ; il ne craint pas de dire , » qu'il montra beaucoup de coup d'ignorance , ou une ame vendue à l'intérêt ; ce qui , ajoute-t-il , le rendit odieux à tous les gens de bien » * .

Le Souverain Pontife , dans sa Bulle lue solennellement en plein Concile , avoit défendu avec l'approbation des Peres assemblés , » de se servir à l'avenir de la Pragmatique , sous aucun prétexte , directement ou indirectement , de l'alléguer &c. sous peine d'excommunication majeure » * . Peut-on après cela voir sans horreur que notre continuateur affecte toujours d'appeller avec une froide assurance , cette Pragmatique le boulevard de l'Eglise Gallicane , une digue opposée aux officiers de la Cour de Rome , quand ils agissoient contre les Canons. On ne sera pas moins révolté de l'entendre dire ce qui suit : » La Bulle (qui abolissoit la Pragmatique) » ayant été lue en plein Concile , fut reçue de toute l'Assemblée , à l'exception de l'Evêque de Tortone qui eut le courage de s'y opposer. Plus zélé qu'un autre pour les restes précieux de l'ancienne discipline , et apparemment moins touché d'un faux respect humain Le Pape opposa autorité à autorité , celle de son concile de Latran à celle de Basle et de Bourges ; et quoiqu'il ne fût pas difficile d'en sentir l'énorme différence , les Rois de France prêterent leur main à un coup , dont ils ont ensuite senti

249

» toute la force »*. A des propos aussi impies, et qui ont un caractère de blasphème, ne croiroit-on pas entendre un écho fidelle des Luther et des Calvin, dans leurs accès contre l'Eglise Romaine ?

225. Il est très-rare d'être en état de réfuter, comme nous nous sommes essayés de le faire sur quelques points, les preuves de notre auteur, puisque nous avons déjà averti que sa méthode ordinaire est de ne se mettre nullement en peine d'en donner aucune ; il s'en tient simplement et uniquement à injurier quiconque s'oppose à ses idées, quelles que soient les raisons et les autorités qu'on lui apporte. Nous en tirerons un exemple des Conciles de Constance et de Trente. Il lui prend fantaisie de parler d'une de ses opinions chéries, c'est-à-dire, de la supériorité du Concile sur le Pape, et il s'exprime ainsi : » On dit que le » Cardinal de Lorraine avoit soutenu que c'é- » toit une vérité aussi certaine, que celle que » le Fils de Dieu s'est fait homme ; il ne » s'étoit pas servi d'expressions aussi vives dans » la Congrégation : mais il en dit assez pour » démontrer à ceux que les préjugés n'aveug- » loient pas, qu'il y avoit de la folie à re- » garder le Pape comme supérieur au Conci- » le »*. La fameuse assemblée de 1682, parlée d'une manière bien plus réservée, et bien plus décente ; elle convient que la supériorité du Concile ne passe pas les bornes d'une simple opinion.

226. Stéuart censeur des livres, dans l'approbation qu'il donne à un ouvrage contre M. Fleury, dit qu'un volume entier ne seroit pas suffisant pour rapporter toutes les malicieuses faussetés de notre continuateur. Ce vice n'est pas dans lui de nature à pouvoir être relevé par des observations ou des notes en règle; il n'a ni conduite, ni méthode, ni choix, ni jugement, ni clarté. En un mot, tout est mauvais dans sa lourde compilation de seize gros volumes. Voilà qui est bien fort : mais j'entends en dire beaucoup moins qu'il n'en faudroit pour lui rendre une exacte justice; j'en appelle à l'expérience de quiconque aura le courage héroïque de le lire. J'ai entrepris la lecture de ce chétif ouvrage, sans le connaître; et je ne m'étonne pas peu d'avoir pu arriver jusqu'au bout. J'ai dû conclure en finissant, qu'on ne sauroit en retirer aucun autre fruit, que la perte du respect dû aux Puissances Souveraines, le renversement du sens commun, une doctrine anticatholique, et spécialement une opiniâtreté inflexible, effet de l'ignorance qui forme le caractère dominant de cette production monstrueuse.



TABLE DES CITATIONS.

Le premier Numéro indique la page, et le second Numéro indique la ligne, aux quelles les Notes doivent être rapportées.

3 27	Lib. 3. adv.	13 1	Liv. 38. n. 54.
	haer. c. 3.	13 19	Serm. 2. de
3 29	Liv. 4. n. 25.		Verbo Apost.
4 31	Liv. 18. n. 47.	13 30	Liv. 24. n. 25.
5 1	Ep. 43. n. 7.	14 20	Liv. 25. n. 47.
5 3	Liv. 20. n. 30.	15 4	Oper. s. Leon.
5 22	Lib. de Praed.		To. 2. pag.
	pag. 150.		216.
5 27	Liv. 49. n. 33.	15 22	Liv. 27. n. 44.
	50.	16 24	Liv. 21. n. 49.
6 26	Lib. 5. Hist.	16 29	Liv. 41. n. 49.
	c. 24.	20 18	Liv. 28. n. 18.
7 6	Liv. 4. n. 44.	21 7	2. Conc. Au-
7 23	Epist. contra		res.
	Martian.	21 16	Liv. 32. n. 12.
8 3	Liv. 7. n. 24.	22 21	Liv. 45. n. 20.
8 12	Disc. 4. n. 4.	23 17	Conc. C. P.
8 20	Ep. 14. T. 1.	24 2	Liv. 40. n. 7.
9 12	Liv. 18. n. 22.	24 27	Liv. 40. n. 7.
9 23	Epist. 13.	25 2	Liv. 47. n. 31.
10 3	Liv. 30. n. 36.	25 25	Liv. 51. n. 45.
10 18	Liv. 30. n. 36.	26 8	Can. 21.
11 3	Liv. 30. n. 36.	29 2	Liv. 50. n. 37.

- | | | | |
|--------|-----------------------------------|-------|-----------------------------------|
| 29 12 | Proleg. c. 19. | 40 30 | Liv. 11. n. 1-26. |
| 29 29 | Liv. 12. n. 36. | 41 9 | Concil. C. P. 6. Actio. 18. |
| 30 5 | Liv. 63. n. 11. | 41 13 | Liv. 11. n. 27. |
| 30 20 | Ep. 14. T. 1. | 41 18 | Liv. 18. n. 1. |
| 30 26 | Epist. 263. | 41 26 | Théodor. lib. 5. c. 8. 9. |
| 31 2 | Liv. 16. n. 9. | 42 3 | Liv. 27. n. 36. |
| 31 32 | Liv. 12. n. 21. 22. 24. | 42 13 | Epis. S. Leon. ad F. Conc. Ephes. |
| 32 19 | Lib. 2. Hist. c. 15. | 42 24 | Liv. 11. n. 26. |
| 32 28 | Lib. 3. Hist. c. 8. | 42 31 | Liv. 20. n. 23. |
| 33 27 | Lib. 4. c. 9. | 43 13 | Op. S. Aug. T. 2. p. 620. 639. |
| 34 5 | Sozom. Fleur. liv. 12. n. 24. 25. | 43 30 | Liv. 28. n. 12. 13. |
| 35 2 | Ad Rom. 11. 25. | 44 4 | Conc. Chalc. ad Pulcher. |
| 37 20 | Ad Rom. 11. 25. | 44 16 | Liv. 28. n. 24. |
| 37 23 | Liv. 1. n. 51. | 44 19 | Concil. T. 4. |
| 37 29 | 1. Timoth. 2. | 45 4 | Liv. 30. n. 50. |
| 37 31. | Liv. 2. n. 12. | 45 14 | Liv. 30. n. 50. |
| 38 9 | Liv. 4. n. 38. | 46 1 | Liv. 31. n. 51. |
| 38 29 | Theodoret. l. 5. 9. | 46 19 | Ep. 33. n. 5. |
| 39 2 | Liv. 17. n. 42. | 46 24 | Liv. 30. n. 5. |
| 39 13. | Liv. 19. n. 53. | 47 19 | Liv. 25. n. 47. |
| 39 25 | Liv. 7. n. 1. | 47 23 | Dissert. 4. in saec. 1. |
| 40 9 | Epist. 52. | | |
| 40 13 | Liv. 7. n. 3. | | |
| 40 24 | Liv. 7. n. 10. | | |

- 47 28 Dissert. 4. in
saec. 1.
- 48 3 Liv. 28. n. 31.
- 48 12 Liv. 31. n. 32.
- 48 31 Concil. T. 2.
pag. 1031.
- 50 11 Concil. T. 2.
pag. 1206.
- 50 22 Liv. 32. n. 54.
55.
- 50 26 Concil. C. P.
an. 536.
- 52 22 Liv. 30. n. 51.
- 52 28 Epist. 36.
- 52 30 Liv. 34. n. 12.
- 53 5 Concil. Turo.
- 53 14 Liv. 38. n. 34.
- 54 3 Concil. T. 6.
pag. 126.
- 54 8 Liv. 38. n. 41.
- 54 14 Liv. 39. n. 3.
- 54 17 Biblioth. PP.
T. 2 p. 76.
- 55 7 Ibid.
- 58 13 Liv. 51. n. 14.
- 59 20 Spicil. T. 7.
pag. 156.
- 56 4 Liv. 52. n. 22.
- 56 9 Epist. 24.
- 56 24 Liv. 22. n. 54.
- 56 30 Liv. 22. n. 5.
- 57 9 Epist. 68.
- 57 24 Disc. 7. n. 20.
- 58 11 Liv. 86. n. 36.
38. 41. 48.
- 59 20 P. C. de C. P.
- 60 8 Liv. 76. n. 1-8.
- 63 23 De Canonizat.
l. 1. c. 42.
n. 15.
- 63 29 P. 3. q. 27.
83. &c.
- 64 19 Liv. 25. n. 44.
- 64 25 Conc. Eph.
- 65 5 Vita s. Joach.
- 65 14 Liv. 28. n. 24.
- 66 3 Liv. 44. n. 34.
- 66 25 Liv. 38. n. 13.
24.
- 67 31 Liv. 47. n. 5.
- 68 9 T. 1.
- 68 14 Bibl. PP. T.
2. col. 1280.
- 69 21 Liv. 56. n. 5.
6. 7. 10.
- 69 27 In saecul. X.
c. 1.
- 70 13 Liv. 56. n. 9.
- 70 19 Liv. 93. n. 44.
- 71 31 Liv. 58. n. 16.
- 72 14 Liv. 59. n. 80.
L. 89. n. 30.
L. 96. n. 54.
L. 97. n. 35.

<u>72</u>	<u>31</u>	Liv. 65. n. 50.	<u>88</u>	<u>31</u>	De Con. Cath.
<u>73</u>	<u>9</u>	Liv. 67. n. 26.		<u>1</u>	<u>3</u> . c. <u>2</u> .
<u>74</u>	<u>9</u>	Instit. p. <u>3</u> . c.	<u>89</u>	<u>16</u>	Liv. <u>44</u> . n. <u>22</u> .
		<u>25</u> . n. <u>8</u> .	<u>89</u>	<u>19</u>	Cod. Ecc. Un.
<u>74</u>	<u>25</u>	Liv. 70. n. 10.	<u>89</u>	<u>28</u>	Blasc. c. <u>5</u> .
<u>75</u>	<u>8</u>	Epist. <u>54</u> . l. <u>2</u> .	<u>90</u>	<u>7</u>	Annal. <u>121</u> .
		ad Jo. Raven.			<u>142</u> . <u>158</u> .
<u>76</u>	<u>5</u>	Liv. 73. n. 36.			<u>312</u> . <u>336</u> .
<u>76</u>	<u>13</u>	Cap. <u>6</u> . de El.			<u>865</u> .
<u>76</u>	<u>30</u>	Liv. 73. n. 21.	<u>91</u>	<u>15</u>	De Concord.
<u>77</u>	<u>13</u>	Liv. 75. n. 39.		<u>1</u>	<u>3</u> . c. <u>5</u> . n. <u>1</u> .
<u>77</u>	<u>18</u>	<u>2</u> . <u>2</u> . quaest.	<u>91</u>	<u>23</u>	Opusc. de <u>4</u> .
		<u>66</u> . n. <u>50</u> .			temp. c. <u>5</u> .
		Suarez, San-	<u>97</u>	<u>2</u>	Liv. <u>44</u> . n. <u>22</u> .
		chez, Ban-			Disc. <u>4</u> . n. <u>2</u> .
		nez &c.	<u>98</u>	<u>2</u>	Baluze de Con-
<u>77</u>	<u>31</u>	Liv. 75. n. 39.			cord.
<u>78</u>	<u>26</u>	Liv. 95. n. 11.	<u>98</u>	<u>9</u>	Hist. l. <u>2</u> . c. <u>17</u> .
<u>79</u>	<u>27</u>	Liv. 58. n. 54.	<u>98</u>	<u>13</u>	Reading. <u>12</u> .
		Liv. <u>46</u> . n.			n. <u>10</u> .
		<u>55</u> . l. <u>77</u> .	<u>99</u>	<u>13</u>	Liv. <u>12</u> . n. <u>10</u> .
<u>81</u>	<u>11</u>	Liv. 87. n. 52.	<u>99</u>	<u>31</u>	Liv. <u>28</u> . n. <u>2</u> .
<u>83</u>	<u>15</u>	Liv. 98. n. 34.	<u>100</u>	<u>3</u>	Actio X.
<u>83</u>	<u>19</u>	Liv. 27. n. 11.	<u>100</u>	<u>20</u>	Disc. <u>4</u> . n. <u>8</u> .
<u>83</u>	<u>24</u>	Act. <u>2</u> . <u>4</u> .	<u>100</u>	<u>27</u>	Liv. <u>45</u> . n. <u>47</u> .
<u>83</u>	<u>31</u>	Act. <u>16</u> . <u>33</u> .	<u>101</u>	<u>9</u>	Launoi, Vin-
<u>84</u>	<u>3</u>	Act. <u>17</u> . <u>4</u> . <u>5</u> .			dic. p. 496.
<u>84</u>	<u>25</u>	Liv. 66. n. 70.	<u>101</u>	<u>29</u>	Epist. ad Vict.
<u>85</u>	<u>12</u>	Liv. 27. n. 46.			lib. <u>5</u> . Hist.
<u>88</u>	<u>24</u>	Hist. Schol.			c. <u>24</u> . Epis.
<u>88</u>	<u>26</u>	Cosmodrom.			<u>55</u> . <u>42</u> . <u>52</u> .
		act. <u>6</u> . c. <u>7</u> .			T. <u>2</u> . Conc.

- 103 11 Liv. 62. n. 11.
 103 16 Liv. 67. n. 11.
 104 5 Liv. 55. n. 1.
 34 35. 55.
 Liv. 58. n.
 21. 34. 36.
 41. 56. 59.
 Liv. 59. n.
 1. 50. 51.
 61. Liv. 70.
 n. 17. &c.
 107 11 Disc. 4. n. 3.
 107 21 Liv. 11. n. 53.
 57.
 107 29 Sozom. l. 3.
 c. 7.
 107 31 Soc. l. 2. c. 11.
 108 6 Lib. 22.
 108 27 Concil. Eph.
 act. 4.
 109 3 Concil. Chal.
 act. 3.
 109 7 Concil. Chal.
 act. 11.
 109 11 Epist. 8.
 109 16 Epist. 58-67.
 109 24 Concil. T. 2.
 p. 1200.
 109 31 Epist. 10. Vita
 S. Hilar. c.
 16. 17.
 110 28 Liv. 63. n. 11.
 110 32 De Dignitat.
 Sacerd. c. 3.
 111 6 De ant. Eccl.
 Discip. Dis-
 sert. 2. n. 2.
 111 7 Tom. 4. 5. 6.
 111 17 Liv. 63. n. 11.
 113 23 Disc. 4. n. 3.
 114 15 Liv. 59. n. 76.
 77. Liv. 61.
 n. 14. 15.
 Liv. 60. n.
 12. 15. Dis.
 4. n. 13.
 116 3 Disc. 4. n. 1.
 116 25 Liv. 30. n. 28.
 117 16 Add. 4. c. 29.
 117 27 Epist. 3.
 118 20 Concil. Flor.
 118 27 Disc. 4. n. 11.
 119 18 Baron. an 314.
 120 2 S. Ath. Apol. 2.
 120 8 Baron. an 354.
 120 11 Baron. an 353.
 120 20 Conc. Sardic.
 120 27 Liv. 38. n. 41.
 121 6 Liv. 38. n. 41.
 121 17 Liv. 30. n. 28.
 122 27 Liv. 11. n. 2.
 122 31 Van-Esp. T. 7.
 123 4 Concil. Afric.
 an. 401.

- 123 10 Ibid.
123 15 S. Aug. ibid.
123 26 Liv. 44. n. 29.
124 1 Liv. 44. n. 3.
124 32 Préro. del'Eg.
 de Rome, 4.
125 6 Tom. 2. p. 1.
 lect. 46.
125 10 P. 3 c. 2. n.
 11. c. 17. n. 1.
125 12 Liv. 96. n. 3.
126 18 Disc. 4. n. 5.
127 20 Concil. Sardi.
127 32 Epist. 4.
128 25 Epist. 7.
129 1 Epist. 1.
129 25 Liv. 35. n. 26.
 44.
129 30 Haer. 42. n. 5.
130 4 S. Cyp. Epist.
 49.
130 4 Idem.
130 10 De Ant. Eccl.
 Discip. Diss.
 2. c. 1.
130 27 Disc. 4. n. 3.
133 16 Inst. 1. 4. c. 7.
133 26 Lupo, Orsi,
 Stefanuc. &c.
133 5 Disc. 6. n. 1.
 8. 11. 12.
 13. et ailleurs
135 14 Lateranen.
 Lugd.
 Liv. 77. n. 47.
 Liv. 86. n. 36.
140 15 Conc. Chalc.
141 19 Conc. Chalc.
147 28 Disc. 2. n. 16.
148 8 Disc. 4. n. 15.
148 16 Disc. 2. n. 6.
148 16 Disc. 4. n. 15.
148 16 Disc. 2. n. 5.
148 16 Disc. 6. n. 2.
 11. &c.
148 21 Disc. 6. n. 13.
148 26 Mor. de Poen.
 1. 6. c. 24.
149 4 De Poen. qu.
 6. art. 3.
149 23 Epis. 54. 118.
 c. 5.
151 13 Epist. 75.
153 18 Morin., Alex.
 Albépine,
 Tournély,
 de Poenit.,
 qu. 8.
154 19 Can. 13. Trid.
 sess. 14 c. 7.
154 32 Instr. S. Car.
 pag. 60. 61.
155 7 De verâ Reli.
 c. 14.

155	22	Ep. ad Exup.	253	Liv. 69. n.
		<u>C. 4.</u>		50.
155	27	Mor. de Sacr.	162	32 Actio. 8. 20.
		Poenit. <u>L. 1.</u>		21. Abbad.
		<u>C. 5.</u>		1. Corinth.
155	29	Vita S. Ambr.		17. &c.
		a S. Paulino.	163	21 De Haeres. c.
155	31	Ser. 351. <u>82.</u>		22. 23. 8.
155	32	Homil. <u>1.</u>		c. 57. n. 4.
158	10	De Poenit. q.	163	31 Euseb. Hist. l.
		<u>8.</u> art. <u>3.</u>		7 c. 30. Sulp.
158	12	De Lapsis Ep.		Sever. <u>l. 50.</u>
		<u>3 l.</u>		S. August. <u>l.</u>
158	17	Laod. can. <u>7.</u>		18. de Civit.
		Tolet. can. <u>2.</u>		Dei.
		Tertull. de	164	13 Just. Apol. 1.
		Pudic. c. <u>5.</u>	164	30 S. Aug. Retr.
		<u>12. S. Aug.</u>		<u>l. 2. c. 18.</u>
		Epist. <u>22.</u>	166	12 1. ad Corinth.
		Serm. 352.		c. <u>1. v. 11.</u>
		Homil. <u>27.</u>		<u>12. c. 3. 4.</u>
		Serm. 395.		<u>5. 6. 11.</u>
		Epist. <u>2-92.</u>	166	24 Ad Galat. <u>3. 5.</u>
		&c.	166	32 Ad Philipp. <u>3.</u>
161	32	Disc. 2. n. <u>16.</u>	167	4 2. ad Timoth.
162	13	Liv. 51. n. <u>29.</u>		<u>q. 1.</u>
		<u>42. 45. Liv.</u>	167	7 Joan. Epist.
		<u>54. n. 2. 24.</u>	167	12 Jacob. c. <u>4.</u>
		Liv. <u>56. n.</u>	167	14 Apocalyp. c.
		<u>29. Liv. 60.</u>		<u>2. 3.</u>
		n. <u>52. Liv.</u>	167	29 Saint Epiph.
		<u>61. n. 59.</u>		Haeres. <u>42.</u>

- Iren. de Haer. l. 1. c. 17. S. Cypr. Epist. 174.
 167 32 Euseb. H. c. 15. 18. l. 5. c. 8.
 168 5 Iren. de Haer. l. 3. c. 4.
 168 7 S. Hyeron., Théodoret, S. Epipha., Euseb.
 168 14 Baron. an. 57.
 168 19 S. Aug. Epist. 64, Clem. Alexan. l. 2. c. 1.
 168 25 Pedagog. l. 6.
 168 30 Lambertin. de Festis, l. 2. c. 2.
 169 9 Liv. 30. n. 4.
 169 18 Tertull. de Id.
 169 25 Pedagog. l. 2. c. 10. 11. l. 3. c. 11.
 170 12 S. Cyp. Ep. 5.
 170 21 S. Cyp. Ep. 5.
 171 6 S. Cyp. Ep. 5.
 171 9 St. Epiphan. Haeres. 30.
 171 30 Tertullian. de cultu foemin.
 172 3 Institut. Juris Eccles. p. 3. c. 14.
 172 6 S. Cyp. de virg.
 173 10 S. Cyprian. de Lapsis, col. 434. 435., Dupin, Fleu.
 173 16 Epist. 6.
 173 22 S. Cyp. lib. de Lapsis.
 173 25 S. Cyp., ibid.
 174 17 De spectacul. col. 713.
 174 21 De dupl. Mar.
 174 30 Tillem., Pagi, Papebroch.
 175 5 S. Greg. Naz. Iren., Chrys. &c., Cypr. Epist. 59.
 175 9 Synod. Dioec. l. 12. c. 6.
 176 5 Eusebe, Hist. l. 8.
 176 9 Mama. Maimbourg, S. Ch. Homil.
 177 23 Syno. Dioec. l. 13. c. 11. n. 7.

		255	
178	7	Epist.	54.
178	26	Inst. p. 3. c. 8.	
182	14	Synod. Rom.	
182	32	Inst. p. 1. c. 2.	
184	15	Liv. 12. n. 25.	
185	23	Opus. 20. c. 1.	
189	7	Liv. 4. n. 6.	
189	13	Tertull. Lib.	
		con. Praxeas.	
		c. 1.	
191	5	Massuet, Dis-	
		sert. 2. in op.	
		S. Iren. n. 7.	
		... pag. 67...	
192	5	Stefanuc, Nat.	
		Alex.	
193	7	Liv. 23. n. 50.	
194	3	Liv. 24. n. 31.	
194	12	Liv. 28. n. 32.	
194	28	Liv. 30. n. 37.	
194	32	S. Gel. Epist.	
		14.	
195	10	Liv. 31. n. 42.	
198	24	Liv. 31. n. 42.	
		43.	
199	18	Conc. T. 6.	
		pag. 104.	
200	7	Conc. Chalce.	
200	13	Conc. Chalce.	
200	15	Conc. Chalce.	
		Sessio 6.	
201	9	Conc. Chalce.	
201	25	Liv. 40. n. 22.	
202	12	Bellarmin. de	
		Pontif. Rom.	
		l. 4. c. 11.	
209	19	Anas. Bibliot.	
		Hist.	
203	23	Conc. C. P.	
202	19	Liv. 68. n. 64.	
206	21	Epist. 190. T.	
		1. col. 649.	
206	30	Bossuet, Varia.	
213	17	Baron., Posse-	
		vin, Sponde,	
		Coëffeteau.	
213	24	In saec. 13. c.	
		1. art. 2. 4.	
214	29	Liv. 79. n. 46.	
215	11	Nat. Alexand.	
		in saec. 13.	
		c. 1-4.	
215	17	Liv. 83. n. 55.	
216	4	Liv. 77. n. 62.	
218	13	Tomass. Dis-	
		cip. Eccles.	
		P. 3. l. 1. c.	
		41. 43.	
220	6	Rinal., Bar.,	
		Tiraboschi.	
221	5	Liv. 67. n. 21.	
		30.	
221	12	Liv. 67. n. 33.	

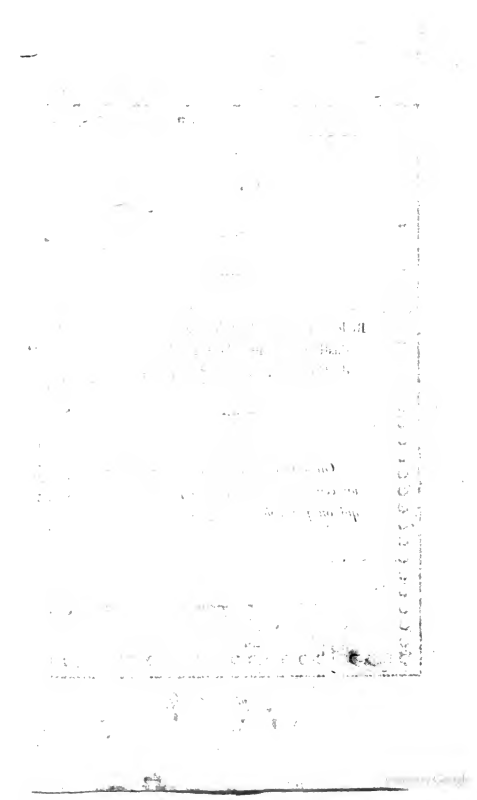
222	9	Conc. Const.	225	9	Nat. Alex. in
		Sess. 8. c. 15.			saec. 12.
222	18	Nat. Alex. in	225	29	Liv. 70.
		saec. 9. 10.	226	27	Liv. 58. n. 16.
		c. 1. et 2.	226	30	De concord.
222	24	Liv. 57. n. 26.			l. 4. c. 8.
		30.	226	30	In saecul. 11.
223	14	Append. d'Ai-	227	9	Liv. 96. n. 13.
		moin, Conc.	227	9	Lib. 4. c. 11.
		T. 6. p. 737.	228	28	Liv. 96. n. 23.
223	27	Liv. 56. n. 22.			25.
223	31	Liv. 56. n. 5.	229	12	Liv. 99. n. 31.
		10.	231	24	Biblioth. PP.
224	15	Liv. 97. n. 33.			T. 2. p. 456.
225	4	Liv. 70. n. 13.	231	28	Ibid. To. 23.
					250.

P. S. Retiré depuis quelque temps à la campagne, et privé de commerce des hommes et des livres, je n'ai pas été à portée de rendre la liste des citations plus complète, pour le moment. Du reste je suis résolu à remplir les engagements que le Libraire a pris en mon nom, à cet égard. Je dois encore prévenir le Lecteur, que l'Imprimeur par inadvertence a omis quelques astérisques ou étoiles, dans le corps de l'Ouvrage.



HAG 2012086





T A B L E

DES OEUVRES DE CE VOLUME
AVEC LE PRIX DES MÊMES EN DÉTAIL.

Réflexions sur l'Histoire ecclé-
siastique de monsieur l'Abbé
de Fleury L. 2. 0.

*On vent aussi les feuilles détachées d
un centime chaque page , pour ceux à
qui on pourroient manquer.*



LEGATORIA DI LIBRI
R. CICCIORICCIO
Borgo Vittorio, 26
ROMA

